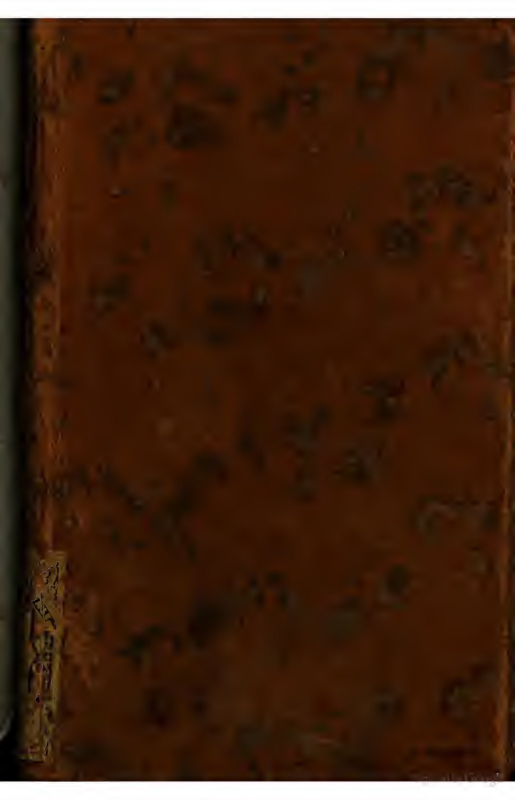
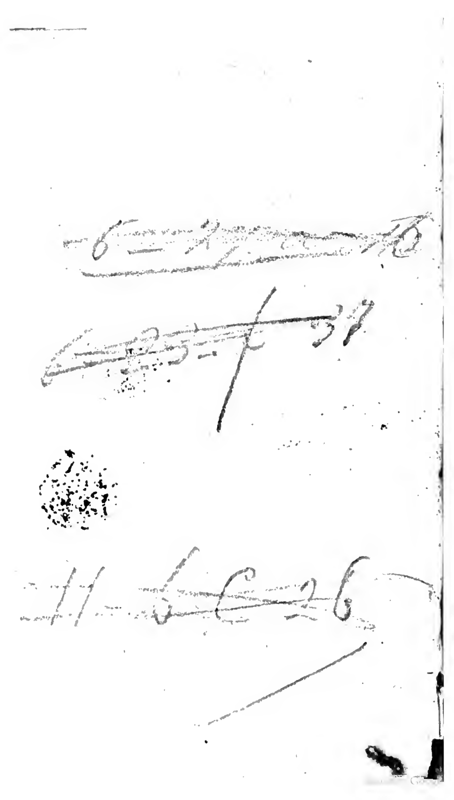



6
6
18
A
36



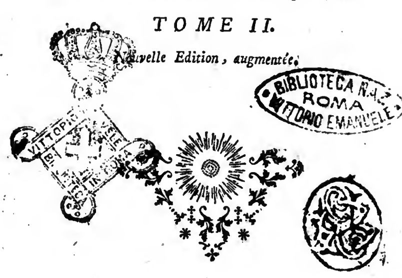


POËSIES FRANÇOISES
DE M. L'ABBÉ
REGNIER DESMARAIS,

SECRÉTAIRE PERPETUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME II.

Nouvelle Edition, augmentée.



A AMSTERDAM & A LEIPSIK,
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M DCC LIII.



TABLE DES POESIES CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

TABLE

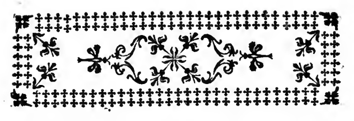
DU TOME II.

TABLE

TABLE DU TOME II.

Fin de la Table.

DISSERTATION



DISSERTATION
SUR
QUELQUES ENDROITS
D'HOMÉRE.

JE SUIS persuadé que si Homére étoit bien entendu de tout le monde, il n'auroit besoin que de lui-même, pour se maintenir dans la réputation dont il est en possession depuis tant de siécles. Mais comme un homme de beaucoup d'esprit & de mérite s'est efforcé depuis peu de la détruire auprès de ceux qui n'ont aucune connoissance de la Langue Grecque ; & que pour les attirer dans son sentiment, il s'est servi de quelques endroits du premier livre de l'Iliade, qu'il a tournés comme il lui a plu ; je me suis proposé d'examiner ici la Traduction qu'il en a donnée dans ce dessein & dans cette vue.

Il a dit dans la préface du quatriéme tome des Paralleles des Anciens & des Modernes qu'*il avoit plus d'une fois prié diverses personnes qui se mêlent d'écrire, & qui se trouvent scandalisés de son paradoxe, de vouloir bien le désabuser*. Je ne suis ni de ceux à qui

il a fait cette priere, ni de ceux qui sont scandalisés de son paradoxe; car je ne le ferai jamais que des gens de lettres pensent différemment les uns des autres: je ne prétens pas non plus le désabuser; je laisse à chacun ses opinions. Mais j'espére au moins, qu'étant aussi honnête homme & aussi équitable qu'il est, il ne trouvera pas mauvais que je me permette de combattre la sienne, de même qu'il s'est permis de combattre celle de toute l'antiquité, & de tant de grands personnages de tous les temps.

Comme cependant il s'agit ici de la traduction des endroits sur lesquels il prétend qu'on ne peut s'empêcher de prononcer contre Homére, je crois qu'avant que d'entrer dans aucune discussion là-dessus, il est à propos de toucher quelque chose des régles de la traduction en général; afin que, quand on aura vu sur quels principes je me fonde, on puisse plus facilement juger, si mon sentiment est bien ou mal fondé.

La régle générale qu'on a accoûtumé de donner pour bien traduire, est de s'attacher à rendre, le plus parfaitement qu'il est possible, le sens & l'esprit de l'auteur que l'on traduit: & cette régle, selon les différens auteurs & les différentes matieres, ou demande une exactitude rigoureuse qui aille jusqu'au scrupule, ou souffre une liberté plus grande.

L'exactitude rigoureuse qui veut qu'on essaye de rendre jusqu'au moindre mot, jusqu'à la moindre particule, ne regarde guere que les livres sacrés qui sont le fondement de la Religion; encore cette exactitu-

ſe ne doit - elle être principalement employée que dans les endroits de ces livres qui renferment quelque myſtere ou quelque précepte. Car à l'égard des autres endroits, on ſatisfait pleinement au devoir de bon & fidéle traducteur, toutes les fois que dans une traduction claire & pure, on donne une idée certaine des faits dont il s'agit.

Quant aux Auteurs profanes, dans la traduction deſquels on peut prendre plus de liberté ; cette liberté doit, à mon ſens, avoir des bornes plus ou moins étendues par rapport aux auteurs & aux matieres dont ils traitent. Les matieres de ſcience & de dogme exigent d'un traducteur une grande préciſion dans les termes ; parce que les idées ſont quelquefois tellement attachées à de certains termes, que les expreſſions les plus équivalentes ne le ſont jamais aſſez ; & qu'ainſi le moindre changement dans les manieres de s'énoncer, en peut faire un grand dans les ſentimens & dans la doctrine.

Pour ce qui eſt des Orateurs & des Poëtes, & généralement de tous les ouvrages de pur eſprit, il n'en eſt pas tout-à-fait de même. Car pourvu qu'on les entende bien, & qu'on ſçache garder ce qui appartient aux mœurs du ſiécle & du pays où ont écrit les auteurs qu'on entreprend de traduire ; tout ce qu'on a du reſte à faire, c'eſt d'eſſayer de tourner leurs expreſſions comme on doit croire qu'ils les auroient tournées eux-mêmes, s'ils avoient eu à écrire dans la langue & dans le temps où on les traduit.

Ainſi la liberté en les traduiſant eſt beaucoup plus

grande & plus étendue : mais cette liberté, loin de rendre une traduction plus aisée, la rend en effet plus laborieuse que toute la servitude que d'autres auteurs & d'autres matieres peuvent exiger. Et plus l'ouvrage qu'on traduit est excellent dans son genre, plus il faut de travail, de talent, & de génie, pour faire passer dans une traduction les beautés de l'original, qui dépendent tellement de l'expression, que souvent une même chose, différemment exprimée, n'est plus en quelque sorte la même.

Outre ces difficultés qui sont communes à tous ceux qui traduisent un grand Orateur ou un grand Poëte, il est constant que les traductions, dans lesquelles on est contraint de rabbaisser la Poësie & la Prose, sont encore sujettes à d'autres inconvéniens. Car le moyen qu'une traduction dénuée de l'harmonie & de la pompe des vers, puisse jamais, quelque exacte qu'elle soit d'ailleurs, représenter entiérement les graces & la noblesse de l'original ? & le moyen par conséquent qu'on puisse juger du mérite d'un ouvrage de Poësie, sur quelque excellente traduction que ce soit en Prose ? à moins qu'on ait assez de pénétration & d'équité, pour supléer dans son idée à ce qui manque infailliblement à une traduction en Prose d'un ouvrage de Poësie.

Mais s'il est si difficile d'en porter un jugement solide, sur la foi d'une traduction qui aura été faite avec toute sorte de soin & d'exactitude ; il ne faut pas douter qu'il ne soit absolument impossible d'en juger avec quelque fondement, lorsqu'un Traduc-

teur, ou de dessein formé ou par quelqu'autre raison que ce soit, n'en aura fait qu'une traduction foible & languissante.

Je ne sçai pas précisément d'où peut venir que celle du commencement de l'Iliade est telle dans les Paralleles; car celui qui l'a faite est très-capable de bien faire : mais il est constant qu'elle ne rend pas bien l'original, & que même il n'est pas possible qu'elle le rende bien, à suivre la régle qu'il s'est prescrite. *Ma traduction*, dit-il, *est pourtant mot à mot, & fort fidelle.* Or c'est justement ce que ne peut jamais être, sur tout à l'égard d'un ouvrage de Poësie, une traduction faite mot à mot.

Elle peut servir, sans doute, à donner quelque notion superficielle du Poëte, & de la langue qu'on traduit, de même à peu près que les traductions latines d'Homére, qui n'ont été faites que pour en faciliter l'intelligence à ceux qui ne l'entendent pas. Mais du reste elle ne peut jamais bien faire connoître l'ouvrage dont il s'agit, ni en donner une juste idée; à cause de l'extrême différence qu'il y a souvent des expressions d'une langue à celles d'une autre, pour le sens, pour la force, pour la noblesse, pour l'arrangement, & pour l'harmonie.

Ainsi la traduction du commencement de l'Iliade dans les Paralleles, à en juger même par l'endroit par lequel le Traducteur prétend la rendre plus recommandable, ne sçauroit être juste & fidelle, étant faite mot à mot. Mais ce qu'il y a encore en cela de particulier, c'est qu'en plusieurs eudroits elle n'est

nullement mot à mot. Examinons-la maintenant plus en détail.

Chantez, Déesse, la colere pernicieuse d'Achille fils de Pelée, laquelle a causé une infinité de maux aux Grecs : Elle a envoyé dans les enfers, avant le temps, les ames fortes de plusieurs Héros, & livré leurs corps aux chiens & aux oiseaux, pour en être déchirés. Or en tout cela s'accomplissoit la volonté de Jupiter, depuis qu'Agamemnon Roi des hommes, & le divin Achille, se séparerent en se querellant. Quel fut celui des Dieux qui les porta à se quereller ? Ce fut le fils de Latone & de Jupiter, qui étant fâché contre le Roi répandit dans l'armée une cruelle maladie, qui fit mourir beaucoup de monde, parce qu'Agamemnon avoit fait un affront au Prêtre Chrysès.

Chantez, Déesse, la colere pernicieuse. La force de l'épithéte Grecque dont Homére se sert en parlant de la colere d'Achille, ne me paroît pas suffisamment rendue ici par le mot de *pernicieuse*, qui dans notre langue ne signifie que *nuisible, dangereuse, préjudiciable.* Au moins le Dictionnaire de l'Académie Françoise n'en donne point d'autre idée. *Pernicieux,* dit-il, *mauvais, dangereux, qui peut nuire, qui cause, ou qui peut causer quelque préjudice.* Or il est certain qu'aucun de ces sens-là ne remplit celui de l'épithéte Grecque ; & par conséquent l'original n'est pas en cela bien rendu, soit par la faute du Traducteur, soit par celle de la langue dans laquelle il a traduit : mais peut-être ne doit-on pas s'en prendre ici à notre langue, puisqu'elle a le mot de *funeste*,

qui répond parfaitement à l'expreſſion Grecque.

D'Achille fils de Pélée. Il eſt vrai qu'Homére, par l'épithéte qu'il joint au mot d'Achille, marque qu'Achille eſt fils de Pelée : mais cette épithéte, qui ne conſiſte qu'en un ſeul mot dans le Grec, & qui n'empêche pas que toute la propoſition générale du ſujet ne ſoit d'abord renfermée en un ſeul vers, ne fait pas le même effet en François, où elle rend la propoſition plus étendue & plus languiſſante. Ainſi je crois que pour bien rendre Homére en cet endroit, & pour entrer dans ſon eſprit, il n'étoit nullement beſoin de s'attacher à marquer qu'Achille étoit fils de Pelée.

Mais parce que ce mot,comme il eſt dans le Grec,eſt un de ceux qui a donné occaſion à l'auteur des paralleles d'accuſer Homére d'avoir fait trois fautes de quantité dans le premier vers de l'Iliade; & qu'après avoir cité là-deſſus quelques Grammairiens, dont Spondanus a fait mention dans ſes notes ſur Homére, il s'appuye principalement ſur l'autorité de Plutarque en diſant, *C'eſt le ſage & judicieux Plutarque qui l'a dit formellement ;* je crois qu'il eſt bon de dire ici quelque choſe ſur ce ſujet.

Je ne m'arrêterai pas maintenant à examiner en détail ce que c'eſt que ces trois prétendues fautes dont Plutarque n'a jamais fait aucune mention particuliere, ni pour la qualité ni pour le nombre ; & qui ne conſiſtant toutes trois qu'en quelques licences très-ordinaires à la Poëſie Grecque, n'ont été relevées par ces Grammairiens, que pour faire voir leur

exactitude. Je ne m'étendrai pas non plus à excuser ou justifier ces licences par celles que Virgile (*a*) a prises à son exemple dans la Poësie Latine, & qui bien loin d'être condamnées comme des fautes, ont été régardées comme des beautés par les plus judicieux Critiques.

Je ne veux simplement que rapporter ici le passage de Plutarque, dont l'auteur des Paralleles s'est contenté de marquer le lieu, sans en rapporter les paroles: & on verra si Plutarque qu'il allégue contre Homére, en avoit aussi mauvaise opinion que lui. *Homére, dit-il, ne fit point de difficulté de passer pardessus les regles de la mesure dans le premier de ses vers, tant l'excellence de son génie lui donnoit de confiance pour tout le reste.*

Ce sont là précisément les paroles de Plutarque. Il seroit facile de faire voir qu'il n'entend parler, comme je l'ai déja dit, que d'une liberté assez familiere aux Poëtes Grecs, & à laquelle les oreilles Grecques devoient être accoutumées. Mais supposé même qu'il fût là-dessus plus difficile que tous les Grecs avant lui ne l'avoient été pendant huit ou neuf cens ans; ce qu'il ajoute aussi-tôt ne marque-t'il pas d'ailleurs quelle haute idée il avoit d'Homére? Et cela étant, comment a-t'on pû alléguer con-

(*a*) *Fluviorum Rex Eridanus.....*
Aulaï in medio....
Credimus an qui amant ipsi sibi omnia fingunt....
Omnia vincit amor, & nos cedamus amori....
Quin protinus omnia
Perlegerent oculis....

tre Homére le témoignage de Plutarque qui lui est si favorable dans l'endroit même qu'on allégue contre lui ? ou comment ne s'en tient-on pas au jugement du même Plutarque, puisqu'on le trouve si judicieux & si sage ?

Laquelle à causé une infinité de maux aux Grecs. Une expression de cette nature est sans doute fort éloignée de l'original, tant en ce qu'elle est toute prosaïque, qu'en ce qu'elle affoiblit le sens des paroles d'Homére. Premierement à l'égard de *laquelle* qui est mis à la tête, & qui fait un si mauvais effet, je demanderois volontiers pourquoi il y est mis, & pourquoi au lieu de *laquelle*, on n'a pas dit *qui* ? On répondra sans doute que c'est parce que le *qui* en cet endroit auroit pû se rapporter à *Achille*; & qu'ainsi, pour empêcher que ce qui se doit rapporter au mot de *colere*, ne pût être rapporté à celui d'*Achille* ou même à celui de *Pelée*, on a été obligé de mettre *laquelle* qui ne laisse aucune ambiguité pour le rapport.

Mais quand il n'y a nulle ambiguité dans l'original, & que pour éviter qu'il n'y en ait dans la traduction, on se sert d'expressions peu convenables, est-ce bien rendre l'original ? Les différences établies dans la langue Grecque, pour les différens genres des pronoms, sont si claires qu'on ne peut pas s'y méprendre, ni douter si un pronom se rapporte au masculin ou au féminin dont il est précédé. Que s'il n'en est pas tout-à-fait de même dans notre langue, & que cela oblige un Traducteur à se ser-

vir d'un tour d'expreſſion trop dur, à qui en eſt la faute? C'eſt uniquement ou celle de notre langue ou celle du Traducteur; mais ſoit l'une ſoit l'autre, il eſt certain que ni la ſienne, ni celle de notre langue, ne peuvent être imputées à Homére.

On ne doit pas non plus lui imputer, ni peut-être même à notre langue, ce qu'il y a de défectueux & de languiſſant dans la phraſe ſuivante *a cauſé une infinité de maux :* car *a cauſé* ne répond point ſuffiſamment au terme dont Homére s'eſt ſervi, qui marque quelque choſe de plus vif & de plus fort; & *une infinité de maux*, eſt une façon de parler, qui rend à la vérité la phraſe d'Homére aſſez mot à mot; mais qui étant toute proſaïque, comme je l'ai déja marqué, n'en rend nullement la force ni la nobleſſe.

Elle a envoyé dans les enfers avant le temps les ames fortes de pluſieurs Héros. Il y a ici diverſes obſervations à faire. Premierement la traduction ſépare des ſens, qui ſont liés dans Homére par une particule propre à la langue Grecque : de ſorte qu'au lieu que le récit que fait Homére des effets de la colere d'Achille, eſt vif & ſerré dans le Grec, où ils ſont joints par cette particule, il devient foible & languiſſant dans la traduction Françoiſe, par la maniere dont elle les détache les uns des autres.

De plus, quelle façon de parler, *les ames fortes de pluſieurs Héros !* Véritablement on ne peut pas nier que la traduction ne ſoit fidelle, ſi la fidélité conſiſte à traduire mot à mot : mais on diroit que le Traducteur ne s'eſt ainſi attaché à rendre Homére à

la lettre, que pour le dégrader en quelque sorte par une phrase, qui n'est pas moins dure & barbare dans notre langue, qu'elle est propre & expressive dans la langue Grecque.

C'est en ces sortes d'occasions qu'un homme, qui veut s'appliquer à traduire exactement, qui pénétre bien dans le sens de son auteur, & qui entre dans les différens génies des langues, doit consulter quelles expressions peuvent le mieux répondre, non pas aux termes précis dont son auteur s'est servi, mais à l'idée qui est renfermée dans ces termes. Quant à celui de *plusieurs*, il est tellement de la prose, qu'on ne sçauroit presque jamais l'employer heureusemeut dans la traduction d'une poësie noble ; & par conséquent il me semble qu'on auroit dû l'éviter ici, & se servir de toute autre façon de parler.

Et livré leurs corps aux chiens & aux oiseaux pour en être déchirés. Ici le Traducteur ne peut pas prétendre avoir traduit mot à mot, puisque pour traduire de la sorte, il auroit dû dire : *Et elle les fit la proie des chiens & des oiseaux :* ce qui auroit été une maniere de s'exprimer, peut-être un peu dure, mais beaucoup moins languissante que la circonlocution dont il s'est servi, qui renferme outre cela une idée très-différente de celle de l'original. Car l'idée naturelle qui résulte de ces paroles, *livré leurs corps aux chiens pour en être déchirés*, est qu'Achille jetta leurs corps aux chiens, afin que les chiens les missent en pieces : mais ce n'est là nullement le sens d'Homére, qui veut faire entendre seulement, que les

corps des Héros morts dans le combat, devinrent la proie des chiens & des oiseaux.

Or en tout cela s'accomplissoit la volonté de Jupiter. Homére exprime ceci en un demi vers, & d'une maniere noble, qui n'est nullement représentée par le grand circuit que le Traducteur a pris, & auquel il ajoute encore de la dureté & de la langueur, par la particule *or*, qu'il met au commencement, & qui n'y a que faire en aucune sorte.

Depuis qu'Agamemnon Roi des hommes & le divin Achille. Ici le Traducteur, tantôt s'attache à la lettre, & tantôt s'en écarte. Il a sans doute raison de s'en écarter à l'égard du nom dont Homére se sert pour désigner Agamemnon, & qui signifie *le fils d'Atrée.* Du reste tout ce qu'il y a à dire sur la liberté qu'il se donne en cela, & qu'il a prise encore en divers endroits, c'est qu'au moins son propre exemple le doit convaincre qu'on peut quelquefois en user de même.

Mais d'où vient qu'il s'attache ensuite à traduire si fidélement par *Roi des hommes*, l'épithéte qu'Homére ajoute au nom *de fils d'Atrée*, & qui étant ainsi rendue mot à mot ne signifie nullement dans notre langue ce qu'elle signifie dans la Grecque? Il n'y a pas d'apparence qu'il l'ait fait par un principe d'exactitude scrupuleuse, puisque nous venons de voir qu'il s'en départ quelquefois. Il y a encore moins lieu de s'imaginer, qu'il ait cru que cela faisoit beauté: car il a trop d'usage & de connoissance de la langue, pour se méprendre si fort: & de plus il ne paroît pas

assez favorable à Homére, pour devoir être soupçonné d'avoir eu une semblable pensée.

Ne seroit-ce donc point au contraire qu'il a cru que cette expression *Roi des hommes*, qui est basse dans notre langue, & qui ne s'y prend jamais dans le sens de la phrase Grecque, jetteroit quelque sorte de bassesse sur Homére même, & fortifieroit ainsi la mauvaise opinion qu'il semble avoir pris à tâche d'en donner ?

Mais laissant à part les raisons qui l'ont pû porter à traduire de la sorte, il me semble que puisque l'expression Grecque ne peut être prise dans notre langue que dans un sens bas & fort différent de celui d'Homére, il falloit la rendre par quelque autre expression équivalente ; ou se contenter du seul mot de *Roi*, qui en remplit suffisamment toute l'idée, sans aucune autre addition. Il me semble aussi par la même raison, que le terme de *divin*, attribué à Achille, n'ayant pas accoutumé d'être pris en notre Langue dans le même sens que dans la Grecque, il falloit ou substituer quelque autre épithéte, ou n'en mettre aucune.

Se séparerent en se querellant. Voici maintenant un endroit qui donne lieu de croire, ou que le Traducteur n'a pas fait d'attention au véritable sens de l'original, ou qu'il a pris à tâche de l'affoiblir. Les termes dont Homére se sert, marquent *division, dissension;* & non pas une simple *séparation* de deux personnes, qui après s'être querellées, vont l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ainsi pour traduire à peu

près mot à mot, il auroit fallu dire : *Depuis que le Roi Agamemnon & l grand Achille, ayant eu querelle ensemble, s'allienerent l'un de l'autre ;* ou simplement, *depuis la querelle & la rupture du Roi Agamemnon & du grand Achille.*

Mais outre que c'est entièrement affoiblir le sens du Grec, que de dire, *se séparerent en se querellant*, il y a encore en cela une autre espèce de faute que l'on fait faire à Homére, & qui n'est non plus de lui que la premiere. C'est que par là on fait que cette séparation d'Agamemnon & d'Achille, qui n'est ni une suite, ni une circonstance essentielle de leur querelle, semble être ce qu'il y a de principal dans leur querelle, suivant l'ordre & la construction des termes, puisque c'est directement ce qu'ils présentent d'abord à l'idée.

Quel fut celui des Dieux qui les porta à se quereller ? Ce fut le fils de Latone & de Jupiter. Je ne dis rien sur cet endroit, sinon que tout cela me paroît tourné d'une maniere trop languissante; & par conséquent très-éloignée de bien rendre Homére, dont l'expression est très-vive & très-forte dans le Grec. Il est vrai que cette expression qui signifie à la lettre, qui *les engagea à combattre ensemble contentieusement ?* ne peut pas aisément être rendue en François dans toute sa force : mais il me semble que du moins on auroit pû en approcher davantage, en disant : *quel Dieu les anima l'un contre l'autre ?* ou quelque chose de semblable.

Qui étant fâché contre le Roi, répandit dans l'armée

une cruelle maladie qui fit mourir beaucoup de monde. Non seulement tout est ici prosaique & languissant ; mais il semble qu'on se soit étudié à chercher soigneusement les termes les plus propres à diminuer les idées que les expressions d'Homére portent dans l'esprit. Sans cela il n'auroit pas été possible qu'on eût traduit par *fâché* celle dont il se sert en cet endroit: mais on n'auroit pas manqué de la traduire par *irrité*, *indigné*, ou par quelque autre terme, qui auroit plus répondu à l'expression Grecque que celui de *fâché*.

On n'auroit pas non plus traduit la phrase dont Homére se sert pour marquer le ravage que fit la peste dans l'armée des Grecs, par dire, *qui fit mourir beaucoup de monde*, qui est une façon de parler trop foible & toute renferméedans le style familier. Homére en cet endroit, à le traduire mot à mot, dit, *les peuples mouroient* ; ce qui fait une image bien plus affreuse,& représente les peuples mourans à tas.

Parce qu'Agamemnon avoit fait un affront au prêtre Chrysès. Quand il s'agit de traduire en prose un Poëte comme Homére, il faut essayer de faire en sorte que la prose se ressente de la noblesse de la poësie, & par le choix des termes, & par le tour de la phrase. Ici tout paroît traduit dans une autre vue ; & tout y est tellement affoibli par l'expression, que la prose la moins soûtenue ne pourroit pas s'énoncer d'une maniere plns languissante.

Car en premier lieu, *faire un affront*, ne dit nullement ce qu'Homére veut dire : outre cela le terme

Grec dont il se sert ne peut être ici bien rendu, que par *traiter avec mépris*, ou *traiter indignement* : Et quand au mot de *prêtre*, dont on s'est servi pour exprimer la qualité qu'Homére donne à Chrysès, il devroit ce me semble être rendu par celui de *Sacrificateur*, ou par celui de *grand-prêtre*, qui auroient donné une idée, non-seulement plus noble, mais aussi plus conforme à la chose même & aux temps où elle a rapport.

De plus je croi qu'afin de mieux fonder l'intérêt qu'Apollon prend à l'injure faite à Chrysès, il falloit tourner la phrase de telle sorte qu'on fit entendre que Chrysès étoit son Sacrificateur. Il est vrai qu'Homére ne le marque pas précisément en cet endroit; mais il est vrai aussi qu'Homére en ce temps-là n'avoit que faire de le marquer, parce que l'histoire, ou la fable qu'il traitoit, étoit assez connue de tous les Grecs. Mais comme un Traducteur ne doit pas supposer cette même connoissance dans ceux pour qui il traduit, il est obligé de les éclaircir quand il le peut aisément, sans trop s'écarter de son original.

Ce sont là à peu près les observations que je croi qu'il y a lieu de faire sur la Truduction du commencement de l'Iliade, telle qu'elle a été imprimée dans le quatriéme tome des Paralléles. C'est au Public à juger si par une traduction où l'original est si peu exactement rendu, il est possible de prendre une juste idée d'Homére; & si traduire de la sorte, c'est traduire fidélement; ou si ce n'est pas plutôt défigurer à plaisir; de même que certains peintres ingénieux,

nieux, qui prennent quelquefois à tâche de faire des portraits chargés, dans lesquels, en conservant quelque ressemblance, & en grossissant ou diminuant jusqu'à l'excès les traits principaux, ils trouvent moyen de rendre difforme tout ce qu'ils représentent. Que si on avoit traduit dans une autre vûe, & que sans aucune prévention, sans aucune affectation, on n'eût voulu qu'essayer de rendre en François cet endroit d'Homére tel qu'il est en Grec, je croi qu'il auroit dû être traduit à peu près en la maniere suivante:

Chantez, Déesse, la colère d'Achille, qui fut si fatale aux Grecs, & qui fit perir tant de Héros avant le temps, laissant leurs corps en proie aux chiens & aux vautours. Ainsi l'avoit ordonné Jupiter, depuis que le Roi Agamemnon & le vaillant Achille furent devenus ennemis. Mais quel Dieu les anima l'un contre l'autre? Apollon. L'injure faite à son Sacrificateur Chrysès l'avoit irrité contre le Roi; & pour s'en venger il envoya la peste dans l'armée, où elle faisoit un ravage affreux.

Je ne donne pas pourtant cette traduction comme prétendant que l'original y soit parfaitement représenté; car outre qu'il y manque ce que notre langue ne peut pas exprimer aussi heureusement que la Grecque, & qu'il peut de plus y manquer ce que je n'aurai pas tourné aussi bien que notre langue en est capable, il y manque encore sans doute ce que l'harmonie des vers donne à l'original. L'envie de remédier à ce dernier inconvénient, m'ayant

porté à traduire le même endroit en vers François, il s'en fallut peu que d'abord je n'en fusse détourné par les difficultés que je rencontrai à bien exposer en vers un sujet si éloigné de notre siécle, de notre pays & de nos mœurs. Quoiqu'il en soit je n'avois au commencement aucune intention d'aller plus loin; mais jugeant ensuite que ce seroit peu d'avoir fait voir en vers le sujet qu'Homére s'est proposé, si je ne faisois voir de même comment il s'est pris à le traiter; & considérant de plus que la querelle d'Agamemnon & d'Achille est une des choses qui a été principalement alléguée contre lui dans les paralléles, je me suis enfin laissé engager dans un plus grand travail.

Afin donc que dans un ouvrage d'une juste étendue, & précisément dans l'endroit qu'on s'est le plus attaché à reprendre, le Public pût mieux voir ce que c'est qu'Homére, dont il ne peut pas juger par lui-même, j'ai été jusqu'à mettre en vers François tout le premier livre de l'Iliade, où cette querelle est représentée; & je me suis attaché à le rendre avec toute l'exactitude possible, non-seulement pour le fond des choses, mais même pour l'expression, lorsque la langue me l'a pû permettre, & que l'expression Grecque, rendue en François, a pû faire un sens à peu près aussi agréable & aussi noble.

Car tous les termes qui signifient une même chose, ne portent pas pour cela une même idée à l'esprit, ni en passant d'une langue à une autre, ni dans une même langue. Quintilien que tout le monde regarde

comme un si grand maître en matière d'éloquence, fait à ce sujet une remarque sur un endroit de Virgile,* touchant deux mots qui ne signifient tous deux que la même chose; & il dit que Virgile, en se servant de l'un plutôt que de l'autre, ou pour mieux dire, en formant un nouveau mot à la place de l'ancien, a rendu élégant ce qui autrement auroit été bas. Il est vrai, comme il le reconnoît lui-même, que cela est en quelque sorte plutôt fondé sur le goût que sur la raison; mais en matière de langue il y a des choses de goût, ou d'usage, auxquelles il ne faut pas moins déférer qu'à la raison même.

Ainsi dans notre langue, de ces deux mots *bœuf* & *taureau*, qui ne signifient tous deux que la même espèce d'animal, l'un est moins noble que l'autre en poësie. Il en est de même de *vache*, de *veau*, & de *génisse*, & de plusieurs autres termes, qui portent avec eux de différentes idées de noblesse ou de bassesse, selon qu'il a plû à notre langue. Le terme de *chien*, est tellement des derniers, que d'abord l'ayant employé dans la traduction en vers du commencement de l'Iliade, parce que je me croyois assujetti à rendre toutes les circonstances du sujet qui est proposé, je me suis enfin déterminé à l'en ôter.

Suivant le même principe des différens caracteres de bassesse & de noblesse des termes, il arrive

* Quædam non tam ratione quam sensu judicantur, ut illud : *Cæsâ jungebat fœdera porcâ*. Fecit elegans fictio nominis; quod si fuisset *porco*, vile erat. *Quintil. lib.* 8.

que des métaphores & des expreſſions ſont baſſes dans une langue & nobles dans l'autre, agréables dans une langue & inſupportables dans l'autre : ſans que ces différentes idées attachées à ces métaphores, viennent de ce que les choſes qu'elles ſignifient ſont en elles-mêmes, mais ſeulement de l'uſage de chaque langue. De ſorte que comme chaque langue a ſes uſages différens, il ne faut pas juger de la baſſeſſe ou de la nobleſſe d'une expreſſion, par l'idée qu'elle emprunte, en paſſant dans une autre langue.

Notre nation eſt reconnue pour être pleine de politeſſe. Mais ſi on vouloit juger de cette politeſſe, par de certaines façons de parler qui nous ſont aſſez ordinaires, & qui étant priſes à la rigueur, ſelon le ſens de chacun des termes dont elles ſont compoſées, ſignifient toute autre choſe que ce qu'on veut leur faire dire, dans quelle erreur ne courroit-on point fortune de tomber !

Nous diſons tous les jours, en parlant à des perſonnes de reſpect, & même aux plus grands Princes, *que nous n'avons pas voulu leur rompre la tête de telle choſe, qu'elle ne méritoit pas qu'on leur en rompît la tête.* Que ſi maintenant des gens qui ne connoiſſent pas aſſez notre langue, pour ſçavoir préciſément dans quel ſens ces termes-là ont accoûtumé d'être pris, vouloient les traduire mot à mot dans une autre langue, par exemple, dans la Latine, quelle idée auroient-ils, & donneroient-ils de ce que ces mots ſignifient ! Ils douteroient & donneroient lieu à ceux qui n'entendroient pas bien le François, de dou-

ter de la politesse d'une nation, qui en parlant à ses princes, & croyant les traiter avec respect, leur dit qu'*elle ne veut pas leur casser la tête.*

C'est ainsi qu'il est aisé de prendre & de donner de fausses idées, lorsque sans vouloir entrer dans le génie & dans l'usage d'une langue, on ne s'attache pour ainsi dire qu'à l'écorce des expressions: Et c'est ainsi qu'en traduisant un auteur, il sera facile de le décrier auprès de ceux qui ne l'entendent pas: sur tout, lorsqu'on se fera une espèce d'étude particuliere de traduire les termes dont il se sera servi, non pas par ceux qui pourroient en mieux rendre le véritable sens, mais par ceux qui paroîtront en pouvoir donner une idée plus basse & plus abjecte.

Il semble que dans le second tome des Paralléles on ait affecté de rendre de la sorte les termes injurieux dont Achille se sert en parlant à Agamemnon: Car les mots Grecs qu'on a pris plaisir d'y traduire, ou plutôt d'y travestir, par ceux d'*yvrogne, visage de chien, & sac-à-vin*, n'ont jamais dû être traduits par des injures si basses & si honteuses, qui ne doivent être mises que dans la bouche de la lie du peuple.

Celles qu'Achille dit à Agamemnon ne sont nullement de cette nature: elles peuvent être employées dans la langue Grecque aussi noblement que celles de *perfide*, de *traître*, d'*insensé*, de *lâche*, & d'autres semblables, dans la nôtre: Et quoique traduites mot à mot, elles signifient, qui *est plein de vin*, qui a *le regard d'un chien*, & *le cœur d'un cerf*, elles ne doivent pas pour cela s'entendre dans un

ſens moins métaphorique, pour ſignifier *orgueilleux; homme ſans pudeur*, & *ſans cœur*, que dans notre langue les mots de *tigre*, ou *cœur de tigre*, de *loup raviſſant*, & d'*ame venale*, pour ſignifier *un homme cruel*, *d'une avidité inſatiable*, & *d'un interêt ſordide*.

Que ſi ce n'eſt pas aſſez d'alléguer ici ces ſortes d'exemples, qui ſont d'une eſpèce toute pareille à celle dont il s'agit, & qu'on veuille de plus quelque exemple pris des termes mêmes dont Homére ſe ſert en cet endroit, notre langue nous fournit les mots d'*yvre*, d'*yvreſſe*, & d'*enyvré*, qui nonobſtant leur ſignification baſſe dans le ſens propre, ne laiſſent pas de pouvoir être employés noblement & heureuſement dans le figuré. Et cela juſtifie encore ce qui a déja été obſervé, que les idées ne dépendent pas ſeulement des choſes que les termes ſignifient en eux-mêmes & dans ſe ſens propre, mais de la manière dont ils ont accoûtumé d'être pris en chaque langue.

Quant à la réflexion que l'auteur des Parallèles fait ſur la querelle d'Achille & d'Agamemnon, *qu'il n'eſt pas poſſible que des rois & des grands capitaines en ayent jamais uſé ainſi*, elle eſt abſolument détruite, par l'extrémité où nous ſçavons que François-Premier, & Charles-Quint, les deux plus grands Princes de leur ſiécle en toute maniere, ſe porterent l'un contre l'autre. On voit encore dans les hiſtoires de France & d'Eſpagne leurs cartels de défi, conclus de part & d'autre en des termes auxquels l'ai-

greur & l'indignation ne peuvent rien ajouter.

Que si de si grands princes, éloignés l'un de l'autre de trois cens lieues, en sont venus jusqu'à s'écrire de sang froid & de pro pos délibéré des choses si atroces, comment peut-on trouver impossible qu'Agamemnon & Achille, étant en présence l'un de l'autre, & dans la chaleur d'une querelle née sur le champ, se soient emportés à des paroles, qui sont à la vérité outrageuses, mais qui n'ont en aucune sorte par elles-mêmes le caractere de bassesse qu'on leur attribue dans les Paralléles.

Homére n'a donc rien fait en cela contre les regles de la bienséance & de la vraisemblance, ni contre les mœurs de son siécle & de son pays, desquelles même il ne nous appartient pas maintenant d'être juges contre lui. Que s'il les avoit blessées, comme on le suppose dans les Paralléles, il eût été impossible que la Grece si délicate & si sçavante, & à qui il appartenoit d'en juger, n'en eût pas été blessée elle-même, & qu'elle eût eu pour lui tant d'estime & de vénération.

Il n'y a nul temps où elle n'en ait donné des marques considérables : mais rien ne fait mieux voir à mon avis quelle haute idée on avoit de lui du temps d'Alexandre, que ce que Plutarque rapporte de ce Prince : Qu'un jour voyant venir à lui un homme, qui accouroit avec un visage riant, & qui de loin lui tendoit la main, pour marquer qu'il venoit lui annoncer quelque chose d'agréable ; *Quelle bonne nouvelle m'apportes-tu*, lui dit-il ? *Homére seroit-il ressuscité ?*

Quand on n'auroit donc à alléguer pour Homére, que l'opinion publique des Grecs, dans un siécle où les lettres & les sciences fleurissoient le plus parmi eux, ce consentement universel me paroîtroit une preuve, contre laquelle il ne peut y avoir maintenant rien de bien solide à opposer.

Mais ce ne sont pas seulement les Grecs les plus proches de son temps, qui ont jugé si avantageusement de lui: Les plus grands hommes parmi les Grecs, & parmi les Latins, en ont tous jugé de même, depuis plus de deux mille ans; non pas sur la foi de l'opinion reçûe, & se laissant emporter au torrent, mais par leur propre connoissance. Il me seroit facile d'en rapporter ici divers témoignages; mais je me contenterai de traduire celui qu'en a rendu Quintilien, un des plus judicieux critiques que l'antiquité ait jamais eus. Voici ce qu'il dit d'Homére dans son dixième Livre de l'Institution de l'Orateur:

Je parlerai maintenant des lectures ausquelles je croi que ceux qui veulent devenir de grands orateurs doivent s'appliquer: Et premierement, de même qu'Aratus dit qu'en toutes choses il faut commencer par Jupiter, de même je croi qu'en ceci nous ne pouvons mieux commencer que par Homère: Car c'est de lui que toutes les parties de l'éloquence ont tiré leur origine, comme tous les fleuves & tous les ruisseaux, selon qu'il le dit en quelque endroit, tirent la leur de l'Océan. Nul ne l'a surpassé en sublimité dans les grandes choses, ni en pureté & en justesse dans les autres. Il est abondant & serré, grave & agréable;

&

& soit dans l'abondance, soit dans la briéveté, il est toujours égalcment admirable, & toujours au-dessus de tous les autres, non-seulement par la noblesse de sa poësie, mais aussi par celle de son éloquence. Car laissant maintenant à part une infinité de beaux endroits qui regardent les louanges, les exhortations, & les consolations; La députation des Grecs vers Achille, dans le neuviéme Livre; la querelle d'Achille & d'Agamemnon, dans le premier; & les différentes agitations, les différentes inclinations des Grecs, dans le second; ne renferment-elles pas tout ce qu'on se peut imaginer de plus achevé dans ces sortes de matieres? Quant à ce qui regarde les passions, & l'art de les exciter, ou de les appaiser, il n'y a point d'homme si ignorant qui ne reconnoisse que c'est une chose où Homére excelle, & qu'il posséde dans le souverain dégré. N'a-t'il pas même dans le commencement de ses ouvrages, où son sujet est renfermé en si peu de mots, je ne dis pas observé, mais donné & établi la règle du commencement de tous les Poëmes. Car après que par l'invocation des Déesses qui président à la Poësie, il s'est concilié la bienveillance de l'auditeur, il s'en concilie ensuite l'attention, par une courte exposition de la grandeur de son sujet. Peut-on voir une narration plus serrée que celle de la mort de Patrocle, ni une description plus vive que celle du combat des Curetes & des Etholiens! Pour ce qui est des comparaisons, des amplifications, des exemples, des indices, des inductions, & généralement de tout ce qui sert à prouver ou à réfuter, il est en cela si fertile & si copieux, que ceux-mêmes qui ont écrit expressément de toutes ces cho-

ſtes ont accoutumé d'emprunter de lui tous les exemples dont ils ſe ſervent. De plus que peut-il y avoir de comparable à la priere du vieux Priam à Achille, pour ravoir le corps d'Hector? Et d'ailleurs, ſoit dans les ſentences & dans les figures, ſoit dans l'ordonnance de tout ſon Poëme, n'a-t'il pas tellement ſurpaſſé la portée de l'eſprit humain, qu'il faut avoir véritablement un excellent génie, pour parvenir, je ne dis pas à l'égaler dans ſes ouvrages, ce qui ne ſe peut; mais à en bien comprendre le mérite & l'excellence. Enfin il eſt certain qu'en toute ſorte de genre d'éloquence il a laiſſé tous les autres bien loin derriere lui, & ſur tout les Poëtes héroïques; car il eſt plus facile d'en faire la comparaiſon avec lui, à cauſe du rapport & de la reſſemblance des matieres.

C'eſt là le jugement que Quintilien a porté d'Homére, qu'il avoit examiné avec une profonde connoiſſance de la langue Grecque, une grande intelligence des règles de l'art, un goût exquis, & un eſprit excellent. Je ſuis fâché pour Homére & pour ceux qui ne peuvent juger de lui par lui-même, que juſques ici ils n'aient pû le connôitre que par des traductions en proſe, qui ne le repréſentent qu'imparfaitement, ou qui, pour mieux dire, le défigurent tout-à-fait.

Quand celle à laquelle j'apprens que Me. Dacier travaille, ſera imprimée, je ne doute point qu'elle ne le repréſente bien plus au naturel: & cependant je ne préſume pas aſſez de celle que je donne maintenant en vers, pour croire qu'elle le faſſe voir auſſi

grand, aussi noble & aussi majestueux qu'il est dans sa langue; mais je ne croi pas du moins qu'elle en donne une idée si désavantageuse, que celle que la lecture des Paralléles en a pû donner.

Je joins à cette traduction du premier livre de l'Iliade, la traduction de ce qu'Andromaque dit à Hector, pour l'empêcher de retourner au combat, & de ce que Priam dit à Achille en lui demandant le corps d'Hector; & peut-être que quelques inférieures qu'elles soient toutes deux à l'original, elles ne laisseront pas de servir à faire voir que Quintilien n'a pas eu tort de parler d'un de ces endroits d'Homére avec tant d'éloges.

Après cela je n'ai plus que deux choses à ajoûter, qui regardent toutes deux quelques particularités de la traduction que je donne. La premiere est, qu'en traduisant les endroits où Homére fait parler les personnages de son Poëme, je me suis servi tantôt de la seconde personne du singulier des verbes, & tantôt de celle du pluriel: avec cette distinction pourtant, que dans toute la querelle d'Achille & d'Agamemnon, j'ai toûjours employé la seconde personne du singulier, comme plus convenable au caractere de deux hommes en colere. Je l'ai employée aussi dans les prieres de Chrysès à Apollon, comme me paroissant avoir quelque chose de plus vif. Dans tous les autres endroits, c'est-à-dire dans ceux où Achille & Thetis parlent ensemble, & dans tous les discours des Dieux les uns avec les autres, je me suis servi de la seconde personne du pluriel, parce qu'il m'a sem-

blé qu'il y avoit en cela je ne ſçai quelle convenance plus grande.

La ſeconde choſe qui me reſte à dire, regarde une objection que les Sçavans me pourroient faire, & que même un homme de qualité, d'une profonde érudition en toute ſorte de ſcience, & d'un goût & d'un jugement exquis, m'a déja faite. C'eſt qu'en parlant d'Apollon, je l'appelle en un endroit *le Dieu de la clarté*, & en un autre, *le Dieu de la lumiere*; ce qui ne ſe trouve pas dans Homére, & qui ſemble aller à ne faire qu'une même divinité d'Apollon & du Soleil, quoique d'ordinaire il les diſtingue formellement l'un de l'autre.

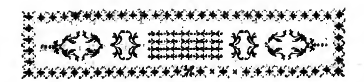
Il eſt vrai qu'Homére les diſtingue en divers endroits: mais il eſt vrai auſſi que lui & tous les anciens Grecs les confondent d'ailleurs en quelque ſorte, en attribuant à Apollon des qualités, des effets, & des noms, qui ne conviennent naturellement qu'au Soleil. C'eſt par le rapport qu'il a avec le Soleil, ou plutôt, parce qu'il eſt pris pour le Soleil même, qu'il eſt appellé par Homére & par tous les Grecs, *qui darde loin, qui opere loin:* C'eſt parce que la peſte eſt ſouvent cauſée par l'exceſſive ardeur du Soleil, que dans le commencement de l'Iliade ce ſont les fléches d'Apollon qui mettent la peſte dans le camp des Grecs: Et c'eſt parce qu'ordinairement le vent ſe leve avec le Soleil, qu'Ulyſſe & les autres Grecs étant partis de Chryſe, au point du jour, pour retourner dans le camp, Homére fait qu'Apollon qu'ils avoient appaiſé par un ſacrifice ſolemnel, leur envoye un vent favorable.

Eustathius si fameux par ses Commentaires Grecs sur Homére, ne fait qu'une même divinité d'Apollon & du Soleil, dans l'endroit ou il examine pourquoi Apollon est d'abord marqué comme la cause de la querelle d'Achille & d'Agamemnon : *L'enlévement de Briséide, dit-il, est la cause prochaine de la colere d'Achille; la contestation d'Achille avec Agamemnon en est la cause éloignée; la peste qui lui donne lieu d'assembler les Grecs, & d'avoir prise avec Agamemnon en est après cela une cause encore plus éloignée; & enfin celle qui l'est encore davantage, c'est le Soleil qu'on prétend être la cause de toutes les maladies pestilentielles. Quand donc Homére dit qu'Apollon fils de Latone & de Jupiter excita Achille & Agamemnon l'un contre l'autre, c'est comme s'il disoit que le Soleil les excita: Et au reste, cette maniere de remonter aux causes les plus éloignées est familiere aux anciens; & nous en avons un exemple dans Anacharsis, qui étant interrogé pourquoi les Scythes n'avoient point des joueurs de flute, répondit que c'étoit parce qu'ils n'avoient point de vignes: car la raison la plus prochaine qu'il y avoit à en rendre, eût été de dire, que c'étoit parce que les Scythes ne s'enyvroient point, & n'avoient point de vin; mais il voulut remonter jusqu'à une cause plus reculée, qui étoit qu'ils n'avoient point de vigne. Apollon donc, c'est-à-dire le Soleil, & la volonté de Jupiter, dont il a été parlé auparavant, doivent se considérer comme des causes éloignées, en sorte que le sens & l'ordre de toute la proposition soit tel: La volonté de Jupiter, qui fait agir Apollon, cause la peste; & la recherche des causes de*

la peste donne occasion à l'enlevement de Brisëide, qui fait le sujet de la colere d'Achille. Apollon au reste est appellé fils de Latone, c'est-à-dire de la Nuit, parce qu'il semble que le Soleil soit engendré de la Nuit comme de sa mere, conformément à la pensée de Sophocle, qui dit que la Nuit en mourant, enfante & met au jour le Soleil.

Voilà des autorités, qui me paroissent fonder suffisamment les épithètes que j'ai données à Apollon de *Dieu de la clarté*, & de *Dieu de la lumiere*. Le sçavant homme qui m'avoit fait quelque objection là-dessus, m'a paru être satisfait de ce que je viens d'alléguer d'Eustathius; & je me persuade que les autres pourront l'être pareillement.





LE PREMIER LIVRE
DE L'ILIADE.

CHANTEZ, Muse, chantez la colere d'Achille,
Qui de tant de malheurs fut la source fertile;
Et qui, funeste aux Grecs, fit périr par le fer
Tant de héros. Ainsi le voulut Jupiter,
Depuis qu'Agamemnon, des Grecs le chef suprême,
Et le fils de Thetis, comparable aux Dieux même,
Devinrent ennemis par un discord fatal.
Mais quel Dieu fut la cause & l'auteur d'un tel mal?
Ce fut le puissant Dieu dont Latone est la mere:
Contre le chef des Grecs il brûloit de colere;
Et pour venger son prêtre indignement traité,
Il avoit de ses traits tout leur camp infecté;
La peste emportoit tout. Pour sa fille captive,
Chrysès étoit venu dans leur camp sur la rive;
Et pour la racheter il avoit apporté
Des présens infinis d'une rare beauté.
Il porte un sceptre d'or; & du fils de Latone
Tenant entre ses mains l'immortelle couronne:
» Atrides, disoit-il, & vous Grecs généreux,
» Ainsi puisse le Ciel bientôt combler vos vœux;
» Et vous rendant vainqueurs de la superbe Troye,
» Vous faire retourner dans la Grece avec joie:

» Rendez-moi Chryséïde ; & prenant pour rançon
» Mes présens, révérez le puissant Apollon.

L'AVIS de tous les Grecs fut tel qu'il devoit être ;
Que du grand Apollon on respectât le prêtre,
Qu'on reçût les présens. Mais Atride irrité
Renvoya le vieillard avec indignité ;
Et pour toute réponse à sa juste priere,
Il lui dit d'une voix impérieuse & fiere :
» Vieillard, si dans le camp jamais je te revoi,
» La couronne du Dieu, ni ton sceptre de Roi,
» Des traits de mon courroux ne pourront te défendre.
» Je ne rends point ta fille, & ne la veux point rendre,
» Avant que dans Argos, loin de Chryse & de toi,
» Elle ne soit vieillie à travailler chez moi.
» Pars donc ; & si la vie est pour toi précieuse,
» Delivre-moi bientôt de ta vue odieuse.

TEL d'Atride en courroux fut l'ordre impérieux.
Le vieillard effrayé quitte à l'instant ces lieux ;
Et le long du rivage, en un profond silence,
Dévorant sa douleur, à pas lents il s'avance.
Mais dès que loin du camp il fut en liberté ;
» Ecoute-moi, dit-il, ô Dieu de la clarté,
» Dont l'arc atteint par tout, que Tenedos révere,
» Et que Chryse & que Cille ont pour Dieu tutélaire ;
» Si jamais par mes mains ton temple couronné,
» T'a de mon zèle ardent quelque gage donné ;
» Des victimes par moi dans ton temple immolées,
» Et sur tes saints autels en offrande brûlées,

» Si les fumantes chairs ont quelquefois été
» D'une agréable odeur à ta Divinité;
» Prens ton arc & tes traits, tes redoutables armes;
» Et venge sur les Grecs ton injure & mes larmes.

Ainsi pria Chrysès : le Dieu qui l'entendit,
Du sommet de l'Olympe en courroux descendit,
L'arc & la trousse au dos : son mouvement rapide
Fait craqueter ses traits dans sa trousse homicide.
Il va, ceint d'un nuage épouventable, épais,
S'approche des vaisseaux, lance de-là ses traits;
Et ses traits, en partant de son arc invisible,
Font entendre dans l'air un sifflement horrible.
Sur les bêtes du camp les premiers sont lancés:
Mais bientôt les seconds aux Grecs sont adressés;
Les soldats tombent morts, mille buchers s'allument;
Et de corps entassés incessamment ils fument.

Le camp sentit neuf jours les fléches d'Apollon.
Mais Achille, au dixième, inspiré par Junon,
Qui protégeoit les Grecs, & voyoit avec peine
Les ravages affreux de la peste inhumaine,
Les fit tous assembler; & s'adressant au Roi,
Lui dit en leur présence : » Atride, je prevoi
» Que nous serons contraints de retourner en Grece;
» Si la guerre pourtant qui d'un côté nous presse,
» Et la peste d'ailleurs qui croît de jour en jour,
» En notre liberté laissent notre retour.
» Mais sur le triste état où notre sort nous jette,
» Consultons un devin, un prêtre, un interprête

» De songes (car souvent, de la voûte des Cieux,
» Les songes aux mortels sont envoyés des Dieux.)
» Et tâchons, s'il se peut, de sçavoir quelle offense
» A d'Apollon, sur nous, attiré la vengeance;
» Si nous aurions obmis d'accomplir quelque vœu;
» Si quelque autre sujet fait le courroux du Dieu;
» Et si par quelque grand & public sacrifice,
» Nous pourrions l'appaiser, & le rendre propice.

Aprés qu'Achille aux Grecs qu'il venoit d'assembler
Eut dit ainsi, Calchas se leva pour parler;
Calchas le plus fameux d'entre tous les augures,
Sçavant dans le passé, dans les choses futures;
Et par qui tous les Grecs, de son sçavoir instruits,
Avoient voulu d'Aulide à Troye être conduits.
» Tu veux, dit-il, sçavoir quel sujet nous attire
» Le courroux d'Apollon; & j'offre de le dire.
» Mais, Achille, avant tout, jure moi par les Dieux,
» Que tu me défendras contre tous, en tous lieux:
» Car d'un Roi qui peut tout, & que chacun révere,
» Je vais sur moi peut-être attirer la colere;
» Et le courroux d'un Roi doit être redouté,
» Lors même qu'il paroît n'être plus irrité.
» Sçavant en l'art de feindre il dissimule, il flate:
» Cependant le temps vient & la vengeance éclate.
» Dis-moi donc maintenant si tu me défendras?

» Declare en liberté tout ce que tu voudras,
» Lui répondit Achille; & ne crains point de dire.
» Par le grand Apollon qui maintenant t'inspire,
» Et qui dans l'avenir t'a rendu si sçavant,

» Je te jure, Calchas, que jamais, moi vivant,
» Nul d'entre tous les Grecs, fut-ce Agamemnon même,
» Dont ici le pouvoir & le rang est suprême,
» Ne pourra t'offenser, qu'il ne s'attaque à moi :
» Et devant tous les Grecs je t'en donne ma foi.

CALCHAS étant ainsi rassûré de sa crainte :
» Ni l'oubli, reprit-il, d'une hécatombe sainte,
» Ni celui d'aucun vœu, ne sont point le sujet
» Qui du courroux du Dieu nous a rendu l'objet ;
» C'est son prêtre qu'il vange, & le mépris qu'Atride
» En fit, en refusant de rendre Chryséide.
» Le puissant Apollon ne cessera jamais
» De lancer sur les Grecs ses redoutables traits,
» Qu'à Chrysès, sans rançon, nous ne l'ayions remise,
» Et que nous n'immolions une hécatombe à Chryse.
» Ce n'est qu'à ce prix seul qu'on le peut appaiser.

IL se tût. Mais le Roi, se sentant accuser,
Chagrin, impatient, ne pouvant plus se taire,
Se leva : dans son cœur il frémit de colere ;
Le dépit, la ménace étincelle en ses yeux ;
Il jette sur Calchas un regard furieux,
Puis lui dit : » Malheureux, sans cesse tu m'annonces
» Quelque nouveau désastre en toutes tes réponses ;
» C'est à quoi tu te plais, sans que jamais en rien
» Ton art ait fait aux Grecs ni prédit aucun bien.
» Et maintenant tu dis, & tu prétens qu'on croie
» Que la cause des maux qu'Apollon nous envoye,
» Ne vient que du refus que j'ai fait d'accepter
» Les présens que Chrysès est venu m'apporter.

» J'aurois voulu garder Chryféïde ; & je l'aime,
» Et l'aurois préférée à Clitemnestre même,
» Pour les graces du corps, pour les autres talens.
» Cependant, s'il le faut, aujourd'hui je la rends ;
» Le falut de l'armée est à tout préférable.
» Mais qu'on m'ordonne donc quelque prix convenable:
» Car je ne prétends pas, de nos travaux foufferts
» Seul n'avoir aucun prix ; & le mien je le perds.

» QUOI ! dit Achille alors, infatiable Atride,
» Et de tous les mortels l'homme le plus avide,
» Comment peux-tu de nous prétendre un nouveau prix?
» Rien ne reste en commun du butin qu'on a pris.
» Des villes, que des Grecs le fer a faccagées,
» Les dépouilles entre eux ont été partagées;
» Et ce qui pût écheoir pour la part de chacun,
» Ne peut plus déformais se remettre en commun.
» Mais céde Chryféïde au Dieu qui la demande;
» Et nous reconnoîtrons une faveur si grande,
» En la récompenfant au double quatre fois,
» Quand les Dieux auront mis Ilion fous nos loix.
Le Roi lui répondit: » Achille aux Dieux femblable,
» Quelque fier que tu fois, & quelque redoutable,
» Ne crois pas me réduire à fuivre tes confeils,
» Ni l'emporter fur moi par des difcours pareils.
» Ici publiquement ton libre avis décide,
» Que je reste fans prix, & rende Chryféïde;
» Que le tien te demeure: Et moi je fuis d'avis,
» Soit qu'on me donne ou non pour elle un autre prix,
» D'aller prendre, à mon choix & felon mon caprice,

» Ton prix, le prix d'Ajax, ou bien le prix d'Ulysse.
» Et malheur sur quiconque aura tombé le choix.
» Mais nous en parlerons encore une autre fois.
» Renvoyons maintenant Chryséïde à son pere;
» Embarquons avec elle une hécatombe entiere;
» Sur le même vaisseau mettons pour chef un Roi,
» Ajax, Idomenée, Ulysse, ou même toi,
» Fier Achille; & qu'à Chryse il offre un sacrifice,
» Qui puisse à tous les Grecs rendre Apollon propice.

Achille, en lui lançant un regard furieux:
» Quel orgueil est le tien, Atride audacieux?
» Lui dit-il: & comment les troupes de la Grece
» De t'obéïr encore ont-elles la foiblesse?
» Ou comment désormais, dans les travaux de Mars,
» Peuvent-elles pour toi s'exposer aux hazards?
» Que m'ont fait les Troyens, pour leur faire la guerre?
» Aux bords de Thessalie ont-ils jamais pris terre?
» M'ont-ils jamais contre eux justement irrité,
» Par quelque enlévement, par quelque hostilité?
» Des Troyens, quant à moi, je n'ai point à me plaindre;
» Ils ne m'ont fait nul tort, je n'ai rien d'eux à craindre;
» Nous sommes séparés par des climats divers,
» Par de vastes pays, par des monts, par des mers.
» A la guerre en ces lieux qu'est-ce donc qui m'appelle?
» J'y suis venu par toi, pour venger ta querelle,
» Pour venger des Troyens ton frere Menelas.
» Des Troyens cependant tu ne nous parles pas:
» Et d'un pareil secours loin de me rendre graces,
» De m'enlever mon prix, ingrat, tu me menaces;

» Un prix par mes travaux, par ma valeur gagné,
» Et que les justes Grecs m'ont eux-mêmes donné.
» Lorsque viendra le jour, où la superbe Troye
» Nous sera par les Dieux abandonnée en proie,
» Je n'attends pas des Grecs un prix égal à toi,
» Quoique jusqu'à présent on n'ait rien fait sans moi;
» Et que toute la guerre ait presque été l'ouvrage
» Et de mes seules mains & de mon seul courage.
» Mais, après le combat, sans prendre garde à rien;
» Sans envier ton prix, je suis content du mien.
» Maintenant je retourne à Larisse; & sans doute
» Je ne puis faire mieux que d'en prendre la route:
» Tu veras, moi parti, quelle gloire & quels biens
» Tu pourras acquérir contre Hector & les siens.

» FUI, lui répond Atride, enflammé de colere,
» Fui, puisque tu le veux; il ne m'importe guere:
» Je ne te retiens point; assez d'autres sans toi
» Resteront; & j'aurai Jupiter avec moi.
» Seul entre tous les chefs tu m'es toujours contraire;
» Le combat, la querelle ont seuls droit de te plaire.
» Monte sur tes vaisseaux avec tes compagnons,
» Et va regner chez toi sur les fiers Myrmidons.
» Au reste, ton courroux n'a rien que je redoute:
» Voi comme j'y réponds, & te menace: écoute.
» Chryséide aujourd'hui doit partir de ce lieu,
» Sur un de mes vaisseaux je la renvoye au Dieu:
» Mais puisqu'il me l'enleve, & trompe mon attente,
» Moi j'irai t'enlever Briseïde en ta tente,
» Pour te montrer qu'Atride est plus puissant que toi,

» Et montrer à tout autre à s'égaler à moi.

D'Achille à ce discours la colere s'enflamme,
La honte & le dépit s'emparent de son ame.
Il consulte, il balance, incertain & flotant,
Ou, si tirant l'épée, & la presse écartant,
Il doit tuer Atride en sa fureur extrême ;
Ou s'il doit se dompter & se vaincre lui-même.
Pendant qu'il délibere, il la tire ; & soudain
Minerve fond du ciel, & lui retient la main.
Par ses beaux cheveux blonds la Déesse guerriere,
Visible pour lui seul, le saisit par derriere.
Achille se retourne, encor tout furieux,
Il reconnoît Minerve aux éclairs de ses yeux ;
Et tout d'un coup surpris, étonné de sa vûe :
» Quel sujet, lui dit-il, cause ici ta venue,
» Fille de Jupiter ? Viens-tu d'Agamemnon
» Voir l'orgueil ? & viens-tu m'en voir tirer raison

» Je viens, répond Minerve, appaiser ta colere,
» Et te porter à suivre un conseil salutaire ;
» Et Junon, dont le soin pour vous deux est égal,
» Est celle qui m'envoye en ce moment fatal.
» Remets dans le foureau ton épée homicide,
» Et du reste à ton gré fais-toi raison d'Atride.
» Un jour avec usure on viendra réparer
» Cet outrage, & sur moi tu peux t'en assurer :
» Calme-toi cependant, & fais-toi violence,
» Et révere les Dieux par ton obéïssance.

» Quelque juste courroux dont je sois transporté,
» J'obéis, dit Achille, & fais ta volonté,

» Déesse : car des Dieux les faveurs se répandent
» Sur ceux qui font toujours ce que les Dieux commandent.

Il dit : & de la main qu'il tient sur le pommeau,
Il repousse à l'instant son épée au foureau :
Minerve au ciel remonte ; & lui sans retenue
De nouveau s'emportant, en ces mots continue :

» Quelle yvresse nouvelle, Atride lâche & vain,
» T'a fait tourner la tête, & rendu si hautain ?
» En nul temps, en nul lieu tu n'eus jamais l'audace,
» Chef des Grecs, d'endosser pour les Grecs la cuirasse :
» Tu croirois voir la mort, & tu crois qu'il vaut mieux
» Etaler dans le camp ton orgueil à leurs yeux ?
» Qu'il vaut mieux de quiconque à tes desirs s'oppose
» Ravir le prix, ô Roi, qui ravis toute chose,
» Qui dévores le peuple, & qui donnes des loix
» A des esclaves vils, & non pas à des Rois :
» Car si tu commandois à des gens de courage,
» Pour la derniere fois tu ferois un outrage.
» Je jure par ce sceptre, & j'en fais un serment,
» Que tu verras suivi d'un prompt événement,
» Ce sceptre que l'acier d'une lame tranchante
» Autrefois sépara du reste de la plante,
» Et que portent les Rois, en signe du pouvoir
» Que pour le bien public le ciel leur fait avoir :
» De même que privé de feuilles & d'écorce,
» De pouvoir reverdir il a perdu la force ;
» De même lorsqu'un jour, d'Achille séparé,
» Tu verras par les Grecs Achille desiré,

» Qu'Hector

» Qu'Hector les pressera, que son fer redoutable
» Les fera trébucher étendus sur le sable;
» Alors, Atride, alors, en les voyant périr,
» Tu voudras, mais en vain, les pouvoir secourir.
» Cependant sur toi-même exerçant ta colere,
» Tu seras pénétré d'une douleur amere;
» Et tu regretteras, en cette extrémité,
» Le plus vaillant des Grecs, indignement traité.

Par son sceptre qu'il jette au milieu de la place,
Achille, après ces mots, confirme sa menace.
Atride d'autre part frémissoit de courroux,
Quand Nestor, se levant, se fit entendre à tous;
Nestor, dont l'éloquence à nulle autre pareille
Surpassoit en douceur l'ouvrage de l'abeille:
Né dans Pyle, il avoit d'hommes nés de son temps
Déja vû s'écouler deux âges différens;
Et joignant à l'esprit la vigueur du courage,
Il commandoit alors à ceux du troisieme âge.

» Quel sujet pour les Grecs de larmes & de cris,
» Dit-il! & quelle joie à Priam, à ses fils,
» S'ils viennent à sçavoir que de toute la Grece
» Les deux plus distingués en valeur, en sagesse,
» L'un contre l'autre aigris se querellent entre eux.
» Mais laissez-vous par moi persuader tous deux:
» Car aussi-bien mon âge est différent des vôtres;
» Et j'ai vû plus que vous, & des hommes tout autres,
» Qui ne dédaignoient pas de suivre mes conseils,
» Et qui n'ont jamais eu, ni n'auront leurs pareils;

» Pirithoüs, Dryante, Exadie & Cœnée,
» L'illuſtre Polypheme & le vaillant Theſée,
» Quels hommes ! quelle force ils montroient aux combats
» Et quels monſtres cruels ne défaiſoient-ils pas !
» Autrefois pour les ſuivre abandonnant ma terre,
» J'ai, par eux invité, fait avec eux la guerre ;
» Je les ai vû combattre ; & ſelon mon pouvoir
» J'ai près d'eux eſſayé de faire mon devoir.
» Nul homme d'aujourd'hui ne leur eſt comparable.
» Ils me croyoient pourtant. Faites donc le ſemblable.
» Toi, quitte le deſſein, quoique ſi puiſſant Roi,
» De lui ravir un prix qu'il ne tient pas de toi,
» Qu'il tient de tous les Grecs. Et toi, vaillant Pelide,
» Ceſſe de conteſter contre le grand Atride.
» Jamais en aucun temps aucun Roi ſous les cieux
» Ne reçut tant de gloire & tant d'honneur des Dieux :
» Si ta mere eſt Déeſſe, & ta valeur extrême,
» Il a ſur plus de gens un empire ſuprême.
» Atride, toi le chef, qui dois l'exemple à tous,
» Commence le premier à calmer ton courroux :
» Et je conjurerai le généreux Achille,
» Des Grecs dans les combats le rempart & l'aſile,
» De réprimer auſſi l'impétuoſité
» Du violent courroux dont il eſt agité.

» TU ne propoſes rien, ô vieillard vénérable,
» Répond Agamemnon, qui ne ſoit équitable.
» Mais en toute rencontre il veut donner la loi,
» L'emporter de hauteur, & commander en Roi :
» Et je ne prétends pas qu'il ſoit ici le maître,
» Puiſque c'eſt à moi ſeul qu'il appartient de l'être.

» Les Dieux, dont la faveur l'a rendu si vaillant,
» Lui donnent-ils le droit d'outrager en parlant ?

» Il faudroit que je fusse, interrompit Achille,
« Bien indigne, bien lâche, & d'un ame bien vile,
» Pour te céder. Commande aux autres à ton gré ;
» A moi non ; car jamais je ne t'obéïrai.
» Je te déclare, au reste ; & souviens-t'en, Atride ;
» Je n'entreprendrai point pour garder Briseïde
» D'en venir contre toi, contre personne aux mains :
» Je rends aux Grecs leur don, que tous en soient certains.
» Mais à quoi que ce soit qui d'ailleurs m'appartienne
» Vien toucher, qu'avec toi toute ta troupe vienne :
» Et ma lance aussi-tôt en te perçant le flanc,
» En présence de tous fera couler ton sang.

C'est ainsi qu'en discours que la fureur suggere,
Tour à tour l'un & l'autre exhaloient leur colere.
Ils se levent tous deux pleins d'aigreur, de dépit :
Et toute l'assemblée à l'instant se rompit.
Achille avec les siens retourna dans ses tentes.
Atride fit choisir cent bêtes mugissantes ;
Pour Hecatombe au Dieu dans un vaisseau les mit,
D'un nombre suffisant de rameurs le fournit,
Y fit en même temps conduire Chryseïde,
Et de tout fit Ulysse & le chef & le guide :
Ils voguent. Cependant le camp de bout en bout
Est par l'ordre du Roi purifié par tout.
Ensuite on offre aux Dieux, pour les rendre propices,
Sur le bord de la mer de publics sacrifices :

On voit de toutes parts ſous les ſacrés couteaux
Tomber en même temps cent chevres, cent taureaux;
Et des chairs en tous lieux offertes pour l'armée
L'odeur juſques au ciel monte avec la fumée.

Mais parmi tant de ſoins, Achille menacé
Du ſouvenir du Roi ne fut pas effacé.
» Allez ſans différer au champ du fier Pelide;
» Dit-il à ſes herauts: amenez Briſéïde.
» S'il réſiſte à mon ordre, & ne vous la rend pas,
» J'irai moi l'enlever juſques entre ſes bras.

De l'ordre rigoureux les hérauts s'étonnerent,
Et vers le camp d'Achille à regret ils marcherent.
Au-devant de ſa tente ils le trouvent aſſis,
Et s'arrêtent de crainte & de reſpect ſaiſis.
Achille à leur aſpect connut de leur venue
Le ſujet; & d'abord il en eut l'ame émûe:
Puis les voyant muets tenir ſur lui les yeux:
» Venez, dit-il, hérauts des hommes & des Dieux;
» Je ne vous veux nul mal, & n'accuſe qu'Atride.
» Va, cher Patrocle, va, donne-leur Briſéïde;
» Ils peuvent librement l'emmener. Mais, au moins,
» Vous, hérauts, ſoyez-moi devant les Dieux témoins,
» Devant tous les mortels, devant votre Roi même,
» Qu'aveugle maintenant une fureur extrême.
» Il ne ſçait pas prévoir ce qui peut arriver,
» Dans quel affreux état il pourra ſe trouver,
» Et quel bras, quel ſecours peut avec avantage
» Des Grecs dans le combat ſoûtenir le courage.

Il se tût : & Patrocle en ce même moment
De son illustre ami fait le commandement.
Il entre dans sa tente, en tire Briseïde,
La met entre les mains des deux hérauts d'Atride;
Ils s'en vont : Briseïde à son air, à ses yeux
Fait bien voir qu'à regret elle quitte ces lieux.

Achille d'autre part loin des siens se retire:
Seul, au bord de la mer il gémit, il soupire,
Vers la mer tend les bras, & regardant les flots;
A sa divine mere il adresse ces mots:
» Pour devoir vivre peu vous m'avez mis au monde;
» Mais d'un célèbre nom la gloire sans seconde
» Devoit récompenser le peu durable cours
» Que l'ordre des destins a prescrit à mes jours.
» Vous m'avez dit cent fois, ô ma mere ! ô Déesse!
» Que du grand Jupiter telle étoit la promesse :
» Il tient mal toutefois ce qu'il vous a promis;
» Le fier Agamemnon vient d'enlever mon prix.

Thetis au plus profond de la plaine asurée
Etoit alors assise auprès du vieux Nerée.
Aux plaintes de son fils, qui lui percent le cœur;
Elle part, & s'éleve ainsi qu'une vapeur,
Sur l'arene menue auprès de lui se pose,
Le flate, & de ses pleurs lui demande la cause.

» Vous sçavez tout vous-même, ô divine Thetis!
» Répond en soupirant son triste & vaillant fils:

» Et de quoi peut servir que je vous le redise ?
» Nous vînmes devant Thebe, & la ville fut prise :
» Tout y fut par les Grecs en commun saccagé,
» Et tout y fut entre eux avec soin partagé.
» La fille de Chrysès, dans la ville trouvée,
» Fut pour Agamemnon choisie & réservée :
» Mais son pere Chrysès, grand-prêtre d'Apollon,
» Vint offrir pour sa fille une riche rançon :
» Il porte un sceptre d'or, & du fils de Latone
» Tenant entre ses mains l'immortelle couronne,
» Il conjuroit les Grecs de vouloir accepter
» Les présens que pour elle il faisoit apporter :
» L'avis de tous les Grecs fut qu'on les devoit prendre.
» Le seul Agamemnon ne voulut point la rendre ;
» Il traita le vieillard avec indignité,
» Le chassa ; le vieillard indignement traité
» Implora sur les Grecs la vengeance céleste ;
» Apollon l'exauça, mit dans le camp la peste :
» On voyoit en tous lieux les soldats tomber morts,
» Et les buchers ardens étoient remplis de corps.
» Nous consultons Calchas ; & Calchas nous expose
» Du courroux d'Apollon la véritable cause.
» J'exhorte, le premier, qu'on appaise le Dieu
» La raison chez Atride alors n'eut plus de lieu ;
» Il se leve, il menace ; & ce qui fait ma peine,
» Il vient d'exécuter sa menace hautaine ;
» Chryséïde est partie ; & lui par ses hérauts,
» Il vient de m'enlever le prix de mes travaux.
» Vous, si de votre fils la gloire vous est chere,
» Auprès de Jupiter secourez-moi, ma mere ;

» Allez au ciel, pressez, insistez aujourd'hui,
» Par tout ce que jamais vous avez fait pour lui.
» Car j'ai de vous appris qu'il vous est redevable
» De l'avoir délivré d'un péril effroyable,
» Quand Junon & Neptune & Pallas conjurés,
» Avec les autres Dieux dans leur ligue attirés,
» Le voulurent lier ; & que leur entreprise
» Manqua par votre zéle, & par votre entremise.
» Car vous fîtes venir, pour rompre leurs desseins,
» Ægeon Briarée, à cent bras, à cent mains,
» Qui fier & glorieux de cet honneur extrême,
» Près de lui se rangea contre son pere même *,
» Et qui fit que les Dieux effrayés de le voir,
» De lier Jupiter perdirent tout espoir.
» Dans sa mémoire donc rappellez ce service ;
» Obtenez qu'aux Troyens il se montre propice ;
» Et que les Grecs défaits & de leur camp chassés,
» Jusqu'au bord de la mer soient bien-tôt repoussés;
» Que dans leurs vaisseaux même attaqués ils périssent;
» Que de leur Roi superbe en mourant ils jouissent;
» Et que leur Roi lui-même en cette extrémité
Regrette tard Achille indignement traité.

THETIS en pleurs répond : » Sous quelle destinée
» Etes-vous né, mon fils ! quelle est infortunée !
» Et puisqu'enfin vos jours par le Destin comptés,
» Dans un si court espace ont été limités,
» Pourquoi n'a-t'il pas fait qu'uue si courte vie
» Ne fût ni de chagrin, ni de larmes suivie ?

* *Il étoit fils de Neptune.*

» Le comble des malheurs, hélas! c'est que vos jours
» Soient si peu fortunés, devant être si courts.
» Sous quel mauvais destin avez-vous pris naissance!
» J'irai de Jupiter implorer l'assistance.
» Mais vous contre les Grecs cependant indigné,
» Restez dans vos vaisseaux, des combats éloigné;
» Car des célestes Dieux la troupe bienheureuse
» Est partie avec lui pour la fête pompeuse,
» Que chez eux, tous les ans, font en l'honneur des Dieux
» Les Ethiopiens, peuple chéri des cieux.
» Il ne partit qu'hier de la céleste voûte,
» A la douziéme Aurore il en reprend la route;
» Alors j'irai, mon fils, le conjurer pour vous,
» Me jetter à ses pieds, embrasser ses genoux;
» Et je croi qu'à mes vœux il se rendra facile.
La Déesse à ces mots quitte le triste Achille,
Qui gémit, & que rend de douleur furieux
La belle Briséïde enlevée à ses yeux.

Vers Chryse cependant le sage Ulysse arrive:
Alors des matelots toute la troupe active
Plie & cale la voile, & la serre soudain;
Fait tomber lentement le mât ferme & hautain,
Dans l'endroit destiné près des voiles le couche;
Puis rame vers le port, en approche, & le touche.
Ensuite on jette l'ancre, on amare, & d'abord
Du vaisseau l'hécatombe en longues files sort:
Ulysse le dernier sort avec Chryséide;
Marche avec elle au temple, où son dessein le guide:
La présente à Chrysès, & lui dit: » Le grand Roi,
» Le grand Agamemnon m'envoye ici vers toi,

» Pour

» Pour te rendre ta fille, & faire un sacrifice,
» Qui puisse à tous les Grecs rendre Apollon propice:
» Lui dont l'ardent courroux, contre nous excité,
» Nous a tant de soûpirs, tant de larmes coûté.

En achevant ces mots il la rend à son pere,
Qui reçoit avec joie une fille si chere.
On améne aussi-tôt l'hécatombe à l'autel,
On se lave les mains, on prend l'orge & le sel:
Et cependant Chrysès, au Dieu de la lumiere,
Levant au ciel les mains, adresse sa priere:

» Ecoute; puissant Dieu, de Chryse protecteur,
» Ecoute avec bonté ton Sacrificateur:
» Il t'a plû quelquefois d'exaucer mes demandes,
» Tu viens de me combler des faveurs les plus grandes,
» Et les Grecs ont senti tes redoutables traits.
» Exauce maintenant les vœux que je te fais;
» Et daigne, favorable à mon humble requête,
» Détourner les malheurs qui menacent leur tête.

Ainsi pria Chrysès. Apollon l'exauça.
Tout selon la coûtume ensuite se passa:
L'orge & le sel se jette; on tourne l'hécatombe
La tête vers le ciel, on l'égorge, elle tombe;
De sa peau dépouillée on en coupe à l'instant
Les cuisses, que l'autel & que la flamme attend;
Et qui d'un double lit de graisse recouvertes,
Sont au Dieu par le Prêtre en sacrifice offertes.

On y joint d'autres chairs, que de divers endroits
De toute la victime on retranche avec choix :
Chrysès au feu les jette, & fur la chair fumante
Il épanche du vin la liqueur pétillante.
On voit autour de lui nombre de jeunes gens,
Miniftres des autels, à le fervir ardens.
Et quand toutes les chairs fur l'autel confacrées,
Furent entierement par le feu dévorées,
Qu'on eut de la victime aux entrailles goûté,
Qu'au feu le refte mis fut enfuite apprêté,
Au feftin folemnel tous enfemble ils fe mettent;
Et là rien ne manqua de tout ce qu'ils fouhaitent.
Mais dès que l'appétit par le befoin caufé,
Fut en eux par les mets pleinement appaifé,
A chacun, tour à tour, une coupe profonde,
Pleine d'un vin exquis, eft portée à la ronde.
Alors d'hymnes chantés, pour appaifer le Dieu,
Les Grecs font à l'envi retentir tout le lieu;
Leurs prieres, leurs chants jufques au ciel s'entendent,
Et le Dieu prend plaifir aux honneurs qu'ils lui rendent.
Quand la nuit fut venue, ils vont tous au Vaiffeau;
Puis, lorfque le Soleil étoit encor fous l'eau,
Dès le premier éclat de l'Aurore vermeille,
Pour retourner au camp l'équipage appareille;
On relève le mât, puis à la voile on met.
Apollon leur envoye un vent frais à fouhait:
Le vent enfle la voile, & la voile tendue
Leur fait en un moment perdre Chryfe de vue;
L'onde écume à la proue, & bouillonne à grand bruit;
Le vaiffeau fait fa route, & fur les ondes fuit,

Déja le camp paroît & bien-tôt on arrive :
Le vaiſſeau, ſans tarder, eſt tiré ſur la rive ;
On y met, par deſſous, de forts & longs chantiers ;
Puis chacun ſe ſépare & va dans ſes quartiers.

ACHILLE cependant, chagrin & ſolitaire,
Retiré dans ſa tente y nourrit ſa colere :
Et là, loin du tumulte, & du bruit des combats ;
Et ſe dérobant même aux yeux de ſes ſoldats,
Il ſe ronge ſans ceſſe, & ſans ceſſe ſouhaite
De voir bien-tôt des Grecs la honte & la défaite.
Quand le douziéme jour fut venu, tous les Dieux,
Tous en troupe marchant, retournerent aux cieux.
Le puiſſant Jupiter marchoit ſeul à leur tête.
Pour aller ſur l'Olympe alors Thetis s'apprête ;
Elle ſort au matin du profond de la mer,
S'éleve au ciel, y trouve à l'écart Jupiter,
Embraſſe ſes genoux en humble ſuppliante,
Le regarde, & lui fait cette priere ardente:

» SOUVERAIN Jupiter, ſi jamais j'ai rien fait
» Qui vous fût agréable, exaucez mon ſouhait:
» Comblez d'honneur mon fils, qu'attend une mort prompte,
» Et qu'Atride a comblé de douleur & de honte ;
» Il vient par ſes hérauts de lui ravir ſon prix.
» Vengez, ô puiſſant Dieu, l'injure de mon fils :
» Et donnant aux Troyens ſur les Grecs la victoire ;
» Réduiſez tous les Grecs à le combler de gloire.

AINSI parla Thetis : le grand Olympien
Demeura quelque temps ſans lui répondre rien.

Elle qui s'apperçoit qu'il doute & delibere,
Sans quitter ses genoux, insiste & réïtere.
» Accordez ma demande; ou, puisque vous pouvez
» Tout refuser sans crainte, & que vous le sçavez,
» Ne vous contraignez point,& laissez-moi connoître
» En quel rang près de vous je puis espérer d'être.

Elle dit. Jupiter jette un soupir profond;
Et regardant Thetis, en ces mots lui répond.
» Où me reduisez-vous, de vouloir, pour vous plaire
» Que j'irrite Junon déja trop en colere;
» Et qui devant les Dieux me reproche toujours,
» Que contre elle aux Troyens je donne du secours?
» Mais partez,qu'en ces lieux elle ne vous surprenne,
» Et n'aille pénétrer quel sujet vous amène.
» Cependant j'aurai soin que vos ardents souhaits
» Puissent être bientôt pleinement satisfaits:
» Et pour vous en donner la plus grande assurance
» Que de donner aux Dieux il soit en ma puissance,
» Je vais le confirmer par un signe certain,
» Un signe irrévocable, & qui n'est jamais vain.
Vers Thetis, à ces mots, doucement il incline
De son front immortel la majesté divine:
Tout son poil s'agita sur son chef glorieux;
Et ce signe léger fit trembler tous les cieux.

Thetis quitte aussi-tôt la céleste demeure;
Et du ciel, dans la mer se replonge sur l'heure:
Jupiter d'autre part retourne au même instant
Où la troupe des Dieux dans son palais l'attend.

Tous se levent alors en le voyant paroître :
Et tous vont au-devant de leur pere & leur maître.
Il se met dans son trône ; & dès qu'il fut assis,
Junon qui l'avoit vû parler seul à Thétis,
Lui dit d'un air chagrin: » Avec quelle Déesse
» Parliez-vous, artisan de fraude & de finesse ?
» Vous fuyez ma présence ; & pour moi sans égard,
» D'aucun de vos desseins vous ne me faites part.
» Cessez, répond des Dieux & des hommes le pere,
» De prétendre sçavoir tout ce que je veux faire.
» Je ne dois qu'à moi seul compte de mes desseins,
» Et pour les pénétrer vos efforts seroient vains.
» Dès que le temps viendra de rompre le silence,
» Nul des Dieux avant vous n'en aura connoissance ;
» Mais de ce qu'en sécret, sans vous, je résoudrai,
» Ne cherchez d'en sçavoir que ce que je voudrai.

» SUR QUOI, reprit Junon, injuste que vous êtes,
» Fondez-vous les discours, les plaintes que vous faites?
» De sçavoir vos desseins j'ai peu d'empressement,
» Et je vous laisse en paix y rêver librement.
» Mais Thetis dans le ciel dès l'Aurore montée
» Me fait craindre : elle s'est à vos genoux jettée ;
» Et je ne doute point que vous n'ayiez promis
» De venger sur les Grecs l'injure de son fils ;
» Et que par les Troyens leurs troupes repoussées,
» Jusques dans leurs vaisseaux seroient bientôt chassées.

» JE vois bien, lui répond Jupiter en courroux,
» Qu'en vain dans mes desseins je me cache de vous.

» Mais vainement auſſi vous ſerez curieuſe ;
» Et vous n'y gagnerez que de m'être odieuſe,
» Et d'avoir le ſenſible & le cruel déplaiſir
» De voir tout arriver contre votre deſir.
» Songez-donc pour vous-même à m'être moins contraire
» Et prenez déſormais le parti de vous taire :
» Car ſi vous m'irritez, tous les Dieux vainement
» Voudroient à mon courroux vous ſouſtraire un moment

Il dit : Junon eut peur ; & s'impoſant ſilence,
A ſon courage altier elle fit violence :
Des diſcours menaçans du puiſſant Jupiter
Chaque Dieu dans ſon cœur ſent un chagrin amer.
Alors Vulcain ſe leve, & tourné vers ſa mere,
Il tâche par ces mots d'appaiſer ſa colere.
» Pour de foibles humains deſtinés au trépas,
» Si vous vous emportez à de pareils debats,
» Dans le ſéjour des Dieux quel trouble allez vous mettre,
» Et quelle joie enfin pourra-t'on s'y promettre ?
» Si ma mere m'en croit, elle doit prendre ſoin
» D'empêcher que le mal ne puiſſe aller plus loin ;
» Et doit, par ſa douceur, de Jupiter & d'elle
» Étouffer ſagement la naiſſante querelle.
» Il n'eſt rien qu'il ne puiſſe ; & du plus haut des cieux
» Il peut en un moment précipiter les Dieux.
» Vous donc, pour l'appaiſer, mettez tout en uſage ;
» Et faites qu'il nous montre un plus ſerein viſage.

De ſa dolente mere il s'approche à ces mots,
Lui préſente une coupe, & lui tient ces propos ;

» Souffrez en paix, ma mere ; & s'il vous est possible,
» Calmez-vous : Jupiter en colere est terrible ;
» Et j'aurai la douleur, s'il se met en courroux,
» D'en être le témoin, sans pouvoir rien pour vous.
» Un jour que contre lui je pris votre défense,
» Contre moi tout d'un coup il tourna sa vengeance,
» Et du haut de l'Olympe il me précipita :
» Un mouvement rapide à l'instant m'emporta :
» Je tombai tout le jour, d'une roideur extrême ;
» Et ma chûte n'eut fin qu'à la fin du jour même.
» Je tombai dans Lemnos ; & sans le prompt secours
» Des ardents Sintiens, c'étoit fait de mes jours.

Ainsi parla Vulcain : Junon, sans lui rien dire,
Reçut de lui la coupe, & se prit à soûrire :
Ensuite, à tous les Dieux de la céleste cour,
Il se mit à verser le Nectar tout à tour ;
Et Vulcain-Echanson, leur présentant la coupe,
Fournit long-temps à rire à la céleste troupe.
Tout le reste du jour, au gré de leurs desirs,
Se passa dans le ciel en festins, en plaisirs.
Apollon prit sa Lyre, & les Muses chanterent ;
Et de leurs doux concerts tout l'Olympe charmerent.
Quand le jour disparut, au coucher du Soleil,
Tous les Dieux invités par l'attrait du sommeil,
Des palais, qu'à chacun sur la céleste voute
Vulcain avoit bâtis, prirent chacun la route :
Jupiter s'en alla dans le superbe lit
Où par fois il repose, & Junon l'y suivit.

ANDROMAQUE PARLE A HECTOR, POUR L'EMPECHER DE RETOURNER AU COMBAT.

Iliad. Liv. 6.

Où courez-vous, Hector? Votre cœur invincible
Vous ferme à tout les yeux, & vous rend insensible.
Votre fils, tendre enfant, que devient-il sans vous?
Et moi, que deviendrai-je, après un tel époux?
Tous les Grecs se joindront pour vous ôter la vie.
Mais plutôt qu'elle vienne à vous être ravie,
Puisse sous moi la terre en ce moment s'ouvrir,
Et d'un horrible poids à jamais me couvrir.
Car si vous périssez, à quelle destinée,
A quels affreux malheurs serai-je abandonnée!
Et seule, sans parens, sans appui, sans secours,
Quelle sera l'horreur du reste de mes jours!
Mon pere, Roi de Thebe, en défendant sa ville,
En combattant, mourut par la lance d'Achille:
Et que me sert qu'alors il reçut du vainqueur
D'un bucher, d'un tombeau le solemnel honneur;
Et que d'arbres touffus d'éternelle durée,
Par les Nymphes du lieu sa tombe fut parée?
Mes sept freres, portés d'un semblable destin,
Sous Achille en un jour eurent la même fin.
Ma mere, Reine, esclave, ensuite rachetée,
Qui sembloit pour long-temps devoir m'être restée,
Par Diane en courroux me fut ravie encor.
J'ai tout perdu; mais, non; vous me restez, Hector.

Vous m'êtes toute chose, & pere, & mere, & frere;
Vous êtes mon époux. Mais si je vous suis chere,
Prenez pitié de moi, de votre fils, de vous;
Et songez qu'en vous seul vous nous exposez tous.

PRIAM SE JETTE AUX PIEDS D'ACHILLE,

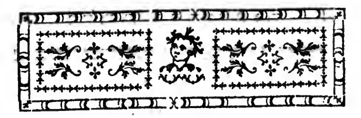
POUR LUI DEMANDER LE CORPS D'HECTOR.

Iliad. Liv. 24.

Souvien-toi de ton pere, Achille égal aux Dieux:
Songe que comme moi Pelée est foible & vieux;
Qu'il a des ennemis; & que ta longue absence
Le laisse à leur audace exposé sans défense.
Mais il sçait que tu vis, & compte chaque jour
Qu'il reverra bientôt son cher fils de retour.
Pour moi, de tant de fils qui m'étoient nés dans Troye,
L'appui de ma vieillesse, & ma gloire & ma joie,
Je crois n'en plus avoir. J'avois cinquante fils,
Quand les Grecs sont venus, trente de divers lits,
Vingt d'un seul: presque tous sont péris par les armes:
Celui qui me restoit pour essuyer mes larmes,
Qui seul défendoit Troye, & nous défendoit tous,
Hector, en combattant, est tombé sous tes coups.
Pour racheter son corps j'apporte ici moi-même
Des présens infinis d'une richesse extrême.
Mais respecte les Dieux qui m'ont conduit vers toi;
Songe, Achille, à ton pere; & prens pitié de moi.

Eſt-il quelque mortel, dont le ſort déplorable
Au malheur de mon ſort puiſſe être comparable !
Tous mes fils, à mes yeux, par ta main, ſont péris ;
Et je baiſe la main qui fit périr mes fils.





DIVERSES ODES D'ANACREON.

ODE PREMIERE.

Sur la Lyre.

J'Avois dessein de chanter sur ma lyre
Les fils d'Atrée, & le brave Cadmus:
Ma lyre, sourde à ce que je desire,
Ne veut chanter que le fils de Venus.
Pour les travaux du vaillant fils d'Alcmene,
Je la changeai de cordes, l'autre jour:
Ce fut en vain: je l'eus touchée à peine,
Qu'elle chanta tout aussi-tôt l'Amour.
Fameux héros, dont la gloire immortelle
Remplit la terre, adieu donc pour toujours;
Puisque ma lyre, à mes desseins rebelle,
Ne veut chanter que les tendres Amours.

ODE II.

Sur l'Amour.

L'Ourse, arrivée au plus haut de son tour,
Marquoit la nuit déja bien avancée ;
Et des mortels la troupe harassée,
Se reposoit des fatigues du jour :
Lors qu'entendant qu'on frappoit à ma porte :
Qui me réveille & frappe de la sorte ?
Dis-je en grondant. Ouvrez, répondit-on,
C'est un enfant, n'ayez aucun soupçon :
Mouillé, transi, toute la nuit entiere
Je n'ai rien fait qu'errer à l'abandon.
J'en eus pitié : je prends de la lumiere ;
J'ouvre, & je vois un jeune enfant ailé,
Ayant un arc, une trousse dorée ;
Tout fait enfin, hors qu'il sembloit gélé,
Comme on dépeint le fils de Cythérée.
Auprès du feu j'échauffe entre mes mains
Ses tendres mains : je le seche, j'essuie
Ses beaux cheveux tout trempés de la pluie.
Dès qu'il eut chaud, il prend son arc : Je crains
Qu'il soit gâté ; ça, dit-il, que je voie.
Puis il le tire, & me perce le cœur :
Et tout d'un coup, avec un ris mocqueur,
Adieu, dit-il, prenez part à ma joie ;
Mon arc va bien, je viens de l'éprouver :
Mais votre cœur pourroit s'en mal trouver.

ODE IX.

Sur une Colombe.

Belle Colombe, aimable messagere,
Où volez-vous d'une aîle si légere,
Parfumant l'air de si douces odeurs?
Au beau Bathylle, au doux tyran des cœurs;
Dont tout respecte & ressent la puissance,
Anacreon m'envoye en diligence.
Venus à lui me donna l'autre jour,
Pour prix d'une Ode ; & je porte sa lettre :
Il m'a promis de me mettre au retour
En liberté ; mais il a beau m'y mettre,
J'ai résolu de ne le point quitter;
Car à quoi bon, dans les bois, dans la plaine;
(Lorsque chez lui je n'ai qu'à souhaiter)
Irois-je errer, pour y vivre de graine?
Je me nourris tous les jours de son pain,
Qu'en badinant j'arrache de sa main :
Que si j'ai soif, son vin est mon breuvage;
Et quand j'ai bû tout du plus excellent,
De voltiger, de danser je fais rage,
J'étens sur lui mes ailes en volant :
Puis quand je sens que je suis assoupie,
Je vais dormir sur son luth. Mais, adieu,
C'est trop long-temps m'arrêter en ce lieu,
Vous m'avez fait causer comme une pie,

ODE X.

Sur un Amour de cire.

Un certain Marchand, l'autre jour,
Voulant vendre un Amour de cire:
De quel prix, dis-je, est votre Amour ?
Vous n'avez, reprit-il, qu'à dire,
Et faire vous-même la loi :
Mais au reste, il n'est pas de moi,
Et je ne veux point d'un tel hôte,
Qui veut tout, à qui tout fait faute,
Qui n'est jamais content de rien.
Pour moi, lui dis-je, j'en veux bien :
Et si pour en faire l'emplette,
Une dragme d'argent suffit,
J'en fais mon compagnon de lit.
Mais vous, Amour, vous que j'achette ;
Si vous ne m'échauffez dans peu,
Je vous chaufferai dans mon feu.

ODE XI.

Sur lui-même.

A toute heure les Demoiselles
Me reprochent que je vieillis ;

Mirez-vous plutôt, disent-elles,
Vous êtes tout chauve & tout gris.
Je ne sçai pas si je grisonne,
Ni si j'ai des cheveux, ou non;
Ce que je sçai mieux que personne,
C'est que plus la mort nous talonne,
Plus les plaisirs sont de saison.

ODE XIV.

Sur l'Amour.

Il faut aimer, puisqu'il plait à l'Amour:
Il m'en pressoit lui-même l'autre jour;
Je résistai, je bravai sa puissance:
Alors vers moi l'arc & la fléche en main,
Plein de dépit il s'avance soudain,
Me déclarant la guerre à toute outrance.
Moi tel qu'Achille, au combat animé,
De corselet, d'écu, de lance armé,
Je lui fais tête, & le combat commence.
Mais quel combat! il m'accable d'abord,
De mille traits; je cede à leur effort;
Je prens la fuite avec un trouble extrême.
Il suit, il presse, il tire quant & quant:
Et dans mon cœur, les fléches lui manquant,
Comme une fléche il se lance lui-même.

Mon bouclier me couvre en vain le corps,
D'aucun fecours il ne me pût plus être :
De l'ennemi qu'ai-je à craindre au dehors,
Quand du dedans il est déja le maître ?

ODE XVIII.

Sur une Couppe d'argent.

GRAVEUR fameux, Graveur incomparable ;
De tout votre art employez les talens
A me graver une coupe admirable :
Repréfentez la faifon du printemps ;
Gravez enfuite un feftin magnifique ;
Et n'y mêlez rien d'affreux, de tragique,
Mais gravez-y l'aimable Dieu du vin :
Et que Venus, de rofes couronnée,
Venus, danfant avecque l'Hymenée,
Soit de la fête, & préfide au feftin.
Repréfentez les Amours & les Graces ;
Mais les Amours défarmés de leurs traits,
Rians, jouans, preffurans dans les taffes
Les raifins murs, fous un treillage épais.
Gravez enfin, pour achever la coupe,
De beaux garçons une charmante ttoupe ;
Mais qu'Apollon * ne foit pas de leurs jeux ;
C'eft un joueur un peu trop dangereux.

* *Il tua Hyacinthe en jouant au palet.*

ODE

ODE XXIV.

Sur lui-même.

Je suis né sujet à la mort ;
J'ai fait la meilleure partie
De la carriere de ma vie ;
Le reste est au pouvoir du sort.
Soins, soucis, chagrins, faisons trève :
Je veux que Bachus & l'Amour,
Avant que ma course s'acheve,
Partagent mon temps tour à tour.

ODE XXVIII.

Sur le portrait de sa Maîtresse.

De la beauté pour qui mon cœur soupire,
Peintre fameux, faites-moi le portrait,
De la façon que je m'en vais vous dire ;
Et ce sera la peindre trait pour trait.
Que ses cheveux d'une finesse extrême,
Soient d'un noir vif, plus noir que le Jay même :
Et joignez-y, si votre art le permet,
La douce odeur que le parfum y met.
Accompagnez sa chevelure noire,
D'un front plus blanc, plus poli que l'yvoire :

Que ses sourcils, d'un beau noir colorés,
Ne soient ni trop ni trop peu separés:
Peignez ses yeux avec des traits de flamme;
Qu'elle les ait, comme Minerve, bleus,
Comme Venus, doux, brillans, amoureux,
D'un seul regard portant le feu dans l'ame.
Qu'elle ait le nez d'un blanc de lait épais;
Qu'elle ait le teint vif, délicat & frais;
Qu'elle ait la bouche incarnate & petite;
Et qu'à baiser il semble qu'elle invite.
Sur son menton, sur son cou fait au tour,
Faites voler les Graces & l'Amour.
Puis employant la pourpre la plus belle,
De son beau corps cachez de doux appas,
Laissant aux yeux quelque gage fidéle
De la beauté de ce qu'on ne voit pas.
Mais, arrêtez, je crois la voir; c'est elle.
Jusques où l'art ne peut-il point aller !
C'est elle-même: elle s'en va parler.

ODE XXX.

Sur l'Amour.

JADIS l'Amour de Roses couronné,
Et le front ceint de mille fleurs nouvelles,
Fut par les mains des Muses immortelles,
A la Beauté pour esclave donné.

Venus le cherche & met tout en uſage,
Pour retirer un ſi précieux gage :
Mais la Déeſſe a beau le racheter,
Il aime trop un ſi doux eſclavage
Pour ſe réſoudre à le jamais quitter.

ODE XXXIII.

Sur une Hirondelle.

HIRONDELLE, ma chère hôteſſe,
Qui viens me revoir tous les ans,
A tous les retours du printemps;
L'été tu fais ton nid en Grece,
L'hyver tu paſſes à Memphis :
Mais dans mon cœur l'Amour ſans ceſſe
A ſon nid, & fait ſes petits.
Celui-ci ne vient que d'éclorre,
Celui-là commence à voler ;
L'autre eſt tout prêt à s'en aller,
L'autre n'eſt pas éclos encore:
Et jour & nuit, ſoir & matin,
C'eſt un bruit qui n'a point de fin.
Cependant les plus grands nourriſſent
Les plus petits ; & de ceux-ci
Il en vient d'autres qui grandiſſent.
Nouveaux Amours, nouveau ſouci :

Que faire ? ma peine est extrême,
Le nombre augmente tous les jours ;
Et je ne puis suffire même
A crier après tant d'Amours.

ODE XL.

Sur l'Amour.

LE tendre Amour, cueillant un jour des fleurs,
Fut par hazard piqué par une abeille
Cachée au fond d'une rose vermeille :
Au même instant il s'en va tout en pleurs,
Dire à Venus : Ma mere, je me meurs ;
Je suis piqué d'une vipère ailée,
Qui dans ces lieux abeille est appellée ;
Je n'en puis plus, je me meurs, je me meurs.
Si d'une abeille, ô mon fils, la piquure,
Répond Venus, vous fait tant de douleur,
Quelle douleur croyez-vous donc qu'endure
Un malheureux dont vous percez le cœur ?

ODE XLIV.

Sur un Songe.

IL me sembloit, en dormant l'autre jour,
Que je volois, fuyant devant l'Amour ;

Et que l'Amour, ardent à la pourſuite,
Quoique de plomb il eût les pieds peſans,
M'avoit atteint, & pris en peu de temps.
Que me préſage une ſi vaine fuite?
J'ai déja ſçu, ſoit hazard, ſoit conduite,
Mé dégager de cent autres amours;
Serois-je pris maintenant pour toujours?

ODE XLV.

Sur les flêches de l'Amour.

Pour lès Amours Vulcain forgeoit des traits;
Que dans le miel, avec un ſoin extrême,
Venus trempoit ſitôt qu'ils étoient faits;
Que dans le fiel l'Amour trempoit de même.
Arrive Mars le javelot en main;
Des traits d'Amour il parle avec dédain:
Son javelot les peſe tous enſemble.
De celui-ci, dit l'Amour, que vous ſemble?
En prenant un qu'il choiſit entre tous.
Venus ſourit, Mars le prend & s'écrie,
Ah! qu'il eſt lourd; tenez-le, je vous prie.
Non, dit l'Amour; gardez-le, c'eſt pour vous.



ODE XLVI.

Sur l'Amour.

Il est fâcheux de n'aimer rien,
Il est très-fâcheux d'aimer bien,
Et plus fâcheux que chose au monde
D'aimer sans que l'on y réponde.
En amour, sçavoir, qualité,
Esprit, tout n'est à rien compté;
C'est l'argent qui peut toute chose.
Qu'éternellement soit maudit
Qui premier le mit en credit!
De tous les maux il est la cause.
Frere, pere, ami, tout se vend,
Tout se trahit pour de l'argent:
C'est lui qui désole la terre
Par les meurtres & par la guerre;
Et pour tout dire enfin, c'est lui
Qui perd les amans aujourd'hui.

ODE LI.

Sur Venus gravée sur un Disque.

Quelle heureuse & sçavante main
A pu, sur un disque d'airain,

Verser tous les flots de Nerée ?
Et quel mortel audacieux,
Volant sur la voute azurée,
A de l'aimable Cytherée
Tiré le portrait dans les cieux ?
Sur la mer il la représente
Tout aussi belle, aussi charmante
Qu'elle est là-haut parmi les Dieux ;
Sans que de sa beauté céleste
Il cache aux regards curieux,
Que ce qu'un usage modeste
Dérobe d'ordinaire aux yeux.
Telle qu'on voit l'Algue marine ;
De la mer floter sur le dos ;
Telle cette beauté divine
Nage sur les tranquilles flots.
De ses beaux bras elle sillonne
L'onde qui céde & qui bouillonne ;
Et dans l'azur du flot salé
Son corps divin brille de même,
Qu'un lys d'une blancheur extrême ;
A des violettes mêlé.
Là le tendre Amour & son frère,
Se mocquant tous deux des humains ;
Dont ils ont le sort en leurs mains,
Sur des dauphins suivent leur mere ;
Et là mille & mille poissons,
Pour la divertir & lui plaire,
Autour d'elle font mille bonds.

ODE LII.

Sur la Rose.

JE chante la Rose vermeille;
L'amour de Flore & des Zephirs.
Ami, seconde mes desirs,
Prête-moi ta voix sans pareille.

La Rose est le parfum des Dieux,
Par son odeur douce & charmante;
La Rose est le plaisir des yeux,
Par sa couleur vive & brillante.

QUAND le printemps est de retour,
Venus, de Roses couronnée,
Danse avec le blond Hymenée,
Avec les Graces & l'Amour.

LES doctes filles de Mémoire
De Roses couronnent leur front;
Les guirlandes qu'elle en font
Donnent une immortelle gloire.

QUAND la Rose au soleil naissant,
Commence d'entr'ouvrir sa feuille;
C'est avec plaisir qu'on la cueille,
C'est avec plaisir qu'on la sent.

C'EST

C'EST avec un plaifir extrême
Qu'on l'entend claquer fur la main,
Et donner un figne certain
Qu'on eft aimé de ce qu'on aime.

LES Rofes font dans les repas
Un des ornemens de la table.
Eft-il quelque fête agréable,
Lorfque les Rofes n'en font pas?

EST-il fans elles quelque chofe?
De Rofes l'Aurore a les doigts;
Les Nymphes des eaux & des bois
Ont les bras de couleur de Rofe.

SANS les Rofes, fans leur éclat
Venus feroit-elle fi belle?
Pour vanter fon teint incarnat,
Au teint de Rofes on l'appelle.

LES Rofes rendent la fanté;
Et quand fous la Parque on fuccombe;
Les Rofes donnent, dans la tombe,
Les droits de l'immortalité.

LA Rofe ne craint point l'outrage
Qu'à toutes les fleurs fait le temps;
Elle conferve, en fes vieux ans,
Toute l'odeur de fon jeune âge.

MAIS, ami, redouble ton chant,
Et ne passe point sous silence,
D'où, de quelle manière, & quand
La Rose prit jadis naissance.

QUAND du cerveau de Jupiter
Pallas sortit ceinte de fer,
Et quand Venus sortit de l'onde;
Alors, par l'ordre des destins,
Sortit de la terre féconde
La Rose l'honneur des jardins.

DE Nectar les Dieux l'arroserent;
Elle eut, du Nectar qu'ils verserent;
Son odeur, ses vives couleurs:
Ainsi crut entre les épines,
Par la faveur des mains divines,
La Rose la reine des fleurs.

ODE LVI.

Sur la Vieillesse.

MON front se ride, & mes cheveux blanchissent.
Et tous mes sens chaque jour s'affoiblissent;
Adieu les jeux, les plaisirs & l'amour.
J'irai dans peu sur la rive infernale;
Et quand je songe au ténébreux séjour,

Je suis saisi d'une horreur sans égale:
On y déscend à toute heure du jour ;
Mais du destin l'ordonnance fatale,
En interdit pour jamais le retour.

IMITATION D'UNE ODE DE SAPHO.

CELUI qui de près vous admire,
Que vous flatez d'un doux sourire
Lorsqu'il rencontre vos beaux yeux;
Er qui de votre belle bouche
Apprend que son amour vous touche,
Il est plus heureux que les Dieux.

MOI, dès que je vous voi, Climene;
Je n'ai plus de voix, ni d'haleine;
Je ne sçai plus ce que j'entends.
Mes yeux se couvrent d'un nuage;
De tous mes sens je perds l'usage;
Je brûle & gèle en même temps.

VOTRE vue en mon ame excite
Un trouble secret qui m'agite;
Je veux me calmer, je ne puis:
Le cœur me bat; & tout ensemble,
Je pâlis, je rougis, je tremble;
Et je ne sçai plus où je suis.

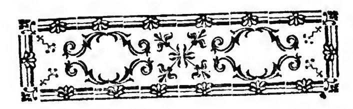
A PEINE en ce désordre extréme
Puis-je me connoître moi-même:
Enfin je me trouble si fort,
Dès que vous venez à paroître,
Que je ne puis vous voir, sans être
Entre la vie, entre la mort.



POËSIES
MORALES.

AVERTISSEMENT.

LA Poësie Françoise n'a connu jusqu'ici que deux sortes de Vers qui eussent un repos fixe ; les grands Vers de douze à treize syllabes , qui ont le repos sur la sixiéme ; & les Vers de dix à onze , qui l'ont sur la quatriéme. Voici une nouvelle mesure de Vers que l'on expose au jugement du Public : elle est différente des deux autres , en ce que le repos se fait sur la cinquiéme syllabe ; & elle a néanmoins quelque chose de toutes les deux , en ce que le Vers est coupé justement par la moitié comme les grands Vers , & qu'il est renfermé dans le même nombre de syllabes que les Vers de dix à onze.



LETTRE MORALE
A TIMANDRE.

Vous êtes, Timandre, en inquiétude
A quoi je m'occupe en ma solitude:
J'y goûte en repos l'innocent plaisir
Que donne un heureux & profond loisir;
Et l'employant tout à me rendre sage,
Je tâche d'en faire un utile usage.
Pour y parvenir, je lis & relis
Des Romains, des Grecs les sages écrits;
Je voi dans leurs vers, comme dans leur prose,
Ce que chacun d'eux croit sur chaque chose:
Et quand, plein d'ardeur pour la vérité,
J'ai sur leurs écrits long-temps médité,
Et qu'enfin je sens que, las de sa tâche,
L'esprit a besoin de quelque relâche,
Je quitte l'étude, & j'erre sans choix,
Tantôt dans les prés, tantôt dans les bois.

Au pied de mes murs, vers l'endroit que dore,
De ses premiers feux la naissante Aurore,
Jusques vers l'endroit que vont éclairant
Les derniers rayons du Soleil mourant,

S'étend un cotau qui par tout présente
Un ombrage frais, une douce pente.
C'est-là, plus souvent qu'en nulle autre part,
Que je me promene au gré du hazard,
Et qu'en liberté je rends & j'attire
L'air tranquille & pur que l'on y réspire,
Tandis qu'en mes yeux cent objets offerts
Peignent à la fois cent tableaux divers.
Le chant des oiseaux, le cours d'une eau vive;
Des noires fourmis la famille active,
Une sauterelle, un ver, un grillon,
Le vol d'une mouche ou d'un papillon,
Une herbe, un épic qu'en révant j'arrache,
Tout m'amuse alors, sans que rien m'attache,
Ni que mon esprit, ailleurs dissipé,
En aucune sorte en soit occupé.
Mais tel qu'un oiseau dressé pour la chasse
Des airs tout à coup fend le vague espace,
Se plaît quelque temps à prendre l'essor,
Puis vient au réclame, & rechasse encor;
Tel, ayant fini sa course incertaine,
Mon esprit distrait vers moi se ramene;
Et d'objet en autre alors m'élevant,
Sur les grands sujets je m'en vais révant.

JE regarde en gros toute la nature;
J'en observe l'ordre & l'Architecture,
Et cherche à sçavoir quels secrets ressorts
Font mouvoir si juste un si vaste corps.
De l'air & du feu, de l'eau, de la terre,
L'éternelle paix, l'éternelle guerre;

Des ans, des saisons l'immuable cours;
L'ordre successif des nuits & des jours;
L'être universel & ses différences,
Leurs communs rapports & leurs dépendances;
Tout cela long-temps, sans ordre & sans choix,
M'occupe l'esprit à diverses fois.

Mais l'homme sur-tout, l'homme, chère Timandre,
L'homme en qui le ciel a voulu comprendre,
Comme en l'abrégé de tout l'univers,
Sous un être seul les êtres divers,
L'homme, qui de l'homme est la vraie étude,
Plus que tout m'occupe en ma solitude;
Et l'examinant de toutes façons,
J'en tire pour moi de grandes leçons.
Que l'homme est, Timandre, une foible chose,
Lorsque tout entier aux yeux on l'expose,
Que l'on pese en lui le bien & le mal,
Et que l'on en voit le poids inégal!
Il est vrai: le ciel, en formant son ame,
Prit soin d'y mêler un trait de sa flamme,
Un rayon divin qui l'égale aux Dieux,
Et de tous les biens le plus précieux:
Mais quoi! la raison qu'il eut en partage,
La raison qui fait tout son avantage,
Qu'est-elle souvent, la foible raison,
Qu'un bien inutile, un funeste don?

Dans les premiers temps qui suivent l'enfance,
A peine luit-elle à sa connoissance,

Que des passions la noire vapeur
Lui vient infecter l'esprit & le cœur.
Alors plein d'orgueil, d'audace & de joie,
A ses passions il se livre en proie :
La bile qui fume, & le sang qui bout,
Sans discernement l'emportent à tout.
La sage raison, cette illustre guide,
Qui du haut de l'ame à nos sens préside,
Que fait-elle alors ? & de quel secours
Est-elle à des maux qui croissent toujours ?
Léger, inquiet, rempli de lui-même,
Toujours inégal, & toujours extrême,
A bride abbattue il court aux plaisirs ;
Il forme à la fois cent & cent desirs ;
Et pour un caprice, une folle envie,
Il prodigue tout, biens, honneur, & vie,
Sans que la raison, qui le voit périr,
Fasse aucun effort pour le secourir.

ENCOR, si jamais dans l'homme indocile
La raison n'étoit qu'un bien inutile,
On auroit sujet de moins déplorer
Le peu de secours qu'on l'en voit tirer :
Mais combien de fois, de ses maux complice,
L'a-t'elle jetté dans le précipice ;
Pareille à ces feux, dont l'éclat ne luit
Que pour égarer quiconque le suit ?
De là, germe en l'homme & jette racine,
Ce qu'on y sema de fausse doctrine ;
De là, dans ses mœurs & dans son esprit,
Le déreglement s'accroît, se nourrit :

Alors à ses sens sa raison soumise
Flate ses défauts & les autorise ;
Et dans son esprit sa foible raison
Plus que tous ses sens verse du poison.
Soit qu'il soit épris d'une gloire vaine,
Soit qu'il soit touché d'amour ou de haine ;
Enfin soit qu'avare, ou qu'ambitieux,
L'or ou les grandeurs attirent ses yeux ;
On voit sa raison avecque bassesse,
Quelque part qu'il penche, incliner sans cesse ;
Donner hautement un indigne appui
A la passion qui domine en lui ;
Et prêter souvent aux plus fameux crimes
De honteux conseils, de lâche maximes.

VOILA quel désordre & quel triste fruit,
Dans un âge mûr la raison produit.
Mais peut-être aussi que dans la vieillesse,
Elle a plus de force & plus de sagesse :
Peut-être qu'alors l'appétit usé
Lui laisse sur l'homme un empire aisé.
Nullement, Timandre : & le corps qui baisse,
Qui des ans, alors, sous le poids s'affaisse,
Sent avecque lui dans le même temps
L'esprit s'affaisser sous le poids des ans.
Peu, du premier ordre, & que la nature
Se plut à former d'argile plus pure,
Conservent, quand l'âge a leur poil blanchi,
De l'hyver des ans l'esprit affranchi.
Le reste pétri, d'argile grossiere,
Tout entier vieillit avec la matiere ;

Et n'a pour partage en un corps cassé,
Qu'une raison trouble, un esprit glacé.
Les sens affoiblis, les forces usées,
Les veines que l'âge a presque épuisées;
Les muscles tremblans, les nerfs sans chaleur;
Sont de l'homme alors le moindre malheur.
Alors, aux desirs qui le dévorerent,
Et qui nuit & jour son repos troublerent,
La crainte succède; & plus que jamais
Il est nuit & jour sans repos ni paix.
La mort, qu'à toute heure il croit voir présente,
Lui remplit l'esprit, d'horreur, d'épouvante:
Et pour comble encor de trouble & d'horreur,
Par-de-là la mort il étend sa peur:
Il craint tout enfin, & sa peur lui forme
Du vaste avenir une image énorme.
Mais quoi qu'il redoute après le trépas,
Content de trembler, il n'y pourvoit pas.

VOILA quel est l'homme, & comment sans cesse
Le desir l'agite ou la peur le presse.
Heureux qui pourroit se regler si bien,
Qu'il ne desirât ni ne craignît rien!
Mais parce qu'en vain l'humaine foiblesse
Voudroit parvenir à tant de sagesse,
Je tâche du moins de former mon cœur
A ne rien vouloir avec trop d'ardeur.
Je tâche d'ôter le masque & la feinte
Aux objets trompeurs qui font notre crainte;
Et je m'étudie à me rendre heureux,
Moins en remplissant qu'en bornant mes vœux.

Enfin, plein d'ardeur d'apprendre à bien vivre,
De sçavoir que fuir, de sçavoir que suivre,
Je m'applique tout à régler mes mœurs,
A me bien guerir de toutes erreurs,
Et me rendre l'ame innocente & ferme,
Pour ne craindre rien à mon dernier terme.

Mais quoi! si l'on trouve en toute saison
Si peu de ressource en notre raison;
Si le plus souvent on rencontre en elle
Un appui mal-sûr, une aide infidelle;
Que fais-je, en formant un pareil dessein,
Qu'un projet frivole, ou qu'un songe vain?
C'est au ciel, Timandre, au ciel que réside
La paix, la sagesse & le bien solide;
Et c'est vers le ciel que, pour être heureux,
L'homme doit tourner son cœur & ses vœux.

JE LE CROIS BIEN, JE N'EN CROIS RIEN,

Sur divers sujets.

Que tels & tels passent pour bien écrire,
Et qu'en public ils brillent de bien dire,
Je le croi bien :
Mais qu'au travail d'autrui bien souvent ils ne doivent
Toute la gloire qu'ils reçoivent,
Je n'en crois rien.

QU'UN honnête homme, une fois en sa vie,
Fasse un Sonnet, une Ode, une Elégie,
Je le crois bien:
Mais que l'on ait la tête bien rassise,
Quand on en fait métier & marchandise;
Je n'en crois rien.

QU'UN avare amasse avec peine
Les écus centaine à centaine,
Je le crois bien:
Mais que l'héritier plus habile
Ne les dépense mille à mille,
Je n'en crois rien.

QU'EN public plus qu'un autre un médecin éclate;
Quand il sçait mieux citer Galien, Hypocrate,
Je le crois bien:
Mais qu'il soit dans son art plus expert, plus habile,
Si de deuil plus qu'un autre il n'a rempli la ville,
Je n'en crois rien.

QUE le Clergé chaque jour à la Messe
Autour du Roi dévotement s'empresse,
Je le crois bien:
Mais qu'il ne songe au bénéfice
Autant ou plus qu'au sacrifice,
Je n'en crois rien.

QUE par amour quelquefois on s'engage
Dans les liens du sacré mariage,
Je le crois bien:

Mais que l'amour ne ſoit moins violente
Après la nôce, & qu'on ne s'en repente,
Je n'en crois rien.

QUE bien ſouvent un pere de famille
Tarde à donner un époux à ſa fille,
Je le crois bien :
Mais que bien-tôt, s'il la fait trop attendre;
Elle n'ait ſoin de lui donner un gendre,
Je n'en crois rien.

QU'ALIX, pour être mere aille en pelerinage,
Es puis revienne groſſe au bout de ſon voyage,
Je le crois bien :
Mais qu'outre le ſecours de la grace divine,
Un dévot pelerin n'ait vu la pelerine;
Je n'en crois rien.

QUE Doris ſemble morte aux plaiſirs, à la joie;
Et que ſon directeur ſoit le ſeul qui la voie,
Je le crois bien :
Mais que ces ſortes de retraites
Ne donnent à gloſer aux malins interprêtes;
Je n'en crois rien.

QU'IL ſe trouve une femme inſigne en pruderie
Qui ne voudroit pour rien faire galanterie,
Je le crois bien :
Mais que quelquefois cette prude
Ne trouve ſon métier bien rude;
Je n'en crois rien.

Qu'a chaque femme qu'on rencontre
On pût parier pour ou contre,
Je le crois bien :
Mais que, des deux côtés pariant même somme;
Bientôt l'un des paris ne pût ruiner son homme,
Je n'en crois rien.

Que par de jolis vers, par une chansonnete:
Un amant trouve grace auprès d'une coquette,
Je le crois bien :
Mais que cent pistoles en prose
Ne fassent mieux la même chose,
Je n'en crois rien.

Que le bruit d'un concert que son amant lui donne
Réveille avec plaisir une jeune personne,
Je le crois bien :
Mais que ce soit être bien sage,
D'éveiller tout le voisinage;
Je n'en crois rien.

Qu'Iris, quand on lui dit qu'on l'aime,
En témoigne un chagrin extrême,
Je le crois bien :
Mais qu'Iris ne fut pas ravie
D'avoir même chagrin tous les jours de sa vie,
Je n'en crois rien.

Qu'aux beautés jeunes & fleuries
Tout devienne agrément jusqu'aux minauderies;
Je le crois bien :

Mais

Mais que, quand dans leurs yeux la jeunesse s'efface ;
Ce qui fut agrément ne devienne grimace,
Je n'en crois rien.

Qu'on voie ici sur le beau teint des belles
Briller l'éclat de mille fleurs nouvelles,
Je le crois bien :
Mais que souvent & leurs lys & leurs roses
Ne soient des fleurs sous la toilette écloses ;
Je n'en crois rien.

Que le samedi chez Clarice
La raison commande au caprice ;
Je le crois bien :
Mais qu'à coup sûr, dès le dimanche ;
Le caprice n'ait sa revanche,
Je n'en crois rien.

J'EN DEMEURE D'ACCORD ; JE ME TAIS, AI-JE TORT ?

Sur divers sujets.

La seule vérité peut avoir droit de plaire ;
Dès que je l'apperçois, me fut-elle contraire,
J'en demeure d'accord.
Mais aussi, quand quelqu'un la déguise & l'altere ;
Comme, pour avoir paix, il faut sçavoir se taire,
Je me tais ; ai-je tort ?

Au zéle pour le vrai les bornes que je donne ;
C'est que lorsque je vois qu'il n'offense personne,
J'en demeure d'accord.
Mais vient-il à toucher, par des traits de satyre,
Ce qui seroit meilleur à supprimer qu'à dire,
Je me tais ; ai-je tort ?

Quand on dit qu'Alidor, modeste en sa dépense ;
Sçait d'un luxe frivole éviter l'apparence,
J'en demeure d'accord.
Mais quand on va plus loin, & qu'on me le débite
Pour un homme excellent & d'un rare mérite,
Je me tais ; ai-je tort ?

Quand on dit qu'Hermocrate, au-dessus de la roue,
Gai, tranquille & serein, des affaires se joue,
J'en demeure d'accord.
Mais quand de ses flateurs une troupe importune
Me le dépeint encor plus grand que sa fortune,
Je me tais ; ai-je tort ?

Parle-t'on des talens qu'une charge demande,
Et dit-on qu'il en faut d'autant plus qu'elle est grande,
J'en demeure d'accord.
Vient-on à discuter, comme on fait d'ordinaire ;
Si celui qui la fait, a de quoi la bien faire,
Je me tais ; ai-je tort ?

Quand on vient à parler du beau temps, de la pluie ;
Quoiqu'ordinairement la matiere m'ennuie,
J'en demeure d'accord.

Mais quand on politique un peu trop à ſon aiſe,
Quoiqu'ordinairement la matiere me plaiſe,
Je me tais; ai-je tort?

QUAND on dit que Sylvie, aſſidue à l'ouvrage,
S'applique toute entiere aux ſoins de ſon ménage,
J'en demeure d'accord.
Mais quand, en ma préſence, on ſoutient que Sylvie
A mené de tout temps le même train de vie,
Je me tais; ai-je tort?

QUAND on me dit qu'Orante eſt honnête & polie,
Qu'elle a l'air noble & doux, & la taille jolie,
J'en demeure d'accord.
Mais quand on dit qu'Orante eſt une autre Lucrece,
Et que j'entens prôner ſa vertu, ſa ſageſſe,
Je me tais; ai-je tort?

QUAND de la piété d'un marguillier célébre
Un célébre orateur fait l'oraiſon funébre
J'en demeure d'accord.
Mais quand, au ſecond point, j'entens que l'on entame
L'éloge de ſa force, & de ſa grandeur d'ame,
Je m'en vais; ai-je tort?



SUR LES DÉFAUTS ORDINAIRES DE CHAQUE AGE.

JE ne veux point, déclamateur frivole,
Contre le vice employer la parole :
Si par la voix on peut exterminer,
C'eſt aux hérauts de la chaire à tonner.
D'une entrepriſe & ſi ſainte & ſi belle
Je m'en rapporte à l'ardeur de leur zéle ;
Et je ne veux qu'ébaucher dans mes vers
Des vains mortels les différens travers.
Quelle abondante & fertile matiere !
Qui la pourroit parcourir toute entiere ?
Mais le mieux fait eſt de ſe retrancher
A peu de choſe, & de le bien toucher,

IL eſt des foux de tout ſexe & tout âge :
Qui plus, qui moins, chacun a ſon partage ;
Mais la folie eſt à ſon plus haut point,
Quand le grand âge à la folie eſt joint.

TEL a déja franchi la ſoixantaine,
Et preſque atteint la ſeptiéme dixaine,
Qui de l'amour, ainſi qu'un jouvenceau ;
S'adonne encore à ſuivre le drapeau ;
Sans prendre garde au ridicule étrange
Que l'amour donne à celui qui s'y range ;
Lorſqu'il n'eſt propre à ſuivre qu'à pas lents,
Traîneur d'amour, la troupe des amans.

Une leçon, messieurs de la vieillesse,
Qui pour l'amour avez quelque foiblesse:
Un jeune objet a-t'il sçu vous charmer?
Il est permis, à tout âge d'aimer:
Faire plaisir à l'objet que l'on aime,
Est à tout âge encor permis de même.
Mais il n'est pas, à votre âge, permis
De vouloir plaire aux yeux qui vous ont pris:
Regardez-vous, & regardez Armide:
En vain chez vous tout pour elle décide;
Vos yeux éteints & votre front ridé
Ont contre vous chez elle décidé.

CET homme austere & qui blâme sans cesse
Tout ce que fait ou que dit la jeunesse,
Que cherche-t'il en des lieux que les ris
Pour leur séjour semblent avoir choisis?
Si par un rare & nouveau privilege,
On pouvoit voir clairement son cortege;
On y verroit les soucis dévorans
Au tour de lui se disputer les rangs;
Et la tristesse, à sa garde attachée,
Faire écarter la joie éffarouchée.
Il feroit mieux de s'enfermer chez lui;
Que d'en sortir pour répandre l'ennui.
On doit au monde en tout temps, en tout âge,
Certains dehors, l'air, l'habit, le langage;
Et la raison mêle, selon les lieux,
Selon les temps, la joie au sérieux.
Soyez chez vous tel qu'il vous plaira d'être;
Soyez ailleurs tel qu'il faudra paroître.

Ayez chez vous l'humeur que vous voulez;
Celle d'autrui par tout où vous allez.

L'AIR de cet autre eſt moins hétéroclite:
Ce n'eſt pas même un homme ſans mérite;
Mais cependant, dès qu'il eſt quelque part,
On craint toujours qu'il en ſorte trop tard.
C'eſt qu'à toute heure & ſur la moindre choſe
Il ſubtiliſe, il épilogue, il gloſe;
Qu'il veut toujours ſe trop faire écouter,
Et que par tout il aime à régenter.

CHAQUE âge porte avec ſoi ſa miſere
Et ſes défauts. La jeuneſſe eſt légere,
Impetueuſe, adonnée aux plaiſirs,
Toute épanchée en frivoles deſirs:
De l'âge mûr l'ambition s'empare:
L'âge qui ſuit eſt ſoupçonneux, avare;
Et ſur le point de devoir tout laiſſer,
Il ſonge encor à toujours amaſſer.

VOYEZ cet homme: il borne la ſageſſe
Et le mérite à la ſeule richeſſe,
Juge de vous ſur le pied de vos biens,
Et vous mépriſe en ſupputant les ſiens.
Mais après tout, que lui ſert l'opulence?
Parmi les biens, il vit dans l'indigence;
Plus il en a, moins il oſe y toucher;
Contre le luxe il ne fait que prêcher;
Et ſur l'épargne attentif à toute heure,
Ce qu'il dépenſe il le plaint, il le pleure.

QUE dirons-nous de ces libres vieillards,
Difcurs de mots & de contes gaillards?
Vous les voyez, par une adreffe rare,
Donner à tout un contre-fens bizarre,
Et fur les mots jouer des gobelets.
Mais dites-moi, vieillards trop verdelets,
La liberté de dire des fottifes
Eft-elle un droit acquis aux barbes grifes?
Et n'avez-vous un refte de verdeur,
Que pour n'avoir ni honte ni pudeur?

TOUS les vieillards de la commune efpèce
Sont bonnes gens ; mais ils parlent fans ceffe.
Si par hazard vous tombez fous leur main,
Vous en avez pour jufques à demain:
Ils n'ont rien vû dont ils ne fe fouviennent ;
Et par le bras, pour l'entendre ils vous tiennent ;
Que faire alors? Il faut bien jufqu'au bout,
Bon gré, malgré, les écouter fur tout.

MAIS déformais une autre vieille bande
D'un autre fexe à fon tour ne demande.

L'UNE, dans l'âge où du temps à venir
Uniquement on doit s'entretenir,
Occupe encor tellement fa penfée
Du fouvenir de fa beauté paffée,
Qu'on ne dit rien, qu'après quelques détours
Elle n'amene au temps de fes beaux jours.
Elle fait d'elle alors une peinture
Tant d'après l'art que d'après la nature:

N'ayez pas peur qu'elle oublie aucun trait
Qui puisse faire un gracieux portrait.
Elle vous peint son port, sa contenance,
Dit quelle grace elle avoit à la danse,
Et passe même au détail des habits
Qu'elle portoit dans les bals de jadis.

L'AUTRE, de blanc & de rouge couverte,
De ses beautés ignore encor la perte,
Et croit le rouge & le blanc qui la peint
Etre en effet les couleurs de son teint.
Que si l'aimable & plaisante jeunesse
Plus rarement autour d'elle s'empresse,
Elle se plaint que tous les jeunes gens
De jour en jour deviennent moins galans.
A ce propos je sçais un conte à faire.
Alix étoit une vieille commere,
Qui, sans avoir presque jamais rien vû;
Dans son village avoit toujours vécu.
Or cette Alix, à ce que dit l'histoire,
Fut une fois par hazard à la foire;
Et là, voyant force miroirs pendus;
La vieille Alix depuis trente ans & plus
Dans un miroir ne s'étoit regardée,
Et s'étonnant de se voir si ridée,
Que les miroirs, dit-elle, sont changez!
Voilà mon conte; appliquez, & jugés.

A celle-ci qui passe pour pieuse,
Mais n'est que simple, & crédule, & peureuse;

Osez,

Osez, pour voir, nier les loups-garroux,
Vous la verrez faire la croix sur vous,
Et s'étonner qu'on puisse mettre en doute
Des vérités dont elle frémit toute.
Elle dira qu'une fois, sur le soir,
Dans son jardin elle vit un chien noir;
Qu'une autre fois, étant à la fenêtre,
Au même endroit elle vit comme un prêtre,
Et que cela lui fit signe du doigt,
Puis tout d'un coup s'éléva jusqu'au toît,
Et disparut; que vingt fois en sa vie,
Et sans qu'encore elle fût endormie,
Elle a senti quelque chose la nuit
Venir tirer ses rideaux avec bruit:
Et tous les bruits que font dans les cuisines
Les fins valets & les servantes fines,
Quand, de peur d'être en leurs amours surpris,
Ils contrefont ce qu'on appelle esprits;
Vous la verrez s'obstiner à les croire
De vrais retours d'ames du Purgatoire.

Tant que Doris se crut aimable encor,
Elle en usa tout comme au siécle d'or;
Mais à présent qu'infirme & surannée
De tout le monde elle est abandonnée,
Et que mal-propre à l'Amour, aux plaisirs,
Elle a perdu l'usage des desirs,
Elle voudroit que sur son vieux modéle
La jeune Iris se reformât comme elle.

Elle a raiſon : mais le mal eſt qu'Iris
Veut différer autant qu'a fait Doris.

VOUS que votre âge à la retraite invite ;
Ceſſez d'aller de viſite en viſite,
Pour recueillir ce que dans l'une on dit ;
Et puis dans l'autre en faire le récit.
Tout ce qu'on fait dans la maiſon d'une autre ;
Vous le blâmez. Que fait-on dans la vôtre ?
Songez à vous, & vous diſſipez moins ;
Votre maiſon demande tous vos ſoins.

DE ſens commun telle eſt pourvue à peine ;
Qui du bon ſens ſe croit être la Reine.
Elle a l'air propre à le perſuader,
Si du ſilence elle ſçavoit s'aider :
Mais pour ſe taire il faut de la cervelle.

TELLE autre au fond n'en a guéres plus qu'elle,
Qui pour avoir, dès ſa jeune ſaiſon,
Aimé l'ouvrage, & gardé la maiſon,
Où ſa laideur la tenoit en retraite,
S'imagine être une femme parfaite,
Une héroïne ; & que c'eſt ſon portrait
Que Salomon dans l'Ecriture a fait,
Quand il a peint, en prophétique ſtyle ;
La femme forte à trouver difficile.

CELLE-ci cauſe & décide ſur tout ;
Sa langue va comme un moulin qui mout ;

Elle n'a pas, pour sa propre conduite ;
Le moindre sens, le moindre esprit de suite ;
Et sur l'Etat, sur le Gouvernement,
Elle prononce & retranche hardiment,
Sans que la Cour ait jamais l'avantage
D'avoir sur rien l'honneur de son suffrage.
Fait-on la guerre ? On a mal pris son temps.
Fait-on la paix ? On a perdu le sens.
Pour peu qu'on tarde à faire la réforme,
Tant de soldats sont une charge énorme.
Dès qu'on la fait : C'est se couper les bras,
Que de casser tant de braves soldats.
Laissez-la dire, & sur le ministere
Prenez toujours le parti de vous taire.

Mais c'est peut-être un peu trop s'arrêter
Sur les défauts d'un âge à respecter.
Disons un mot de la belle jeunesse,
Toujours brouillée avecque la sagesse.
Mais en parlant ici des jeunes fous,
J'entens parler en même temps de vous,
Gens du milieu, gens du second étage ;
Vous en qui rien ne paroît mûr que l'âge,
Et qui du reste à trente & quarante ans,
Quant à l'esprit, êtes toujours enfans.
Pareils aux vins des dernieres années,
Que le Soleil a si mal façonnées,
Vous êtes verds, & n'avez par malheur
Que du verjus sans sève & sans chaleur.

De jeunes chiens trop ardens à la chasse
Du cerf lancé perdent souvent la trace;
De sages chiens, sans clabauder en vain,
Gardent le change, & vont toujours leur train:
Faites comme eux: que la meute nouvelle
N'emporte point votre voix avec elle.
Mais j'ai grand peur que les comparaisons
Ne soient pour vous que de foibles raisons.

La politesse, ainsi que le courage,
Fut de la France autrefois le partage;
Et là-dessus ses nobles nourrissons
Auroient par tout pû donner des leçons.
Des jeunes gens la derniere volée
Qu'a-t'elle fait? Elle s'est signalée
Sur le courage, & l'a même porté
Jusqu'à l'audace, à la témérité.
Mais de leurs airs l'excessive licence
Dément en eux l'air poli de la France.
Une Dame entre; on lui tourne le dos;
On s'émancipe en de libres propos:
Et lui marquer la moindre politesse,
Passe auprès d'eux pour un air de vieillesse.

Mais là-dessus, beau sexe, oseroit-on
Du commandeur de Jars prendre le ton?
Du peu d'égard qu'ils font pour vous paroître,
Prenez-vous en à ce qu'il vous plaît d'être;
Prenez-vous-en à l'air dont vous vivez;
Prenez-vous-en au vin que vous bûvez;

Prenez-vous-en à tout ce que vous faites:
C'eſt ce qui fait oublier qui vous êtes,
Ce qu'on vous doit. Excuſez cependant
La liberté d'un zéle trop ardent.

Autre déſordre : On confond tous les titres,
Des rangs divers autrefois les arbitres;
Chacun affecte un titre dérobé:
Tout petit Clerc de paroiſſe eſt Abbé;
Tout haubereau, tout gros bourgeois ſe donne
Le vain honneur d'une vaine couronne,
Et croit par là s'être à bon droit acquis
La qualité de Comte ou de Marquis.

J'en dirois plus: mais j'abbrege pour cauſe.
A mes défauts je vais ſonger en proſe.
Sur ceux d'autrui l'on peut ouvrir les yeux;
Mais voir les ſiens eſt encor beaucoup mieux.



SUR L'EXCE'S OU ON PORTE TOUTES CHOSES.

VIRELAY.

On ne voit plus qu'excès en France;
La richesse, la pauvreté,
L'épargne, la magnificence,
La politesse, l'impudence,
La valeur, la timidité,
La mollesse, l'activité,
L'érudition, l'ignorance;
La louange, la médisance,
L'air dévot, & l'impiété,
Tout jusqu'à l'excès est monté.
On ne voit plus qu'excès en France.

Aucune médiocrité
Que dans l'esprit de charité,
Dans l'amour de la vérité:
Mais sur certains sujets, silence.
Il n'est point de plus grande offense
Pour des masques, qu'un masque ôté.
Laissons la trompeuse apparence
Jouer son rôle en liberté;
Et retranchons-nous, par prudence,
A ce qui peut être traité
Sans danger & sans conséquence:
Le champ n'est pas trop limité.

On ne voit plus qu'excès en France.

Le brocard d'or, fait pour les Rois,
Forme les vestes des bourgeois;
Elles sont d'or toutes battantes.
Les dames succombent sous l'or
De leurs étoffes éclatantes;
Et ce n'est pas assez encor:
Toutes leurs poches sont pesantes
De bijoux d'or d'un goût nouveau.
Que de boëtes d'or différentes!
Que d'or massif, que le ciseau
A rendu plus cher & plus beau!
Et de tabac, quelle abondance!
On ne voit plus qu'excès en France.

L'inventaire n'est pas fini:
Il reste encore une autre poche,
Dont le vaste creux est garni
De flaccons de crystal de roche.
L'un est rempli d'une liqueur
Qu'on appelle de l'eau divine,
Et qu'on dit bonne pour le cœur;
L'autre est plein d'essense d'urine;
L'autre, d'extrait de crâne humain
L'autre, d'une nouvelle essence,
Qu'on fait sentir de main en main,
Et qui m'empeste, quand j'y pense.
On ne voit plus qu'excès en France.

La mode d'un ameublement,
Au bout d'un mois est surannée;

Au bout d'un mois abandonnée ;
Par pur esprit de changement :
Porte, fenêtre, cheminée,
Tout suit la même destinée,
Pour la forme & pour l'ornement ;
Celle-ci, d'hier terminée,
Vient d'être aujourd'hui condamnée ;
On l'abbat demain sûrement.
Peut-on voir cette extravagance,
Et ne pas dire incessamment :
On ne voit plus qu'excès en France ?

Voyez le pompeux appareil
De ces chars riches de matiere,
Où les dames à leur réveil,
Le soir au défaut du soleil,
Vont répandre au cours la lumiere ;
Voyez leur teint vif & vermeil ;
L'aurore ne l'a point pareil
Quand de la céleste carriere
Elle ouvre au matin la barriere ;
Du vermillon si précieux
Elles plaignent peu la dépense ;
Elles en mettent en tous lieux.
On ne voit plus qu'excès en France.

Dans leurs cabinets enchantés,
L'étoffe ne trouve plus place ;
Tous les murs des quatre côtés
En sont de glaces incrustés ;

Chaque côté n'eſt qu'une glace.
Pour voir par tout leur bonne grace;
Par tout elles veulent avoir
La perſpective d'un miroir:
A cela que faut-il qu'on faſſe ?
Les laiſſer à leur gré ſe voir;
Du reſte prendre patience ;
Et dire du matin au ſoir :
On ne voit plus qu'excès en France.

UNE paliſſade de fer
Soutient la ſuperbe ſtructure
Des hauts rayons de leur coëffure :
Tel en temps de calme à la mer
Un vaiſſeau porte ſa voilure.
Mais paſſons aux gens du grand air :
Voyez leur perruque étalée
En Magdeleine échevelée :
Voyez au-deſſus de leur front
La nouvelle eſpéce d'allée
Que deux rangs de cheveux y font.
Quelle mode ! quelle élégance !
On ne voit plus qu'excès en France.

CE n'eſt plus d'un vin pétillant,
Aimable au goût, aux yeux brillant;
Qu'on cherche à s'égayer à table :
L'eſprit-de-vin rectifié
Eſt déſormais qualifié
De boiſſon douce & délectable;

Le feu par l'art liquéfié
Devient une liqueur potable.
Que faire contre un tel abus ?
Tous les discours sont superflus :
C'est à qui par intempérance
Vivra le moins, boira le plus.
On ne voit plus qu'excès en France.

VENONS au jeu. Qu'est-ce aujourd'hui
Que les joueurs & les joueuses ?
Des furieux, des furieuses,
Avides de l'argent d'autrui.
Voyez sur leurs visages peintes
Leurs espérances & leurs craintes :
Quel spectacle pour de bons yeux !
Ecoutez leurs cris & leurs plaintes :
Quelle musique pour les cieux !
On s'abysme en une séance ;
On y perd plus qu'on n'a de bien :
Que fait-on quand on n'a plus rien ?
On ne voit plus qu'excès en France.

DEUX mots, & puis plus. Chaque jour
J'entens prêcher contre l'Amour.
Mais la chaire en vain le décrie.
Le moyen d'en guérir dans peu,
C'est de voir sa maîtresse au jeu ;
On la voit comme une furie.
Le tendre Amour, alors surpris,
Jette à cet aspect de grands cris ;

Et s'enfuit loin de sa présence.
Il fait bien de se retirer;
Mais je crains qu'il s'aille égarer.
On ne voit plus qu'excès en France.

LE MÉRITE ET LA FORTUNE.

FABLE.

LA Fortune autrefois le cédoit au Mérite.
Elle voulut un jour lui disputer le pas.
Le Mérite indigné s'irrite;
Et de part & d'autre s'excite
Un grand désordre, un grand fracas.
On s'entremet enfin d'accommoder la chose.
Du côté du Mérite étoit la bonne cause:
Il étoit en possession;
Il s'y maintint avec courage.
La Fortune n'osa contester davantage;
Elle se désista de sa prétention;
Et fit sa déclaration,
Ainsi que l'Espagne à la France
Fit depuis pour la préséance.
Elle déclara donc qu'on ne la verroit plus
Concourir avec le Mérite;
Et c'est ce qu'avec soin d'ordinaire elle évite;
Et ses soins rarement deviennent superflus.

LA RAISON ET L'AUTORITÉ.

FABLE.

JADIS à la Raifon l'univers fut foumis;
Elle y regnoit en paix fur un peuple fidéle.
Mais enfin, dans la fuite il s'éleva contre elle
Un nombre infini d'ennemis;
Et dès les premieres nouvelles,
Le foin de ranger les rebéles,
Fut à l'Autorité par la Raifon commis;
La Raifon lui donna tout pouvoir en abfence.
L'Autorité marche à grand bruit,
Et vers les révoltés s'avance,
Les joint, les force, les réduit,
Soumet tout à l'obéiffance :
Mais à peine avoit-elle affermi fa puiffance,
Qu'elle afpire à l'indépendance,
Et veut de fes progrès recueillir tout le fruit.
Bref du fuprême rang uniquement charmée,
Et ne refpectant plus la Raifon défarmée,
Contre fa Souveraine elle fe révolta;
Puis rangea fous fes loix tout l'univers timide;
Que par la force elle dompta,
Et qu'elle tient encore en bride.



LA VÉRITÉ ET L'HUMILITÉ.

FABLE.

UN jour la Vérité voulut
Des Vertus faire la revue :
L'aimable & beau jour que ce fut !
L'aube qui l'annonçoit fut à peine venue,
Que le ciel aussi-tôt sans nuage parut ;
L'air s'épura ; le vent se tût ;
Le Soleil s'empressant d'entrer dans sa carriere
Le front ceint des rayons d'une tendre lumiere,
Aux portes du matin plus en hâte accourut ;
Et pour la pompe solemnelle,
Tout prit dans l'univers une face plus belle.
Les Vertus vont au rendez-vous ;
La Justice marche à leur tête,
D'un pas ferme & d'un air majestueux & doux :
Le Soleil, pour les voir, dans sa course s'arrête ;
La terre sous leurs pas se tapisse de fleurs ;
Et tout l'air se remplit de célestes odeurs.
Que ne peut-on, un jour encore,
Revoir d'un jour si beau la renaissante aurore.

Au séjour de la Vérité
En peu de temps la troupe arrive :
Une impénétrable clarté,
Une lumiere pure & vive,

Environne tout à l'entour
Le saint & bienheureux séjour.
L'aimable Vérité, dont chacune est connue;
Les embrasse aussi-tôt, sans les examiner;
Et déja de sa main les alloit couronner,
Quand une derniere venue
A ses pieds se vint prosterner.
La Vérité modeste à l'instant la releve;
Et ne la connoissant pas bien,
Demande quelle elle est : mais à peine elle acheve;
Qu'elle entend qu'on lui dit : Hélas ! je suis un rien.
Mais encore, poursuivit-elle,
Comment est-ce qu'on vous appelle ?
On lui répond : L'Humilité :
Et quel est votre emploi, reprit la Vérité,
Et votre propre caractere ?
Mon caractere & mon emploi
Est de m'occuper d'ordinaire,
Dit-elle, à parler mal de moi,
Et de m'entretenir avec un soin extrême
Dans de bas sentimens vrais ou faux de moi-même.
Mais s'ils sont faux, l'erreur d'un jugement tortu,
Lui dit le Vérité pressante,
Peut-elle vous faire Vertu ?
Et s'ils sont bien fondés, êtes-vous innocente ?
Allez, ma sœur l'Humilité,
Votre intention est louable;
Car il n'est rien de plus blâmable
Que l'orgueil & la vanité.
Mais nulle Vertu véritable,
Sans moi qui suis la Vérité.

L'AMBITIEUX ET L'HYPOCRISIE.

FABLE.

UN jour un homme ambitieux,
Voyant que sous un Roi sage, grand & pieux,
La route des vertus, autrefois peu hantée,
Et d'un usage infructueux,
Devenoit la meilleure & la plus fréquentée,
Voulut devenir vertueux.
Dans cette vue il s'achemine
Vers le sacré séjour de la troupe divine.
La porte en est ouverte & le jour & la nuit.
Il y frappe, pour faire en arrivant du bruit:
Puis surpris du profond silence
Qui regne dans le saint réduit,
Et du peu de concours qui précede & qui suit;
Il entre; & de lui-même en leur sainte présence
Sans nulle forme il s'introduit.
Il contemple étonné leur tribunal auguste;
Il voit la Vertu qui rend juste,
Celle qui sçait tout faire avec discernement,
Celle par qui l'ame est robuste,
Et celle qui de tout fait user sobrement.
Sur la Piété sainte, assise au milieu d'elles,
Avec la sécourable & vive Charité,
Chacune a le regard fixement arrêté:
Leur ferme attention les rend encor plus belles;
Et donne aux filles immortelles

Un plus grand air de dignité.
Il dit son nom, son rang, marque une extrême envie
De former sur elles sa vie :
Et toutes, n'ayant qu'un seul but,
Lui donnent tour à tour, en paroles précises,
Des regles, des leçons exquises,
Pour ses mœurs & pour son salut.
Aux Vertus toutefois une chose déplut ;
Que contre la forme ordinaire,
Seul, & sans l'accompagnement
Du Zéle saint & véhément,
Et de la Pénitence austère,
Il fut entré subitement :
Et la Justice au front sévère
En dit un mot publiquement.
Avec tristesse il les écoute :
Ensuite interdit & confus,
Plein de frayeur & plein de doute,
Voulant & puis ne voulant plus
S'engager dans la sainte route,
Il sort du séjour des Vertus.
Une femme d'un air modeste,
Simple dans ses habits, composée en son geste,
Et qui paroissoit toute en Dieu,
Les yeux baissés l'aborde au sortir du saint lieu :
Et d'une voix à demi basse :
Je comprens aisément ce qui vous embarrasse,
Lui dit-elle ; & je prens une sensible part
A ce qui cause votre peine.
On vient de vous traiter là-dedans sans égard

Et

Et vous donnant, ſans choix, ſans art,
Des préceptes de longue haleine,
Qui vous feroient arriver tard :
J'abbrége les chemins, par le plus court je mene ;
Et votre fortune eſt certaine,
Si vous voulez m'ajouter foi.
J'ai toutes les Vertus en moi :
Ou, ce qui pour le monde eſt choſe aſſez pareille ;
J'enſeigne en peu de temps, ſans trop prendre ſur ſoi,
A les contrefaire à merveille.
A ce diſcours nouveau, qui lui fait entrevoir
Tout ce qu'avec ardeur il ſouhaite d'avoir,
Il prête un oreille attentive,
Et ſe remplit l'eſprit d'une eſpérance vive,
Prêt à bien faire ſon devoir,
Quelque choſe qu'on lui préſcrive ;
Puis impatient de ſçavoir
Quelle conduite il faut qu'il ſuive ;
Il la tire à l'écart, pour mieux l'entretenir
Des faciles moyens de bientôt parvenir.
Enfin, l'ame de joie enyvrée & ſaiſie,
Et goûtant par avance un heureux avenir,
Il ſe livre à l'Hipocriſie ;
C'étoit-elle : il en grave en ſon cœur les avis ;
Et dans peu s'applaudit de les avoir ſuivis.



L'ARMURE, ET L'HOMME QUI EN JUGE.

FABLE.

Du temps que les enfans de Mars
S'armoient de casque, & de cuirasse,
De gantelets, & de brassards ;
Et que, pour les moindres hazards ;
Ils vêtoient de fer leur audace ;
Il arriva qu'un armurier
Exposa des armes completes,
Qu'avec plaisir il avoit faites
Pour un jeune & brave guerrier.
Le casque, de trempe excellente ;
Rayonnoit de longs filets d'or ;
La cuirasse, plus belle encor,
Etoit d'or toute étincelante :
Et Meduse, aux crins hérissés ;
D'affreux serpens entrelacés,
En or sur l'acier figurée,
(Ouvrage digne d'un grand Roi)
Portoit la terreur & l'effroi
Dans l'ame la plus assûrée.
Le tout ne se pouvoit payer.
Vient une espèce de Thersite :
Chacun les loue ; il s'en irrite ;
Et se met à les essayer.

Boſſu devant, boſſu derriere,
Pointu, ſerré du cabaſſet,
Ayant les bras d'une aulne entiere;
Etant cagneux comme un baſſet.
Du caſque d'abord il ſe charge.
Voyez comme ces armes ſont,
Dit-il; le caſque en eſt trop large;
Mais il n'eſt pas aſſez profond.
Du défaut pourtant qu'elles ont,
C'eſt peut-être encor là le moindre;
La cuiraſſe ne ſçauroit joindre,
Et les braſſards ne viennent pas
Juſques à la moitié des bras.
Sont-ce là des armes ſi belles?
Mais, dit quelqu'un, avec chaleur;
Si vous ne les trouvez pas-telles,
D'où vient la faute? eſt-ce la leur?

QUE tout auteur qui travaille
Se mette l'eſprit en paix,
Quand un cenſeur rogne & taille
Sur des ouvrages parfaits.
Combien de gens contrefaits
Jugent de tout ſur leur taille!



LE VILLAGEOIS DEVENU FOU PAR VANITE'.

FABLE.

Ce que l'ambition fait en grand dans les cours ;
Elle le fait ailleurs, en petit, tous les jours.
Un des premiers d'un gros village
Chantoit, lisoit, écrivoit bien ;
Enfin il ne lui manquoit rien,
Pour être heureux, que d'être sage ;
Mais ce n'est pas un don que Dieu
Donne à tout le monde en partage.
Il portoit même nom que le Seigneur du lieu ;
Il n'en fallut pas davantage
Pour s'aller mettre dans l'esprit
Qu'il étoit de même lignage ;
Ainsi le voilà qui s'en dit.
Passe encor, même chose est assez en usage
Parmi force gens, qui d'ailleurs
N'ont guére des titres meilleurs.
Mais une fête solemnelle,
Dont le hazard voulut qu'il eût tous les honneurs ;
Fut ce qui lui troubla tout-à-fait la cervelle.
Saint George étoit le saint Patron
De la paroisse ; & la maniere
D'y célébrer sa fête, étoit particuliére.
Le matin du jour de son nom,

En pompe au tour du bourg on portoit sa banniere,
Que suivoit le concours de la paroisse entiere;
Et toujours le plus digne en portoit le baton,
Tout armé d'armes de carton,
Et ceint d'un long drapeau qui flottoit par derriere.
Les deux premiers du bourg étoient alors absents;
Il eut à leur défaut les honneurs de la fête,
Qui ne tarderent pas long-temps
A lui faire tourner la tête.
Car se voyant suivi de tant & tant de gens,
Armé, vêtu comme un Satrape,
Il perdit tellement le sens qui lui restoit,
Qu'il se crût Roi, qu'il se crût Pape,
Et tout, hormis ce qu'il étoit.

Vous que le sort éleve à des honneurs extrêmes;
Et qui prenez aussi le train
De vous méconnoître vous-même;
Que ceci vous retienne, & vous serve de frein?

LE LION, ET LA BREBIS.

FABLE.

DANS la Lybie, un vieux Lion
Prit, jadis, en affection
Une jeune Brebis dans les deserts trouvée,
Et dans la peur des Loups dès l'enfance élevée.

Il lui céda le meilleur coin
De sa caverne spacieuse,
Où toujours, sans aller plus loin,
La Brebis trouvoit au besoin
La pâture délicieuse
D'un serpolet exquis, & d'un tendre sainfoin :
Bref il appliquoit tout son soin
A lui rendre la vie heureuse,
Ne la laissoit manquer de rien,
Et n'avoit du plaisir que dans son entretien.
Elle de son côté, de tant de soins touchée,
Et d'un naturel excellent,
Au Lion, qui l'avoit d'abord effarouchée,
Toujours de plus en plus devenoit attachée :
Et lorsque du désert brûlant,
Ou que de l'Atlas solitaire
Il rentroit tard dans son repaire,
Elle lui marquoit, en bêlant,
Que son retour lui sembloit lent.
Un jour qu'il revenoit un peu tard de la chasse,
J'ai bien craint, dit-elle, pour vous ;
J'ai bien prié les Dieux qu'ils vous fissent la grace....
De quoi, dit le Lion ? De vous garder des Loups,
Répondit la Brebis. J'ai grande confiance,
Reprit l'animal rugissant,
Aux prieres qu'au ciel adresse l'innocence ;
Le secours en est tout-puissant :
Mais, ma chère Brebis, réservez-moi les vôtres
Pour des occasions tout autres,
Et pour un besoin plus pressant.

Les Dieux dont l'extréme sagesse
Fait que les Loups pour vous, pour toute votre espèce,
Est un redoutable animal,
Pourvûrent, en me faisant naître,
Que, quelque méchant qu'il pût être,
Il ne pût me faire de mal.

QUAND pour juger d'autrui, sur soi-même on se fonde,
On doit craindre l'illusion:
Mais combien de Brebis au monde
Jugent par elles du Lion!

LE COLIN MAILLARD DE CORINTHE.

FABLE.

TOUS ceux que le ciel a fait naître
Ont joué par tout, comme ici,
A colin maillard: Dieu merci,
Je n'ai jamais trop voulu l'être.
J'aime à voir clair: Voici le jeu,
Tel qu'il nous vint des Grecs en même temps que l'oie;
Quand ce fut, & par quelle voie,
C'est dont je suis instruit fort peu.

DANS un lieu d'un commode espace
La troupe des joueurs se rend;

L'un d'eux s'offre de bonne grace
Pour être l'aveugle ; on le prend ;
On le mene à grands cris au milieu de la place ;
Et là des gens officieux
D'un mouchoir lui bandent les yeux,
Par la main le prennent ensuite,
Lui font faire deux ou trois tours ;
Après quoi, sans aucun secours,
On l'abandonne à sa conduite.
Alors chacun se range en silence à l'écart
Sur le premier siége qui s'offre,
Qui sur un banc, qui sur un coffre :
Puis, au signal, Colin Maillard
Part de sa place à l'aventure ;
Et va, ceint d'une nuit obscure,
S'asseoir sur quelqu'un au hazard :
Et l'ordre est qu'en cette posture,
Et des pieds seulement aidant sa conjecture,
Il devine qui c'est : sans quoi,
Aveugle en vertu de la loi,
Il faut que, tant que le jeu dure,
Il fasse la même figure.
Mais de peur que, faute de voir,
Il n'aille se heurter, tantôt contre une table ;
Tantôt contre autre chose, on a soin d'y pouvoir.
Car du moindre danger la troupe charitable
L'avertit, en criant : Gare le pot au noir.

QUELQUES jeunes gens de Corinthe
A ce jeu jouoient une fois :

L'un

L'un d'eux fut pris; c'étoit sa crainte;
Mais il faut obéïr aux loix.
On lui bande les yeux, on voit sa répugnance,
Et la jeunesse de complot
Contre lui se donne le mot.
Les trois tours faits, dès qu'il s'avance
Vers quelqu'un pour s'aller asseoir,
Quelqu'un de la troupe commence
A crier en Grec, pot au noir.
Colin-Maillard timide au même instant s'arrête;
Puis tourne d'un autre côté:
Mais dès les premiers pas on crie à pleine tête,
Pot au noir: de nouveau mon homme est arrêté;
Puis étendant les mains pour plus de sûreté,
Il prend une route contraire
A celle qu'il venoit de faire,
S'avance pas à pas en tâtant le pavé,
Et déja se comptoit à peu près arrivé,
Quand il entend crier toute la troupe ensemble,
Pot au noir: Les échos font retenir par tout,
Pot au noir: De frayeur il tremble,
Et n'ose avancer jusqu'au bout.
Un temps se passe de la sorte,
Il marche à droite, à gauche, & toujours vainement;
La jeune & maligne cohorte
Qui voit qu'il s'arrête aisément,
Profite de sa crainte, & crie à tout moment.
A la fin il songe en lui-même,
Et commence à se défier

Que tout ce qu'il entend crier
Ne soit peut-être un stratagême
Dont on use pour l'effrayer;
Puis tout d'un coup, las de son doute;
Il vient à lever le mouchoir,
Et voit que tous les pot au noir,
Qu'il craignoit en ne voyant goute,
Ne sont plus rien dès qu'il peut voir.

LE CYGNE ET LES CANARDS.

Traduction de la Fable Latine.

IL est certains Canards sur le bord du Méandre,
Dont le bruit importun se fait par tout entendre:
Des Cygnes en tout temps ennemis déclarés,
Ils n'en peuvent souffrir la blancheur éclatante;
Ils n'en peuvent souffrir la voix douce & charmante:
Mais sur tout contre un seul ils sont tous conjurés.
Il étoit blanc par excellence,
Il chantoit à ravir; c'est ce qui les offense.
Autour de lui sans cesse ils ne font que crier,
Pour faire qu'on l'entende à peine.
Mais lui, sans trop se soucier
Ni de leur bruit ni de leur haine,
Redouble sa voix à l'instant,
Et se fait admirer de tout ce qui l'entend.
Quand ils ne sçavent plus qu'y faire;
Ils suivent le conseil qu'un d'entre eux leur suggere:
Ils vont tous de concert au plus prochain marais

Se plonger à l'envi dans un limon épais ;
Puis la troupe pleine de fange
Doucement & sans bruit près du Cygne se range ;
Qui sur un lit de joncs dormoit alors en paix ;
Et d'un léger battement d'aîle
Elle fait sur lui réjaillir
La boue & l'ordure nouvelle,
Dont elle vient de se salir.
Ensuite ils se donnent le signe,
Et vont annoncer aux oiseaux,
Que ce Cygne si blanc n'est plus le même Cygne ;
Et que, devenu noir par un malheur insigne,
Il se cache entre les roseaux.
La nouvelle ainsi débitée,
Est sur l'aîle des vents en mille endroits portée ;
L'un la croit, l'autre en doute, & ne peut coucevoir
Ce changement du blanc au noir.
Mais, disent les Canards pour appuyer l'histoire,
N'en croyez que vos propres yeux ;
Si vous ne voulez pas nous croire.
On ne pouvoit pas dire mieux.
Le Soleil paroissoit à peine dans les cieux,
Que mille & mille oiseaux différens de plumage ;
Différens aussi de ramage,
Viennent se rendre sur les lieux.
Là voyant le Cygne tout sale,
Ils témoignent par de longs cris
De quel étonnement ils se trouvent surpris.
Le Cygne cependant sur sa rive natale,
Chantoit tranquillement d'une voix sans égale.

Mais voyant que de tous côtés
Les regards sur lui seul paroissent arrêtés;
Il se regarde aussi lui-même:
Et sa surprise fut extrême,
Lorsque d'un noir limon il se vit tout couvert.
Des Canards aussi-tôt il reconnoît l'ouvrage;
Et voyez, leur dit-il, sans tarder davantage,
A quoi votre fraude sert.
Il dit; & se plongeant dans l'onde claire & pure,
Il en ressort plus blanc & plus beau que jamais:
Les oiseaux sont honteux d'avoir crû l'imposture,
Et les Canards confus se taisent désormais.

A LA RAISON.

ODE.

RAYON céleste, flamme pure;
Portion de divinité,
Dont le Maître de la nature
Fit présent à l'humanité;
Toi qui nous fais ce que nous sommes;
Toi qui fais distinguer les hommes,
Du reste de tant d'animaux,
Dont, sans toi seule, le partage
Sur le nôtre auroit l'avantage
De plus de biens, de moins de maux:

RAISON, toujours aimable & belle,
Et seule digne de charmer,

Seule que la race mortelle
Devroit suivre & devroit aimer;
C'est toi qui fais vivre tranquilles
Les sociétés & les villes;
C'est toi qui formes leurs liens:
Et tu donnes des loix certaines,
Pour faire moins sentir les peines,
Pour faire mieux goûter les biens.

A ton aspect, épouvantée,
Disparoît, comme une vapeur,
La troupe des maux enfantée
Par le vain démon de la peur:
Tu dissipes, par ta présence,
Tout ce que la vaine ignorance
Versa d'erreurs dans nos esprits:
Seule de tout tu vois la cause;
Seule tu sçais à chaque chose
Donner son véritable prix.

RIEN de ce que la terre enferme
Ne sçauroit t'éblouir les yeux.
Toi qui d'une paupiere ferme
Portes tes regards jusqu'aux cieux;
O Raison! seul bien véritable,
Raison par qui l'homme est semblable
A l'auteur même de son sort,
Feu divin, lumiere de l'ame,
Fai luire en moi toujours ta flamme;
Eclaire-moi jusqu'à la mort.

SUR LE PRÉJUDICE

DE LA MAUVAISE E'DUCATION.

ODE.

LEs mortels se sont avisés
De défigurer la nature ;
Et les peuples civilisés
Sont ceux qui lui font plus d'injure.
Les pieds, l'organe & l'instrument
Du soutien & du mouvement,
Ont à la Chine un autre usage ;
Là le sexe foible a les pieds,
Dès les premiers jours de son âge,
Par la coutume estropiés.

SOUS les tours d'une bande fine
Leurs pieds contraints de se cacher,
Perdent l'usage de marcher,
Où la nature les destine.
Encor si les mœurs d'un état
N'osoient porter leur attentat,
Que sur l'extérieur des hommes :
Mais ce qui nous égale aux Dieux,
Ce qui nous fait ce que nous sommes,
On le défigure en tous lieux.

La plus excellente copie
De l'être suprême & parfait,
Le plus beau don qu'il nous ait fait,
C'eſt ce qu'en l'homme on eſtropie:
Le raiſon qui doit tout régir,
La raiſon qui doit ſeule agir,
Eſt par tout traitée en coupable.
On prépare, dès le berceau,
Tout ce qui peut être capable
D'en éteindre en nous le flambeau.

Au lieu qu'avec un ſoin fidéle
On devroit dès les jeunes ans
La cultiver dans les enfans,
Pour porter des fruits dignes d'elle;
On la remplit d'illuſions,
De dangereuſes paſſions,
D'eſpérances, de craintes vaines;
Et pour mieux la deshonorer,
On l'accable encore de chaînes
Qu'on la contraint de révérer.

Ainsi, dès l'âge le plus tendre,
A la jeune & foible raiſon
On fait avaler le poiſon,
Dont elle ne peut ſe défendre:
Le poiſon, ſans ceſſe verſé,
Sans ceſſe par elle ſuccé,
La flétrit bientôt toute entiere.
Ce n'eſt plus elle qui nous luit:

C'eſt un ardent, dont la lumiere
Au précipice nous conduit.

HEUREUX ceux qu'un rare génie
A fidélement garantis
Du malheur d'être aſſujettis
Sous la commune tyrannie :
Leur libre vol n'eſt point point borné
Au climat où chacun eſt né ;
Au vrai ſeul ils bornent leur courſe ;
Le vrai pour eux eſt plein d'attraits ;
Ils boivent le vrai dans la ſource,
Et s'en enyvrent à longs traits.

SUR L'AMBITION.

ODE.

QUAND la jeuneſſe ardente & vaine
Commençoit d'allumer en vous
Ces feux ſi picquans & ſi doux,
Le charme des cœurs, & la peine ;
Alors, plein de jeunes deſirs,
Vous ne connoiſſiez de plaiſirs
Que ceux qu'un tendre Amour inſpire ;
Et comptant le reſte pour rien,
Du ſujet de votre martyre
Vous faiſiez votre unique bien.

Un ſoin plus noble vous dégage
De votre longue paſſion :
Mais, guéri par l'Ambition,
Vous croyez être libre & ſage.
Vous l'êtes pourtant auſſi peu,
Que quand vous étiez tout en feu
Pour l'objet de votre tendreſſe :
C'eſt toujours, ſous des noms divers ;
Eſclavage, folie, yvreſſe;
Vous n'avez que changé de fers.

Pour ceux à qui de chaque choſe
La raiſon découvre le prix,
Et qui du ſeul vrai ſont épris,
Sans qu'un faux éclat leur impoſe ;
Les grandeurs que vous deſirez,
Les honneurs où vous aſpirez,
Sont un objet auſſi frivole,
Que l'objet des vœux des enfans ;
Un léger papillon qui vole,
Vous le paroiſſoit à vingt ans.

Qui ne rit de leur vaine joie,
Quand vers eux il vient à voler !
Qui ne rit de les voir brûler
Du deſir d'en faire leur proie !
Sans relâche ils courent après ;
Et ſuivant ſon vol de ſi près,
Qu'ils portent les mains ſur ſes aîles ;
Heureux qui peut avoir atteint,
Sur la cime des fleurs nouvelles,
L'inſecte de cent couleurs peint.

Ainsi, dès l'âge le plus tendre,
Tel eſt des hommes le deſtin,
Que leur état, à le bien prendre,
N'eſt qu'un tiſſu d'erreurs ſans fin.
Quoique pour nous la raiſon tente,
La plupart du temps impuiſſante,
Elle ne fait qu'un vain effort ;
Et malades, toute la vie,
De crainte, d'eſpoir, ou d'envie ;
Nous ne guériſſons qu'à la mort.

SUR L'INSENSIBILITÉ STOÏQUE.

ODE.

Si vous voulez que je m'explique
Sur la morale de Zenon,
Et ſur les Sages du Portique,
Qui furent d'un ſi grand renom ;
L'inſenſibilité Stoïque
N'eſt qu'une vertu chimérique,
Et moins une vertu qu'un nom :
Dans la ſociété publique
Il faut des vertus de pratique,
Et non des êtres de raiſon.

C'est un état de nul uſage
Pour la fragile humanité,

Que cette insensibilité
Que le Portique veut du Sage.
Tout ce que la raison défend,
C'est d'augmenter les maux qu'on sent;
En les grossissant dans l'idée;
C'est de diminuer en nous,
Par une crainte mal-fondée,
Ce que les biens ont de plus doux.

Vous ne devez point avoir honte
D'être touché d'un grand malheur,
Si vous sentez votre douleur
Sans que la douleur vous surmonte.
Mais ne pouvant, d'un front égal,
Recevoir le bien & le mal,
Qu'à son gré le ciel vous envoie,
N'exposez jamais en public
Votre douleur ni votre joie,
Comme pour en faire traffic.

Pour le public c'est chose égale
Que vous soyiez triste ou joyeux:
Il est sur tout ce qu'on étale
Indifférent & curieux.
Il faut qu'un semblable commerce
En secret entre amis s'exerce:
C'est dans le sein de l'amitié
Qu'on peut déposer toute chose;
Les peines que l'on y dépose,
Deviennent moindres de moitié.

SUR L'AVANTAGE D'UN HEUREUX TEMPERAMENT.

ODE.

J'Ai peine à croire que Socrate
Fut né vicieux & méchant,
Et qu'avec succès on combatte
Le pouvoir d'un mauvais penchant.
Du Soc, sur une terre ingrate,
On exerce, en vain, le tranchant.

Cultivez une bonne terre;
Bientôt le fertile terrein,
Multipliant ce qu'il enserre,
Remplira vos fermes de grain.
Semez sur le sable ou la pierre,
Vous semerez toujours en vain.

Si la nature, en bonne mere,
N'a fait pour nous les premiers frais;
Ce qu'elle a refusé de faire,
L'art ne le fait presque jamais;
Et nous demeurons, d'ordinaire,
Tels qu'au hazard nous sommes faits.

C'est ce qu'en nous elle a fait naître
Qui nous conduit à tout moment;

Ce que, sans elle, on tâche d'être,
On l'est mal, on l'est rarement:
Un bon guide, un excellent maître,
C'est un heureux tempérament.

SUR LA HAINE, ET SUR L'ENVIE.

ODE.

QUE Timon, de haine & d'envie
Se rongeant, sans cesse, le cœur,
Dans l'amertume & dans l'aigreur
Passe tout le cours de sa vie:
Que du moindre bonheur d'autrui,
En poison distillé pour lui,
Il se fasse un affreux supplice;
Et que de ses indignes jours
L'ordinaire & digne exercice,
Ne soit que de haïr toujours.

POUR moi qui défends toute entrée
A ces sentimens odieux,
Dont tant de pâles envieux
Ont l'ame toute pénétrée;
Loin de mettre au rang de mes maux
La fortune de mes égaux,
Je la tourne à mon propre usage.
Et dans tout ce qu'ils ont de bien
Avec eux entrant en partage,
De leur bonheur je fais le mien.

Ce que la fortune elle-même
Réfuſe à mes trop foibles vœux ;
Je l'ai dans le bonheur de ceux
Qu'elle favoriſe & qu'elle aime.
Ainſi dans leur proſpérité
Goûtant une félicité,
Dont je ne lui ſuis point comptable ;
Toujours heureux, toujours en paix,
A moi ſeul je ſuis rédevable
Du doux plaiſir que je m'en fais.

Tel que pour peindre un grand orage,
On repréſente quelquefois
Un vent qui preſſe, entre ſes doigts,
L'amas épais d'un noir nuage :
Tel je voudrois, ſur les humains,
Preſſer la joie entre mes mains,
Comme on preſſe une éponge pleine ;
Et la répandant à grands flots,
En inonder la race humaine,
Et l'en percer juſques aux os.

SUR UN MARIAGE.

ODE.

De votre tendreſſe trompée,
Ceſſez de plaindre le malheur :
C'eſt trop avoir l'ame occupée
D'une trop frivole douleur.

A l'heureux époux de Sylvie
Vous portez envie aujourd'hui,
Et ce ſera demain à lui
A vous devoir porter envie.

SOUS le joug l'hymen l'a rangé,
Et de vos amours l'a fait maître :
Mais de tous deux, bientôt peut-être;
Par l'hymen vous ſerez vengé.

QUAND une fille, déja grande,
Commence à ſentir ce qu'elle eſt,
C'eſt un mari qu'elle demande;
Et le meilleur, c'eſt le plus prêt.

DANS les premiers temps, il lui ſemble
Que les cieux ſont pour elle ouverts:
Vient-on à ſe brouiller enſemble ?
Elle ſe croit dans les enfers.

LUI, qui d'abord, ſans retenue,
S'abandonnoit à ſes deſirs,
Trouve auſſi, qu'à la continue
L'hymen a de fades plaiſirs.

DE part & d'autre dans la ſuite
On perd le goût & la raiſon;
Et par l'humeur, par la conduite,
L'un verſe à l'autre du poiſon.

C'EST un combat à toute outrance;
Qu'un mariage malheureux :

De victoire nulle espérance,
Que par la mort de l'un des deux.

Un hymen de tous points sortable
Est, au contraire, à desirer;
Et c'est un lot inestimable:
Mais il est encore à tirer.

Ainsi nul ne met à la banque,
Qui ne se flate de l'avoir;
Mais comme on tire toujours blanque;
Quelqu'un doute du billet noir.

Quelque autre s'imagine encore,
Que la boëte où les billets sont
Est comme celle de Pandore,
Où l'espérance étoit au fond.

Mais de sa boëte infortunée
Sortit de maux un moindre essain;
Que la boëte de l'hymenée
N'en répand sur le genre humain.

Tels que sous un ciel triste & sombre;
Dans l'âpre saison des glaçons,
Sur la terre tombent sans nombre
De neige les épais floccons:

Tels, sur les tristes mariages,
Tombent les chagrins, les dégoûts,
Les regrets, les jaloux ombrages,
Et l'ennui, le pire de tous.

Voyez

VOYEZ, Damon, quelles disgraces
Suivent le lien conjugal;
Et de votre sort, rendez graces
A celui de votre rival.

SUR LES BIENS ET LES MAUX DU MARIAGE.

JE vous dirai mon sentiment
Sur le sujet du Mariage:
C'est un état doux & charmant,
Quand l'époux & l'épouse, en la fleur de leur âge,
Apportent tous deux en ménage,
Avec un bien commode & d'un facile usage,
Un corps propre & bien fait, un bon tempérament;
Un cœur de part & d'autre exempt d'engagement,
Une humeur douce, aisée, un esprit droit & sage,
Qui sçache au serieux mêler le badinage;
Et sans aimer le monde avec attachement,
Le connoisse, le goûte, & s'en passe aisément.
Dans une liaison telle que je l'ai dite,
Tous les jours sont heureux, les nuits ont leur mérite;
Et lorsque le Soleil reparoît dans les cieux,
C'est avec un plaisir sensible
Que l'époux & l'épouse, après le temps paisible
D'un sommeil doux & gracieux,
Tournent à leur réveil l'un vers l'autre les yeux.

Dès qu'il s'agit de quelque affaire ;
En commun tout se délibere :
Et s'ils ont quelquefois des avis différents,
L'autorité, l'humeur n'est point ce qui décide ;
On s'éclaire l'un l'autre, on s'instruit, on se guide ;
Sans trop abonder en son sens:
Et comme ils ont tous deux l'esprit juste & solide,
Ils discutent si bien leurs différens avis,
Que la raison qui leur préside
Y voit toujours les siens suivis.
En cet état digne d'envie,
Ils partagent toujours entr'eux
Les biens & les maux de la vie ;
Et se rendent ainsi tous deux,
Et les biens plus piquans, & les maux moins fâcheux.
Que si de leur hymen il leur vient quelque gage,
Ils sentent redoubler leur amour conjugal ;
Ils s'attachent à leur ouvrage ;
Ils l'élevent tous deux avec un soin égal ;
Ils se plaisent d'y voir leur portrait, leur image ;
Et déja, par avance, osent en espérer
Tout ce qu'un tendre amour les porte à desirer.
Tel est, ou tel doit être un heureux mariage ;
Mais il s'en voit peu maintenant.
De peur d'en dire davantage,
Je passe vîte à ceux dont le nombre est plus grand.

Mais ce qu'ici je me propose,
Ce n'est nullement de parler

D'un hymen où le crime est venu se mêler :
Je parle seulement de ceux où je suppose
Que l'époux & l'épouse, attachés à leurs nœuds,
Ne se permettent autre chose
Que de se rendre malheureux,
Sans nul sujet, sans nulle cause,
Que le peu de raison des deux.
Je parle seulement de ceux,
Où les humeurs mal assorties
Font que toutes les deux parties;
Et attendant le jour qui doit les dégager,
Passent toute leur vie à se faire enrager.
Quelle union, grand Dieu! qu'une union semblable!
Quelle union! qui n'aboutit,
Qu'à se gronder toujours, mangeant à même table;
Qu'à se tourner le dos, couchant en même lit!
Ils se trouvent sans cesse, & sans cesse ils se fuyent;
Et tous deux, tour à tour, l'un de l'autre ils essuyent,
Le jour leurs mauvaises humeurs,
La nuit leurs mauvaises odeurs.
Survient-il des enfans (car enfin la nature
Se mêle quelquefois de les raccommoder)?
Autre sujet de se gronder :
L'épouse incommodée à toute heure murmure,
Et s'en prend tard à son époux,
Qui sans amitié, sans tendresse,
La plaint peu de sentir les maux d'une grossesse;
Dont il faut nuit & jour qu'il sente les dégoûts.
Quel état pour tous deux de chagrin, de tristesse!
Mais lorsque l'un ou l'autre, ou tous les deux, jaloux,

D'amertume & de fiel se nourrissent sans cesse;
Quel supplice, quel enfer est-ce!
L'hymen, à ce prix-là, mérite-t'il la presse?
C'est ainsi cependant qu'ils sont faits presque tous.

SUR LE MESME SUJET.

QUAND un mari, quand une femme
Vivent de telle sorte entre eux,
Que ce n'est qu'un cœur & qu'une ame;
Il n'est point d'état plus heureux.
Mais si l'on s'en rapporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale,
C'est la pierre Philosophale
De n'être qu'un, quand on est deux.

LE mariage est une espèce
De banque & de société,
Où d'abord chacun a compté
Sur le rang & sur la richesse,
Sur l'agrément, sur la tendresse:
Et quelquefois sur la beauté,
Mais où d'un & d'autre côté
Chacun met en communauté
Quelque défaut, quelque foiblesse,
Dont il n'est rien dit au traité.

VEUT-on que la paix s'entretienne
(Car on ne parle plus d'amour

Dans une union si chrétienne?
Que leur tâche de chaque jour
Soit de supporter tour à tour,
Lui son humeur, elle la sienne.
Enfin, pour vivre à peu près bien,
Qu'ils tiennent tous deux pour maxime;
Qu'il faut dans le sacré lien,
Que l'un souffre tout, hors le crime,
L'autre, tout, sans excepter rien.

MAIS en cela quoi qu'on prescrive,
On ne prétend pas toutefois
Qu'un mari n'ait toujours le choix;
(Supposé que malheur arrive)
De laisser sa vengeance oisive,
S'il a le cœur vraiment François:
Et l'on ne touche point aux droits
D'une femme jolie & vive,
Et sans sujet vindicative;
Elles sont au-dessus des loix.

SUR LE MESME SUJET.

DANS les divers propos de table,
Dont Plutarque a fait un traité,
Il n'est rien de si remarquable
Que ce qui fut hier à la vôtre agité.
Mais le fait qui fut raconté
Est au fond si peu vrai-semblable,

Que nonobstant l'autorité
De celui qui l'a débité,
Je doute si c'est une fable,
Ou si c'est une vérité.

Je ne dis pas qu'une maîtresse
Ne puisse, sans enchantement,
Tenir au filet un amant,
En s'opposant à sa tendresse,
Par vertu, par délicatesse:
Et que même jusqu'au tombeau,
Elle ne puisse avoir l'adresse
De le tenir le bec en l'eau.

Mais que Lycidas & Belise,
S'aimant depuis long-temps tous deux,
S'épousent en face d'eglise;
Et que tout pleins de mêmes feux,
Tout brûlans d'une ardeur permise,
Ils trahissent leurs propres vœux,
Par une fantaisie exquise
De se rendre plus amoureux,
En ne se rendant point heureux;
Si c'est vérité, c'est sottise.
On voit souvent, j'en suis d'accord,
Qu'un amour trop heureux s'endort
Dans une honteuse indolence;
Et quelquefois tel est le sort
De ceux que l'on mene à bon port,
Que le jour de leur récompense
Touche à la veille de leur mort.

Enfin plus d'une expérience
Leur donne à tous le mauvais bruit ;
De s'user par la jouissance
Mais que de sa tendresse on cueille ou non le fruit ;
Ce sera toujours même chance.

L'AMOUR est un ardent desir,
Soutenu d'espérance & nourri de plaisir ;
Il ne peut vivre, s'il n'espere,
Et s'il ne reçoit le secours
D'une nourriture légere :
Le mal est que de ses beaux jours
Rien n'abbrége plutôt le cours,
Que l'excès de la bonne chere ;
C'est la mort des tendres amours.

LES faire vivre de régime
Est ce qu'il faut : & pour leur bien
J'établirois une maxime,
Ni toujours tout, ni jamais rien.
Mais c'est une fâcheuse engeance
Que les Amours & les Amans :
Petits mangeurs & grands gourmands ;
Ils ont plus grands yeux que grand'pance.



SUR LE MESME SUJET.

DANS l'heureux temps où la jeune nature
Etoit encor ſimple innocente & pure,
Un mariage étoit bientôt traité.
Il ne falloit que même volonté,
Il ne falloit que s'aimer, pour conclure:
L'avoit-on dit? tout étoit concerté.
On s'épouſoit en pleine liberté,
Non pour toujours, clauſe alors ignorée,
Qui dans nos mœurs s'eſt depuis inſérée
Au grand regret de la communauté:
Mais d'un contract par l'amour arrêté,
C'étoit l'amour q[illegible]loit la durée.

QUAND d'un état, que le goût mutuel
Rend aux amans ſi doux, ſi délectable,
On a voulu faire un état durable,
On s'eſt trompé; le goût léger, muable,
Ne connoît point d'état perpétuel.

IL n'eſt devoir, il n'eſt raiſon qui tienne;
De toute régle il eſt ennemi né;
On a beau dire, il ne ſuit que la ſienne;
D'abord ardent, vif & paſſionné,
A ce qu'il veut, tout entier adonné;
Mais bientôt las de chanter même antienne.

IMPATIENT

IMPATIENT de tout joug étranger,
Veut-on qu'il change? il demeure le même;
Veut-on qu'il dure? il lui plaît de changer.
C'est par caprice, & non par choix, qu'il aime.
Et sous des loix quand on veut le ranger,
Comme un enfant de langueur il se chême;
Ou de dépit il cherche à se vanger.

SUR LES DIRECTEURS.

J'APPROUVE fort les Directeurs;
Ils sont d'un excellent usage,
Pour la piété, pour les mœurs,
Quand ils ont l'esprit droit & sage:
Quand ils distinguent prudemment,
Entre le pur conseil, & le commandement:
Quand, dans la conduite des ames,
Ils n'ont pas moins d'empressement
Pour les hommes que pour les dames,
Et pour les plus simples bourgeois,
Que pour les ministres des Rois:
Quand leur direction uniquement s'exerce
Dans l'enceinte du tribunal;
Et que c'est où commence & finit leur commerce;
Sans qu'aucune autre affaire aille par leur canal.
Quand, plus solides que mystiques,
Ils ne précrivent point de nouvelles pratiques:
Et que n'ayant nul autre but,
Que le salut d'autrui, que leur propre salut,

Ils n'ajoutent aucune chose
Au joug que l'évangile impose:
Quand ne s'appliquant point à se faire estimer
Par des réformes apparentes,
Ils songent moins à réformer
Les dehors dans leurs pénitentes;
Que l'amour propre, & que l'orgueil,
Des vertus dangereux écueil;
Que l'injuste & dure avarice,
Racine de tout autre vice;
Que l'attachement à leur sens;
Que leur fiel pour quiconque ose les contredire;
Que l'esprit d'aigreur & d'empire,
Et que tout ce qui gâte & corrompt le dedans.
J'approuve un Directeur dont la conduite est telle;
On marche sûrement, en marchant sur ses pas:
Mais tous ne lui ressemblent pas.
Je veux bien toutefois leur croire à tous du zéle.
Mais d'où vient qu'on en voit ne gouverner pas moins
Les maisons que les consciences;
Etendre à toute chose également leurs soins,
Sous de pieuses apparences;
Et dans toutes les occurrences,
Se charger de tous les besoins?
Dès qu'une pénitente entre leurs mains s'est mise,
De tout le temporel ils se font inspecteurs,
Tout est du ressort de l'église,
Tout se fait par leur entremise,
Et des rôles du monde ils deviennent acteurs;
Fort mauvais Intendans, plus mauvais Directeurs.

Qu'à défendre la comédie
Ils témoignent un zéle ardent;
C'est bien fait, quand elle est trop libre & trop hardie;
Dieu veuille qu'aucun cependant
Ne la joue, en la défendant.
Vous qui faites d'abord consister la réforme
Dans les humbles dehors d'un simple habillement;
Avez-vous entrepris de faire un régiment,
Qu'il faille mettre à l'uniforme?
Les ajustemens superflus
Sont sans doute d'un grand abus,
Et le soin qu'une dame emploie à sa coëffure,
L'argent qu'elle dépense à sa vaine parure,
Sont des excès à retrancher;
Mais vous voulez trop-tôt polir une figure,
Qu'il faudroit toute retoucher.
Réformer tout d'un coup dans votre pénitente
Les habits somptueux, la parure brillante,
C'est pour vous au dehors une affaire d'éclat;
C'est pour elle au fond peu de chose:
Réformez-y ce qui s'oppose
Aux vrais devoirs de son état;
A ses devoirs de fille, ou de femme, ou de mere;
Et soyez là-dessus attentif & sévere.
Ne la réformez pas uniquement pour vous,
En lui faisant porter en public votre enseigne.
Réformez-la pour son époux,
Qui depuis votre nouveau règne
S'apperçoit qu'elle le dédaigne.
Réformez la présomption

Dont elle a la tête enyvrée,
Depuis qu'elle a pris la livrée
De la haute dévotion.
Avant qu'elle aspirât à la perfection,
A son extérieur on trouvoit à redire :
Depuis votre direction,
Corrigée au-dehors, au dedans elle est pire.
Réformez son esprit, son cœur ;
Dépouillez-la de haine, & d'envie, & d'aigreur ;
Faites qu'avec l'orgueil elle fasse divorce.
C'est d'elle, en premier lieu, qu'il la faut dépouiller ;
C'est là qu'un zéle saint doit employer sa force ;
C'est au-dedans, non à l'écorce,
Qu'un Directeur doit travailler.

SUR LES SEPT PÉCHÉS MORTELS.

L'AVARICE.

L'Avare est toujours indigent;
Pour ses besoins l'or ni l'argent
Ne sont jamais d'aucun remède :
Et malheureux, jusqu'au trépas,
Il manque du bien qu'il possède
Comme de celui qu'il n'a pas.

L'ENVIE.

Rien n'est plus rempli de bassesse ;
Plus triste, ni plus odieux,

Que l'état d'un pâle envieux,
Qui se ronge en secret sans cesse;
Et qui tourne en poison pour lui
La gloire & le bonheur d'autrui.

LA GOURMANDISE & la Luxure.

LES plaisirs de la bonne chere,
Ceux de l'Amour & de sa mere
Sont défendus comme péchés.
S'ils étoient permis au contraire,
Que de coupables retranchés!

LA HAINE.

JE hai la Haine, je l'abhorre;
C'est par elle que tout périt,
Et c'est un monstre qui dévore
Le furieux qui le nourrit.

LA PARESSE.

QUE la Paresse soit un vice,
Il le faut croire en bon Chrétien;
Sans cela le doux exercice
Que celui de ne faire rien!

L'ORGUEIL.

A nul vice je ne fais grace;
Mais chaque vice a ses raisons:
L'Orgueil est folie, & sa place
Doit être aux Petites-maisons.

SUR CE PASSAGE

DU III LIVRE DES ANNALES DE TACITE.

Præfulgebant Caſſius atque Brutus, eo ipſo quod effigies eorum non viſebantur.

QUAND on faiſoit à Rome une pompe funèbre
Pour quelque illuſtre mort d'une maiſon célèbre,
On portoit en ſpectacle au peuple curieux,
Des ancêtres du mort les portraits glorieux :
Et de leurs nobles faits, de leur brillante gloire ;
Le peuple à cet aſpect rappelloit la mémoire.

JUNIE appartenoit aux plus nobles maiſons,
Dont autrefois à Rome on révéroit les noms :
Elle meurt : A ſa pompe on porte vingt images
De conſuls, de cenſeurs, de fameux perſonnages.
Brutus & Caſſius, qu'elle touchoit de ſang,
Y devoient, dans la règle, avoir auſſi leur rang :
Mais les illuſtres noms de Caſſie & de Brute
Au parti dominant étoient en haine, en bute.
Il veut à leurs portraits interdire l'honneur
D'attirer du public les regards & le cœur.
Mais par trop rafiner d'ordinaire on ſe trompe :
Le public empreſſé les chercha dans la pompe ;
Et ne les voyant point, il chercha quels ſujets
Obligeoient à cacher de ſemblables objets.

Sur tous ceux qu'un long ordre exposoit à sa vue,
Sa curiosité ne parut plus émue;
Et ceux que du spectacle on avoit retranchés,
Tinrent seuls ses regards & son cœur attachés.

SUR LES GRANDS SEIGNEURS.

IL faut toujours aux grands Seigneurs
Rendre toute sorte d'honneurs;
Les aimer, c'est une autre affaire.

QUI ne les connoit qu'à demi
S'honore d'être leur ami;
Qui les connoît bien, ne l'est guére.

ILS sont d'un commerce très-doux,
Tant qu'ils ont affaire de vous;
Hors de-là, c'est tout le contraire.

COMME si tout leur étoit dû,
Chez eux, d'un service rendu,
L'ingratitude est le salaire.

IL ne leur faut pour serviteurs
Que de fades adulateurs,
La vérité leur est amere.

APPROCHEZ d'eux comme du feu:
Les bien connoître, & les voir peu,
C'est le mieux que vous puissiez faire.

AU dehors ils semblent heureux;
Et tout semble être fait pour eux;
Au dedans ce n'est que misere.

CHAQUE passion tour à tour,
Comme une espèce de vautour,
Les déchire, & les désespere.

D'UNE sotte gloire bouffis,
Des Dieux ils s'estiment les fils:
Sosie est peut-être leur pere.

LEUR mere en sçait la vérité.
Quoiqu'il en soit, la vanité
Fait presque tout leur caractere.

CE sont des balons que le sort
Pousse en l'air, ou plus, ou moins fort;
Et dont il joue à sa maniere:

DES globes de savon & d'eau,
Que forme, au bout d'un chalumeau,
D'un enfant d'haleine légere.

CHAQUE globe est plus ou moins grand;
Mais tous ne sont pleins que de vent;
Telle est des grands la troupe entiere.

DES l'enfance à l'erreur livrés,
Et de la vérité sévrés,
Ils se repaissent de chimère.

A peine ont-ils le sens commun;
J'en excepte pourtant quelqu'un
Que j'estime & que je révere.

Le reste n'est bon qu'à noyer ;
Aussi j'opine à l'envoyer,
Par le plus court, à la riviere.

SUR LES COURTISANS.

VIRELAY.

Ce Courtisan a du monde l'usage ;
A bien danser il n'a point son égal ;
Et s'il brilloit en tous lieux comme au bal,
Onc on ne vit de plus grand personnage.

Dans le frivole, & dans le badinage,
Il a le don de réussir des mieux ;
S'il excelloit de même en sérieux,
Onc on ne vit de plus grand personnage.

En fait d'habits, de chevaux, d'équipage ;
Il a l'œil juste, & le goût surprenant ;
S'il s'entendoit à tout, à l'avenant,
Onc on ne vit de plus grand personnage.

Il a de plus des talens en partage ;
Il parle bien, il chante proprement :
Ajoutez-y des mœurs, du jugement,
Onc on ne vit de plus grand personnage.

Mais la nature, en formant son ouvrage,
En négligea tellement le dedans,
Que du côté de l'esprit, & du sens,
Onc ne vit plus mince personnage.

GENS de la Cour, c'est un grand avantage
Qu'un beau dehors; vous l'avez presque tous :
Mais, par malheur, ce qui loge chez vous
N'est bien souvent qu'une mince personnage.

TOUT votre fait n'est qu'un vain étalage;
C'est belle monstre, & fort peu de rapport :
Peut-être aussi que je vous blâme à tort;
Mais parmi vous montrez un personnage.

MONTREZ-en un plein d'un noble courage,
D'un ferme pas allant toujours au bien,
Comptant l'éclat & le faste pour rien :
Et je dirai : C'est un grand personnage.

MONTREZ-en un toujours aimable & sage,
D'un esprit droit, d'un goût exquis & fin:
Montrez-en un tel que Vendôme enfin;
Et je dirai : C'est un grand personnage.

PRINCE, la gloire & l'amour de notre âge,
Un homme vrai, mais peu connu de toi,
Homme zélez pour l'état, pour le Roi,
Avec plaisir te rend ce juste hommage :
La France en toi voit un grand personnage.

SUR LES MINISTRES.

SÇAVOIR à chaque chose impofer son vrai nom,
N'appartient qu'au sage, dit-on.

Cependant c'eſt la multitude,
C'eſt-à-dire, ce ſont les fous
Qui les ont preſque impoſés tous.
Ils appellent béatitude
Et ſuprême félicité,
Un poſte périlleux & plein d'inquiétude,
Où jamais homme n'eſt monté
Que par un ſentier âpre & rude,
Où l'on ne ſe maintient que par la ſervitude,
D'où l'on ne deſcend point, on eſt précipité.

TANT qu'on demeure en place, une foule importune,
Qui d'un homme élevé ſuit toujours la fortune,
Le garde preſque à vue, en tout temps, en tous lieux.
Il ne reſpire l'air qu'au travers de la preſſe,
Qui s'ouvre & ſe reſſerre au tour de lui ſans ceſſe.
Et c'eſt en vain qu'habile, actif, laborieux,
Il ne s'accorde pas un moment de relâche:
Il ſuccombe le jour ſous le poids de ſa tâche,
Et, la nuit, le ſommeil ſe refuſe à ſes yeux.
Il eſt comme les Danaïdes,
Qui rempliſſant toujours des tonneaux toujours vuides,
Ont toujours la cruche à la main.
C'eſt Syſiphe qni roule une peſante roche,
Que du ſommet du mont à toute heure il approche,
Et qu'à force de bras il en approche en vain.

LE public cependant, ſans garder de meſure,
Exerce à tout propos contre lui ſa cenſure

Sur les événémens divers,
Jugeant de tout à l'aventure;
Et le plus souvent de travers.
C'est toujours au hazard, jamais au sçavoir faire;
Qu'il impute les bons succès.
L'événement est-il contraire?
Il tombe aussi-tôt dans l'excès,
D'imputer tout au ministere.
Le hazard n'est qu'une chimere;
Il s'en prend au Ministre, & lui fait son procès.
Tel est le destin ordinaire
Des hommes élevés au-dessus du vulgaire.
Comment s'aveugle-t'on assez
Pour appeller heureux ceux qu'on y voit placés?

LA RICHESSE DE L'INDÉPENDANCE.

ON fait la cour aux gens en place;
On s'empresse à s'en faire aimer.
Mais qui la veut faire, la fasse.
Moi qui n'en prétends nulle grace,
Content de m'en faire estimer,
Je les respecte, & je m'en passe.

SANS qu'aucun intérêt m'invite,
Sans que rien, par rapport à moi,
En leur faveur me sollicite,
Je respecte en eux le mérite,

Je respecte le choix du Roi;
Qu'ils le servent bien, je les quitte.

QUE sous lui, tous d'intelligence,
Sages, zélés, laborieux,
Ils travaillent à qui mieux mieux
Pour la fortune de la France.
De la mienne je les dispense;
Je suis sans eux dans l'opulence.
Un bien qui ne dépend point d'eux
M'est une source d'abondance;
Je suis riche d'indépendance:
C'en est assez pour être heureux.

SUR LES PRINCES.

ETRE Prince est un beau métier,
Quand un Prince le sçait bien faire.
De ceux-là dans le monde entier,
Qui conte bien, n'en conte guere.
Ils s'imaginent d'ordinaire,
Que les hommes sont destinés
Pour les servir & pour leur plaire:
Cependant c'est tout le contraire,
C'est pour les hommes qu'ils sont nés.
S'étudier à les connoître;
Chercher à leur faire du bien;
Sçavoir qu'être Prince n'est rien;

Si l'on ne mérite de l'être ;
Et qu'on n'eſt pas maître en effet,
Si de ſoi-même on n'eſt le maître,
C'eſt leur métier: mais qui le fait?
Quand du vrai leur ame ſaiſie
Se porte au bien, ce n'eſt en eux
Qu'un mouvement impétueux,
Et qu'une courte fantaiſie:
Mais quand ils ſe portent au mal,
Ils vont toujours d'un train égal;
C'eſt une longue frénéſie.
Si leurs goûts ne tiennent aux ſens,
Leurs goûts ne durent pas long-temps.
Je plains un homme dont la vie
A leurs goûts ſe trouve aſſervie:
Les Princes ſont d'étranges gens.
Mais j'ai tort en un certain ſens:
Car au fond, qu'eſt-ce que nous ſommes?
Et des défauts des tous les hommes
De quel droit ſeroient-ils exempts?

SUR LES ROIS.

J'AIME & je révere les Rois;
Je reſpecte ſur tout le nôtre,
Plus grand, plus ſage qu'aucun autre,
Et digne que tout d'une voix
Toute la terre en eût fait choix.

Mais je déplore la misere
De l'état où les Rois sont nés.
Je les plains d'être environnés
De gens qui ne sont adonnés
Qu'à les perdre à force de plaire.
Les plus insinuants flateurs,
Les plus dangereux séducteurs
En font leur principale affaire:
Et par un commun attentat,
Tout ce qu'un grand & vaste état
Peut avoir dans chaque province
De plus fin, de plus délicat,
Fait dessein sur l'esprit du Prince.
Chacun, pour mieux s'en emparer,
S'étudie à considérer,
Non ses défauts, pour l'en reprendre,
Ni ses erreurs, pour l'éclairer;
Mais comment il peut l'égarer,
Et par quel foible il faut le prendre.
Quel génie & quel ascendant
Ne faut-il point, pour se défendre
De tous les piéges qu'on lui tend?
Tout le monde lui fait entendre,
Que, s'il veut, il peut tout de droit:
C'est de lui seul qu'il peut apprendre
A ne vouloir que ce qu'il doit.
La vérité, qui simple & nue
Enseigne aux hommes leur devoir,
Rarement des Rois est connue.
Ils ne parviennent à la voir

Que si masquée & si vêtue,
Qu'à peine peuvent-ils sçavoir
Si c'est elle ou non qu'ils ont vue.
Ce qui respecte leur pouvoir,
Ce qui les craint, ce qui les aime,
Tout conspire à les décevoir.
Leur malheur me paroît extrême,
Tout homme n'a presque en tout temps
A se garder que de lui-même.
Mais les Rois, de combien de gens !

MAXIMES DE GOUVERNEMENT.

LA fermeté, l'indulgence;
Le sévere châtiment,
Et la digne récompense,
Font d'un bon Gouvernement
Le juste tempérament.
Il faut, autant par police,
Que par esprit d'équité,
Récompenser le service,
Le zéle & l'habileté;
Punir toujours la malice,
Jamais l'incapacité.
Qui la punit, qu'il punisse,
Comme principal complice,
Le choix sans discernement
Qui l'a mise en exercice.
Le frauduleux artifice

Peut

Peut tromper facilement ;
Et souvent c'est vainement
Qu'un excellent jugement
Et l'observe, & l'examine :
L'incapacité moins fine
Jamais ne trompe & ne ment.
Un fâcheux événement
Vient-il de peu de conduite ?
N'employez plus dans la suite
Un homme trop imprudent.
Le hazard seul est-il cause
D'un malheureux accident ?
Loin d'imputer quelque chose
A de simples malheureux,
Dites tout haut du bien d'eux ;
Et mettez-les en usage ;
Ils sçauront de leur malheur
Tirer pour votre avantage
Nouveau zéle & nouveau cœur.

C'EST ainsi qu'un Prince sage,
Né pour rendre florissant
L'état qu'il eut en partage
De la main du Tout-puissant,
Peut sur la terre & sur l'onde,
De ses sujets respecté,
De ses voisins redouté,
Estimé de tout le monde,
Combler son regne d'honneur,
Et ses peuples de bonheur.

Qu'on est d'ordinaire fort éclairé sur les défauts des autres, & peu sur les siens.

CONNOIS-toi toi-même, est un mot
Où toute la sagesse abonde,
Mais qui n'est pas pour tout le monde;
Ce n'est pas l'affaire d'un sot.
Il n'appartient même peut-être
Qu'à des Socrates, qu'à des gens
D'un esprit droit & d'un grand sens,
De parvenir à se connoître.
Le reste, ou d'orgueil boursoufflé,
Plein de soi-même, & d'ailleurs vuide
Comme un balon de vent enflé,
Ou léger, ignorant, stupide,
En aucun temps ne se connoit;
Et par là s'estime & se plaît.

CELUI qui plein de bile amere,
Teinte d'une jaune couleur,
A le triste secret de faire
Du bonheur d'autrui son malheur,
Sçait-il qu'il est rongé d'envie?
Celui qui regorgeant de bien
Accumule toute sa vie,
Et ne jouit jamais de rien,
Connoit-il quel mal est le sien?
L'envieux blême l'avarice

En celui qu'il y voit plongé;
L'avare blâme l'autre vice
En celui qu'il en voit rongé.
Nul des deux ne se rend justice;
Tous deux Argus pour chacun d'eux,
Et pour eux, aveugles tous deux.

Un homme à toute heure s'ingere
De parler à tort, à travers,
Des affaires du ministere,
De celles de tout l'univers.
Apprend-il qu'on parle des siennes?
De quoi, dit-il, se mêle-t'on?
Je ne me mêle que des miennes.
Et long-temps, sur le même ton,
Il se formalise & s'étonne,
Que ne parlant jamais d'autrui,
Et n'étant comptable à personne,
On s'attache à parler de lui.

C'est grand dommage qu'on déguise
Aux grands Princes la vérité,
Dit un homme de qualité;
Pour moi, j'aime qu'on me la dise,
Je ne veux point être flaté.
Mais allez lui parler ensuite
Sur les défauts de sa conduite;
Employez la sincérité
A lui marquer l'iniquité
Des profusions indiscrettes

Qu'il nomme libéralité ;
Montrez-lui la néceſſité
De payer avant tout ſes dettes ;
Dites-lui que l'habileté
Qu'exige une charge publique,
Surpaſſe ſa capacité ;
Blâmez l'indigne utilité
Qu'il tire d'une affaire inique ;
Blâmez la folle vanité
Que lui donne une race antique :
Et vous verrez, au même inſtant,
Si la vérité lui plaît tant.
Avec plaiſir chacun l'entend,
Lorſque ſur les défauts des autres
Elle vient à nous éclairer :
Nous avertit-elle des nôtres ?
On ne la peut plus endurer.

SUR LA RAISON

ET SUR LE MAUVAIS RAISONNEMENT.

C'EST une choſe noble & belle
Que la Raiſon ; nul bien ſans elle,
Nul ſolide contentement.
C'eſt une déplorable choſe
Que le mauvais Raiſonnement :
De quels malheurs n'eſt-il point cauſe ?

L'HOMME eſt-il orgueilleux & vain ?
Il l'entretient dans l'ignorance
Des miſeres dont il eſt plein :
A l'avare il peint l'opulence
Comme le ſeul ſuprême bien ;
Et dans le ſein de l'abondance,
Par la frayeur de l'indigence,
Il le réduit à n'avoir rien.

IL fait que notre ame, frappée
D'une douleur anticipée,
Sent des maux qu'on n'a jamais eus ;
Il rend ceux qu'on a, plus aigus ;
Il la tient ſans ceſſe occupée
De ceux même que l'on n'a plus.

LA Raiſon, toujours droite & ſage,
N'a point de ſemblables défauts :
Elle ne fait jamais d'image
D'après quelque choſe de faux ;
Et ſçait bien faire un autre uſage
Et de nos biens & de nos maux.
Elle nous aide à nous connoître ;
Et nous fait tout connoître à fond :
Elle ſent les maux tels qu'ils ſont ;
Mais jamais avant que de naître,
Ni jamais quand ils ceſſent d'être ;
A chaque jour ſon mal ſuffit :
Dès qu'ils viennent à diſparoître,
La Raiſon les met à profit.

Un état est-il agréable ?
Elle en rend le bonheur plus pur.
Est-il fâcheux, penible & dur ?
Elle le rend plus supportable.
Qu'on cesse donc de l'accuser
Qu'elle rend l'homme misérable ;
La Raison n'est jamais coupable ;
Mais on ne veut pas en user.

LE MOYEN DE VIVRE EN PAIX AVEC TOUT LE MONDE ET AVEC SOI-MESME.

Si j'ai tort en quelque rencontre,
Loin d'avoir du ressentiment
Contre celui qui me remontre,
Je lui dois un remercîment.

S'il a tort lui-même au-contraire,
Pourquoi m'en fâcher contre lui ?
Dois-je, en me mettant en colere,
Me punir des fautes d'autrui ?

Il faut donc en toute dispute,
Soit que l'on ait raison ou non,
N'avoir jamais personne en bute,
N'avoir pour but que la raison.

Voulez-vous toujours avec gloire
La mettre de votre côté ?

Ne cherchez jamais la victoire,
Cherchez la seule vérité.

Mais cherchez-la pour l'amour d'elle;
Recevez-la des mains de tous:
Et ne la trouvez pas moins belle,
Venant d'un autre, que de vous.

Ce n'est qu'ainsi qu'il faut qu'on l'aime:
Ce n'est qu'ainsi qu'on peut jamais
Avec le monde, avec soi-même,
Avoir & conserver la paix.

SUR LES GOUTS.

A ses Goûts se laisser guider,
Et pour ses Goûts tout hazarder,
C'est emportement, c'est yvresse.
Avec ses Goûts s'accommoder,
Et, quand il faut, leur commander,
C'est habileté, c'est sagesse.
Contre ses Goûts toujours plaider,
Sans jamais leur rien accorder;
C'est simplicité, c'est foiblesse:
Avec ses Gouts être d'accord,
Et ne pouvoir les satisfaire,
C'est un étrange & triste sort.
N'en avoir plus, c'est la misere,
Il vaudroit autant être mort.

Furieux, qui s'abandonne
Au caprice de ses Goûts;
Sage, qui les règle tous,
Comme la raison l'ordonne.
Imbécille, qui ne veut
Les contenter de sa vie;
Malheureux, qui ne le peut,
Quoiqu'il en ait bonne envie:
Et malheureux, de tout point,
L'indolent, qui n'en a point.

CE QU'ON DOIT AU PUBLIC ET A SOI-MESME.

On doit compte au public de ses habillemens;
Il en est le juge suprême:
De ses opinions & de ses sentimens,
On n'en doit compte qu'à soi-même.

Qui veut avoir la paix au-dedans, au-dehors,
Qu'il fasse, en même temps, deux divers personnages;
Qu'il pense comme les plus sages;
Qu'il parle comme les plus forts.

Sur ces deux rôles tout se fonde:
Il faut, pour s'en bien acquitter,
Apprendre toujours l'un, sans le donner au monde;
Sçavoir l'autre par cœur, & le bien débiter.

ÉPITAPHES,

ÉPITAPHES.

I.

Ci gît, qui toujours libre & de haine & d'envie,
Sans trop craindre la mort, fans trop aimer la vie,
Paſſa dans une honnête & douce oiſiveté
Tout le temps qui lui fut par les Parques prêté.
Né François, de la France il parla le langage;
Il en ſuivit la mode en ſes habillemens:
Quant au reſte, il oſa, plein d'un noble courage,
Dans la ſource du vrai puiſer ſes ſentimens;
Et pour ſe rendre heureux, il tâcha d'être ſage.
Paſſant, ne cherche pas d'en ſçavoir davantage.

II.

Ci gît, qui n'eut point d'autre but
Que d'être heureux, tant qu'il vécut.
Tenir à la raiſon toujours la porte ouverte;
N'avoir pour la fortune aucun empreſſement;
En jouïr ſans abus, s'en paſſer ſagement;
Et n'ajouter jamais le chagrin à la perte,
Fut la loi qu'il ſe preſcrivit
Pour pouvoir heureuſement vivre;
Et du moins, s'il ne la ſuivit,
Il mourut, en la voulant ſuivre.

III.

ICI deſſous gît enterrée
La dépouille défigurée
D'un homme revêtu d'os, de chair, & de peau;
Etoffe de peu de durée,
Deſtinée aux vers pour curée
Dans l'obſcurité d'un caveau.
La vérité par lui fut à tout préférée;
Il la chercha juſqu'au tombeau;
Il alla même au puits, la choſe eſt aſſûrée:
Mais s'il eut en effet bonne corde & bon ſeau;
S'il le rapporta vuide, ou le tira plein d'eau:
C'eſt une vérité dans le puits demeurée,
Et qui de bien long-temps n'en peut-être tirée.
Paſſant, quoiqu'il en ſoit, rien que le vrai n'eſt beau.

IV.

CI gît un homme exempt d'envie,
Qui toujours de peu ſe paſſa;
Et qui ſans bruit paſſa la vie,
Puis, à petit bruit trépaſſa.

V.

CELUI dont la dépouille eſt ici renfermée,
Ne joua point dans l'univers

Un grand rolle rempli d'événemens divers;
Et digne de la Rénommée.
Il n'y fit que grossir le nombre des acteurs;
Il fut du chœur; & l'avantage
Qu'il tira de son personnage,
Ce fut d'être souvent parmi les spectateurs.

VI.

Ci gît plein de vers aujourd'hui,
Un auteur jadis plein de lui.
Il eut une plume assez bonne,
Qu'il trouva moyen de gâter.
Il ne pouvoit goûter personne,
Personne ne le put goûter.

VII.

Ci-dessous gît un personnage
Qui vint au monde en criaillant,
Et qui fit son pélerinage,
Buvant, mangeant, dormant, braillant;
Puis pour un court & long voyage,
Partit tout d'un coup en baaillant.

VIII.

Ci-dessous gît empacqueté
Un homme, en qui se rassemblerent;
En qui toujours de pair allerent
La fadeur & la vanité.
Gare qu'en cette étroite tombe,
Il ne crêve comme une bombe;
Il rempliroit l'air de fadeur
A nous faire faillir le cœur.

IX.

Ci-dessous gît le plus ardent mortel
Qui fut dans l'un & dans l'autre hémisphere;
Et qui suivit Messieurs du ministere,
Comme un saumon suit un bateau de sel.

X.

Ci gît, qui n'ayant point d'affaire,
Voulut toujours être de tout,
Régenter par tout, & tout faire;
Employant à plaire ou déplaire,
Trente visites bout à bout.
Maintenant le monde en est quitte,
Et la mort en a le mérite.

XI.

CI gît, qui vint comme Gargantua,
Et tout mortel, par la grand Janua;
Qu'une nourrice allaita, remua;
Qu'en un maillot elle conftitua;
Qui fon maillot en jaquette mua;
Qui grandelet jaquette évacua;
Et court vêtu, fauta, courut, rua
Dans le collége où l'on le fitua;
En écrivant très-bien il ponctua;
En déclamant très-bien accentua;
Bref en latin bientôt fe gradua,
Puis fur les bancs Philofophe argua.
Il vit le monde; & tant s'infinua,
Tant s'entremit, qu'Amour, qui le glua,
En fa faveur par fois éternua.
D'un court falut la cour il falua;
D'ambition point ne s'infatua,
Et pour le bien onc beaucoup ne fua;
Ains, en fon cœur à peu l'évalua;
De quoi fouvent quelque ami le hua.
Mais fi le fort peu lui diftribua,
De fe paffer gaiment il ftatua
De tout ce dont le fort le dénua,
Et bravement ainfi l'effectua.
Vérité mâle, en fon cœur influa
Noble defir qui s'y perpétua,
Et fit qu'en lui paix & calme aflua.

A faire bien toujours s'évertua;
Maligne envie ordement lui pua;
Et l'intérêt onc ne le pollua,
Ne l'asservit, ni ne le tortua.
Santé gaillarde en lui s'habitua
Dès la jeunesse; en lui continua,
Lorsque de blanc l'âge mûr le nua:
Nul médecin ne la diminua.
L'âge avancé point ne le bossua;
Mais la vieillesse enfin l'atténua,
Et belle mort de son dard le tua.
Un terme à tout nature institua.

ÉPITAPHE
DU ROI D'ANGLETERRE
GUILLAUME III.

CI gît l'Usurpateur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux:
Ses vertus méritoient quelque chose de mieux,
Qu'un trône, qui leur fut conféré par le crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'aux Princes, qui sont nés pour porter la couronne,
Ce soit l'Usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un Roi!

ÉPIGRAMMES.

I.

BONTEMPS eſt mort : tout le regrette
Tout plaint ſa perte, tout la ſent,
Depuis le ſceptre tout-puiſſant,
Juſques à la ſimple houlette.
Vous qui pourriez dans vos emplois
Rendre office auprès des grands Rois,
Et qui n'en voulez jamais rendre,
Les regrets qu'il ſçut mériter,
Parlent à vous. Tâchez d'apprendre
A vous faire un jour regretter.

II.

IL eſt des gens d'un caractère
A la loi toujours oppoſé.
Un homme riche, avare, aiſé
Avoit toute ſa vie été peu diſpoſé
A donner l'aumône à ſon frere;
Et le pauvre, dans ſa miſere,
En étoit toujours refuſé.

Un jour il entendit au prône ;
Qu'il étoit défendu, par de nouvelles loix ;
De faire déformais l'aumône ;
Il la fit ce jour-là pour la premiere fois.

III.

De son vivant restituer,
C'est ce que l'équité commande :
Au lit de la mort statuer
Que ce qu'on a mal pris se rende ;
Ce n'est pas rendre proprement :
C'est à ses héritiers faire payer l'amende,
Et les voler par testament.

IV.

Un faux dévot, qui s'est appris
A ne parler de lui qu'en termes de mépris,
Croit que je le prendrai pour un autre saint Charles.
Le faux dévot pour duppe est pris ;
Je pense de lui comme il parle.

V.

Oronte regorge de bien ;
Et vit en homme qui n'a rien ;

La ſanté reluit ſur ſa face,
Il craint à toute heure la mort;
Il eſt dans une grande place,
Il ſe croit maltraité du ſort.
Le rang, la ſanté, la richeſſe
Ne font point le bonheur de ceux
Dont la raiſon n'eſt point maîtreſſe:
La vertu ſeule & la ſageſſe
Sont capables de rendre heureux.

VI.

De la Raiſon le juſte emploi
Sur deux points principaux ſe fonde
Sur ſçavoir vivre avec le monde,
Et ſur pouvoir vivre avec ſoi.

SUR LES FAUX DÉVOTS.

VIRELAY.

Dieu (dit l'Apôtre en quelque part)
Aux perſonnes n'a point d'égard;
C'eſt en ces termes qu'il s'exprime:
Mais d'une pareille maxime,
On a depuis bien rabatu:
Dans les dévots, tout eſt vertu;
Dans les autres gens, tout eſt crime.

Dieu (dit le même) eſt charité:
Et preſque par tout il enſeigne,
Que ſi la charité ne regne,
Le reſte n'eſt que vanité.
Que fait un dévot? il appelle
Sa haine du ſaint nom de zéle;
Et d'un tel manteau revêtu,
Il croit que tout eſt légitime.
Dans les dévots, tout eſt vertu;
Dans les autres gens, tout eſt crime.

Vous qui ſçavez appercevoir
Une paille dans l'œil d'un autre,
Arrachez la poutre du vôtre:
C'eſt-là votre premier devoir.
Mais quoi! tout hypocrite eſtime
Que ſa poutre n'eſt qu'un fêtu.
Dans les dévots, tout eſt vertu;
Dans les autres gens, tout eſt crime.

J'aime un véritable Chrétien
Qui ſuit l'eſprit de l'Ecriture;
Je hai la fourbe & l'impoſture
D'un Scribe & d'un Phariſien.
Mais en vain contre eux je m'anime:
On me répond. C'eſt temps perdu.
Dans les dévots, tout eſt vertu;
Dans les autres gens, tout eſt crime.

A UN JEUNE HOMME DE GRANDE QUALITÉ.

N'AYEZ point deux hommes en vous,
L'un qui soit, l'autre qui paroisse;
L'un que vous vouliez qu'on connoisse,
L'autre que vous cachiez à tous:
Mais faites-vous une loi d'être
L'homme que vous voulez paroître.

DU sentier rarement battu
De la véritable vertu,
Que jamais rien ne vous retire.
Qu'on juge de vous bien ou mal:
Laissez juger, & laissez dire,
Marchez toujours d'un pas égal.

NE souffrez point en vous l'envie;
C'est une indigne passion:
Mais ayez toute votre vie
Une noble émulation.
L'une dans la tristesse plonge,
Desséche le cœur, & le ronge:
L'autre allume, en un jeune cœur,
Une honnête & louable ardeur.

QUE l'amour soit une foiblesse,
Il est aisé d'en avertir,

Mal aifé de s'en garantir,
Dans une bouillante Jeuneſſe.
Je ne vous fais point de ſermon ;
Mais l'oiſive & molle tendreſſe
Ne relève point un grand nom.

Une maîtreſſe toujours belle,
Qu'on peut aimer juſqu'au trépas,
C'eſt la gloire ; mais n'allez pas
Prendre la vanité pour elle.
Quand par malheur on s'y méprend,
On ne s'élève à rien de grand.

Qu'on pardonne tout aux jeunes gens, hormis de ſe croire trop capables.

Chaque âge a ſes maux & ſes biens,
Et lès défauts ſont de tout âge :
Mais la jeuneſſe a l'avantage
Qu'on excuſe aiſément les ſiens.

Le ſeul qui n'eſt guere excuſable,
En aucun âge, en aucun temps,
Moins encor dans lès jeunes gens,
Où rien ne le rend ſupportable ;
C'eſt de ſe croire trop capable,
D'abonder en ſon propre ſens.

Des défauts dont leur âge eſt cauſe ;
Rien ne leur eſt preſque imputé.

Le monde a la facilité
De leur pardonner toute choſe,
Hormis l'air de capacité.

Un jeune homme a-t'il du mérite ?
Qu'il le ſente comme il le doit.
Le doux plaiſir qu'il en reçoit
Eſt un aiguillon qui l'excite ;
Mais que cependant il évite
De faire trop voir qu'il le croit.

Il n'eſt point de mérite extrême,
Quand l'opinion de ſoi-même
Vient par malheur à s'y mêler.
Mais quelque extrême qu'il puiſſe être ;
On peut bien le laiſſer paroître,
On ne doit jamais l'étaler.

Quelle conduite il faut tenir avec ſes amis dans l'une & dans l'autre fortune.

Cultivez vos amis dans la proſpérité,
Sans empreſſement, ſans baſſeſſe ;
En conſervant toujours l'honnête liberté
D'un homme plein de politeſſe,
Que rien d'étranger n'intéreſſe,
Et qui ſçait excuſer avec facilité
Les défauts d'un état ſi ſujet à l'yvreſſe.

Quand ils sont dans l'adversité,
Redoublez pour eux de tendresse,
Redoublez d'assiduité.
Et toujours accordant votre délicatesse
Avec leur sensibilité,
Ayez soin que de vous jamais rien ne les blesse.
Passez-leur tout avec sagesse;
Souffrez-en tout avec bonté;
L'état d'un malheureux doit être respecté.
Auprès d'un malheureux personne ne s'empresse.
C'est à vous, sans qu'il parle, à courir, à voler:
Auprès d'un homme heureux on fait assez la presse;
C'est à lui de vous appeller.

L'ATTELAGE POUR LA ROUTE DE LA VIE.

La route de la vie humaine
De mauvais pas est toute pleine.
Pour m'en tirer facilement,
Voici ce que je fais : J'attelle
A cette voiture mortelle
Que je conduis au monument,
La Justice premierement,
Qui marche toujours rondement;
Et la Charité, sans laquelle
Elle iroit moins légérement.
La Vérité, l'Indépendance,

N'ayant qu'un ſimple & léger frein,
Sont au-devant, & vont bon train,
Loin du chemin de l'Opulence.
A la volée eſt la Santé,
Qui jointe avec le Badinage,
Me fait franchir avec gaité
Tous les mauvais pas du voyage.
Je n'aurai rien à deſirer,
Ni du ſort, ni de la nature,
Si l'attelage peut durer
Auſſi long-temp que la voiture.

LA MAISON EN DÉCADENCE.

D'UNE architecture
Du temps de jadis,
La ſage Nature
M'a fait un logis,
Que j'ai d'elle à ferme,
Sans clauſe & ſans terme.
Au moindre beſoin,
Long-temps, de ſa grace,
Elle a pris le ſoin,
Sans que j'y ſongeaſſe,
De me tout fournir
Pour l'entretenir.
Mais elle commence
D'y laiſſer aller

Tout en décadence,
Sans plus s'en mêler ;
Et loin d'y rien faire,
Ne songe au contraire,
Qu'à le démeubler.
Car où sont allées
Ces dents si perlées ?
Où sont désormais
Ces cheveux épais,
Ma grande parure,
Qui, si noirs, si beaux,
Flottoient par anneaux
Jusqu'à la ceinture ?
Qu'est-ce enfin que j'ai
De tout l'équipage
Du jeune & bel âge ?
Tout a pris congé
Pour un long voyage ;
Et me dit qu'il faut
M'apprêter bientôt
A plier bagage.
A la vérité,
Ce n'est pas la traite
Dont je m'inquiéte :
Bien ou mal monté,
Elle est bientôt faite.
L'important de tout
C'est le gîte au bout.

LA LOTTERIE DE LA VIE.

Pouvoir, en préfence
De l'adverfité
Et de l'indigence,
Garder la conftance,
La tranquillité;
C'eft le dernier terme
Où puiffe arriver
L'ame la plus ferme
Qu'on puiffe trouver.
Mais qu'il eft facile
De vivre tranquille,
Quand maître de foi,
Et fans autre emploi
Que la grande affaire
Seule néceffaire,
On jouit d'un bien,
Non tel que defire
L'avare à qui rien
Ne fçauroit fuffire;
Ni tel que des cours
La commune idole,
L'ambition folle,
Avide toujours,
Toujours inquiette,
Vainement fouhaite:

Mais tel que prescrit
La sage nature,
Qui sçait la mesure
De ce qui suffit;
Et tel que la sage
Et droite raison
Prescrit pour l'usage
De chaque saison,
Nul bien véritable
Ne manque, en effet,
Au bonheur parfait
D'un état semblable;
Lorsque dégagé
De tout préjugé,
On a sçu connoître
Ce qui rend heureux,
Et qu'à pouvoir l'être,
Non à le paroître,
On borne ses vœux.
Le riche assemblage
Du métal doré,
Rend-il ou plus sage,
Ou plus moderé?
L'éclatant partage
Du rang, du pouvoir,
Qui fait tout avoir,
A-t'il l'avantage
De prolonger l'âge?
Calme-t'il les soins?
Et quand le mal presse;

Fait-il ou qu'il cesse,
Ou qu'on souffre moins ?
De quoi servent même
Aux plaisirs du corps,
Et les grands trésors,
Et le rang suprême ?
Le bon appétit
Fait la bonne chere,
Et seul la peut faire :
Et pour le bon lit,
Le sommeil facile,
Le sommeil tranquille,
Non le mol duvet,
Ni l'or & la soie,
Que le luxe emploie,
Est ce qui le fait.
Qu'ont-ils d'ordinaire,
Qu'ont-ils au-dessus
Du destin vulgaire,
Ceux qu'un sort prospere
Eleve le plus ?
Une montre vaine
De grandeur humaine,
Qui marche avec eux ;
Des dehors pompeux,
Brillans, agréables ;
Des soins dévorans ;
Des maux véritables.
Les grands en un mot
N'ont pas le bon lot.

QUE L'AMOUR DE LA POESIE EMPECHE DE VIEILLIR.

TELLE qu'au matin
La gentille avette
Sur le mont Hymette
Va ſuçant le thin ;
Et puis en diſtile ,
Ouvriere habile ,
Ce ſuc précieux ,
Cette liqueur pure ;
L'ouvrage des cieux ,
Et de la nature
Le plus précieux :
Tel , mon cher Abeille ;
Lorſque de retour
L'aurore vermeille
Annonce le jour ,
Sur le mont Permeſſe
Tu voles ſans ceſſe ,
Chéri des neuf Sœurs ,
Et bois la roſée
Que leur veine aiſée
Verſe ſur les fleurs ;
Ces fleurs immortelles ;
Et toujours nouvelles ,
Dont le mont ſacré

Eſt dans l'hyver même,
Par leur ſoin extrême,
Toujours diapré.
Celui qui les aime,
Et les ſçait cueillir,
Des ans, ni de l'âge,
Ne craint point l'outrage;
Il a l'avantage
De ne point vieillir.

SUR L'AUTOMNE DE L'AGE.

Soumis aux loix, libre du reſte,
Je me ſuis propoſé toujours
De ſuivre le tranquille cours
D'une vie égale & modeſte;
Où m'accommodant à mon ſort,
Ne comptant pour rien de paroître,
Et de mes deſirs rendu maître,
Je vécuſſe à moi-même en attendant la mort.
Maintenant, graces à mon âge,
Graces à la droite raiſon,
Qui ne luit jamais davantage
Que dans notre arriere-ſaiſon,
Exempt de crainte, exempt d'envie;
Satisfait d'un modique bien,
Je commence à mener la vie
D'un homme qui n'aſpire à rien.
Je ne fais la cour à perſonne;

De la paix de l'esprit je goute les plaisirs ;
Et je jouis, dans mon automne,
De l'indépendance que donne
Le retranchement des desirs.

DE L'USAGE DE LA VIE DANS LA VIEILLESSE.

SOIXANTE & dix ans, dit David,
Est de l'homme l'âge ordinaire,
A quatre-vingt on ne va guére ;
Qui vit plus, tout le temps qu'il vit,
N'est que douleur & que misere.
Pour moi j'ai désormais atteint
Sept fois dix ans à compter juste ;
Et, pour aller à quatre-vingt ;
Je suis peut-être assez robuste.
Mais qu'un peu plutôt, ou plus tard,
Le moment arrive, où la vie
Doit pour toujours m'être ravie,
Je n'y puis long-temps avoir part.
Quel emploi donc & quel usage
Dois-je en faire dans mon déclin ?
J'en dois envisager la fin,
Comme celle d'un long voyage ;
Ou comme la derniere main
Qu'un artisan habile & sage
Doit bientot mettre à son ouvrage.
Je dois, entrant dans son dessein,
Me faire un devoir de le suivre ;

Et je dois, pour y concourir,
Après avoir sçu long-temps vivre,
Essayer d'apprendre à mourir.
Ce n'est pas une vaine étude,
Qui puisse être à compter pour rien;
Ni qui se fasse jamais bien,
Quand on n'en a pas l'habitude.
On ne peut trop tôt y penser;
Il n'est pas temps de commencer
A se la rendre familiere,
Quand le corps vient à s'affaisser;
Que l'esprit commence à baisser;
Et qu'enfin la machine entiere,
Prête à manquer à tout moment,
Par tout s'écroule & se dément.
C'est une étude mal-aisée;
Il est tard de s'y prendre alors.
Il faut, sain d'esprit & de corps,
La faire à tête reposée:
Il faut, pour s'en bien acquiter,
S'accoutumer à méditer
Ce qu'on est & ce qu'on doit être:
Il faut de bonne heure apprêter
Le compte qu'on doit à son maître:
Il faut enfin se souvenir,
Qu'il reste un rôle à soutenir
Dont on doit compte au monde même.
J'ai vu bien des gens parvenir
Jusques à la vieillesse extrême,
Peu sçavoir sagement finir.

Ils sçavoient, avant leur vieillesse,
Bons acteurs, & judicieux,
Par leur esprit, par leur sagesse,
Bien représenter en tous lieux:
Faut-il faire le personnage
Du dernier rôle de leur âge?
Ils ne sçavent pas être vieux.
Et lorsqu'amis de la retraite,
Ils ne devroient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper,
Ils traînent par tout leur squelette;
Et ne font que se dissiper.
Avec eux-mêmes ils s'ennuient;
Et cherchant le monde & le bruit,
Lassés d'eux-mêmes, ils se fuyent;
Mais c'est en vain, l'ennui les suit;
Le monde qu'ils cherchent les fuit:
Et quand, de visite en visite,
Ils l'ont suffisamment instruit
Qu'ils survivent à leur mérite,
L'ennui chez eux les reconduit.

A jamais pour moi respectable
Le vieillard sage & vénérable,
Qui verd encore & vigoureux
Sçut terminer ses jours heureux
Par une retraite honorable!
Il me semble encore le voir,
A Paris, chez lui, vers le soir,
Se prêter quelque temps au monde,

Vivre

Vivre à lui tout le long du jour ;
Et jouir d'une paix profonde,
Par son choix banni de la cour.
C'est ainsi que tranquille & ferme,
Et sans jamais se démentir,
Prêt, à tout moment, à partir,
Il attendit son dernier terme.
C'est ainsi qu'il sçut de ses jours
Couronner dignement le cours.
Pour vivre & mourir quel modéle !
On ne peut assez respecter
Une fin si sage & si belle ;
On ne peut assez l'imiter.

DES AVANTAGES DE LA VIEILLESSE.

APRE'S le printemps gracieux
De la Jeunesse aimable & vive,
J'ai passé dans la vie active
De l'age mûr & sérieux ;
Et maintenant, devenu vieux,
J'employe une Vieillesse oisive
A jouir des fruits précieux
De ma raison que je cultive.
Plaisirs des cœurs ambitieux,
Plaisirs vifs & délicieux
De la belle & vaine Jeunesse,

Vous ne valez pas les plaiſirs
De tranquillité, de ſageſſe,
Que goûte une ſaine Vieilleſſe;
Qui n'a ni craintes, ni deſirs.

COMMENT IL FAUT ENVISAGER LE PASSÉ ET L'AVENIR.

SONNET.

LE miroir qui parle à mes yeux
Me tient tous les jours ce langage:
Vous voyez que vous êtes vieux,
Ne vous flatez pas davantage.

LA nature eſt prudente & ſage.
Obéiſſez-lui, c'eſt le mieux:
Tout homme, en tout temps, en tous lieux,
Doit ſe conformer à ſon âge.

IL me parle ainſi tous les jours.
Moi vers la mort à ce diſcours
Je tourne auſſi-tôt mes penſées;

ET j'enviſage tout d'un temps,
Sans regret les choſes paſſées,
Sans chagrin le terme où je tends.



L'ESPÉRANCE DE L'AVENIR FONDÉE SUR L'INNOCENCE DE LA VIE.

C'EST aujourd'hui le jour que la premiere fois
Jouvris les yeux à la lumiere :
Combien déja d'ans & de mois,
Combien déja de jours ai-je laissé derriere?
De soixante & douze printemps
J'ai vu la récolte brillante ;
J'ai vu d'autant d'été la moisson jaunissantes.
Dans ce long espace de temps,
Combien la mort toute-puissante
A-t'elle, de sa faulx tranchante,
Abattu, comme épics, de millions de gens!
Combien la fortune inconstante
A-t'elle fait jouer de rôles éclatans!
De tant de jours, de mois & d'ans,
Que le temps a pliés, comme on plie une tente,
Il ne me reste plus que l'infaillible attente
D'être effacé bientôt du nombre des vivans.
Usons donc de l'heure présente,
En attendant toujours celle où je dois finir ;
Et toujours, sur la foi d'une vie innocente,
Espérons bien de l'avenir.



A QUOI L'ON DOIT ASPIRER DANS LA VIEILLESSE.

QU'AI-JE à présent à faire dans le monde ?
A voir lever & coucher le soleil ?
Je l'ai tant vu sortir du sein de l'onde ;
Je l'ai tant vu s'y plonger tout vermeil,
Que quelque grand, & quelque magnifique
Que soit toujours un spectacle si beau,
Il n'a plus rien désormais qui me pique :
Il me faudroit un opera nouveau.

AI-JE à jouir des plaisirs du bel âge ?
Le temps n'est plus des jeux ni des plaisirs ;
Le temps n'est plus des amoureux desirs ;
Depuis long-temps tout a plié bagage.

AI-JE à percer & les nuits & les jours,
Le verre en main, en convive agréable ?
L'âge où je suis n'est pas plus convenable
Au Dieu du vin, qu'à celui des amours.

MALGRE' douze ans ajoutés à soixante,
Je trouverois la vie encor charmante,
Avec des gens de mérite & de sens :
Mais il faut vivre avec tant d'autres gens,
Qu'elle en devient ennuyeuse & pesante.

QUAND à passer du repos au réveil,
Puis ne rien faire & redormir encore,
En attendant le retour de l'aurore,
Autant vaudroit dormir d'un long sommeil.

LE seul emploi qui reste à la Vieillesse,
Emploi divin, c'est de vacquer sans cesse
A louer Dieu : mais ne vaut-il pas mieux
L'aller louer, pur esprit, dans les cieux ?

QUE fais-je donc maintenant sur la terre,
Où les plaisirs pour moi ne sont plus faits,
Où tant de maux aux mortels font la guerre ?
J'aspire au ciel où réside la paix ;
Où les plaisirs, dont nous n'avons que l'ombre,
Toujours nouveaux, & sans fin, & sans nombre,
Tiennent l'esprit dans le ravissement ;
Où l'on jouit de tout ce que l'on aime ;
Où, dans le sein de la Vérité même,
La soif du vrai s'étanche à tout moment.

QU'IL EST AISÉ D'ETRE HEUREUX QUAND ON EST MODERÉ.

IL ne me reste plus qu'une courte carriere :
Et pour la pouvoir bien finir,
Oubliant le passé que je laisse en arriere,
Je saisis le présent, & songe à l'avenir.

Plein de l'eſpoir des biens dont la mort eſt ſuivie ;
Je marche d'un pas ferme aux portes du trépas ;
Et je jouis en paix du déclin de ma vie,
Juſqu'à mettre à profit les maux que je n'ai pas.
Des plaiſirs que m'offre mon âge,
Je fais un libre & doux uſage,
Et n'ai point de regret à ceux qui ſont paſſés.
Du bien, j'en aurois moins que j'en aurois aſſez.
A qui vit ſans deſirs, en faut-il davantage ?
Je ſuis en même temps mon ſujet & mon Roi ;
Je m'obéis, je me commande ;
J'obtiens toujours de moi ce que je me demande.
Eſt-il rien ſous le ciel de plus heureux que moi ?

SUR UNE VIEILLESSE SAINE ET ROBUSTE.

SI j'en crois mon baptiſtaire,
J'ai ſoixante & quatorze ans ;
Si j'en veux croire mes ſens,
Ils me parlent au contraire.
J'ai les jambes & les yeux,
Comme quand Lille fut priſe ;
Et ce n'eſt, graces aux cieux,
Que ſur la foi de l'Egliſe
Que je puis me croire vieux.



TROIS SORTES DE BONHEURS.

Heureux le mortel
Dont le ſort eſt tel,
Qu'il voit la fortune,
Sans qu'il l'importune,
Pour lui devenir
Tous les jours plus vive,
Et plus attentive
A le prévenir :
Et pour qui, prodigue,
Sans qu'il ſe fatigue,
Par de longs efforts,
Elle aime à répandre
Des biens, des tréſors,
Qu'il n'oſoit prétendre.
Les plus beaux tiſſus,
Des mains de Minerve
Autrefois iſſus ;
Tout ce que conſerve
De rare & de beau
Le ſçavant pinceau
Des derniers Apelles,
Et des Praxiteles
Le docte ciſeau;
Tout ſert à la pompe
Des appartemens
De ſes bâtimens :

Et l'œil, qui se trompe ;
Prend plaisir à voir
La brillante glace
D'un ample miroir
Allonger l'espace
Des aimables lieux,
Où l'art curieux
Lui marqua sa place,
Et d'un seul sujet
Faire un double objet.
On boit à sa table
Le jus précieux
D'un vin préférable
Au nectar des Dieux ;
On s'y rassasie
De pure Ambroisie :
Et tous les plaisirs,
Pour le satisfaire,
Font de ses desirs
Leur unique affaire.

PLUS heureux pourtant
L'homme droit & sage,
Qui, libre & content
Du léger partage
D'un modique bien,
Ne desire rien.
Spectateur tranquille
Des jeux différens
Du hasard habile

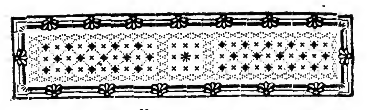
A troubler les rangs,
Il voit combien folle
Eſt la paſſion
De l'ambition,
Qui fait ſon idole
D'un bien que le ſort
Ote & donne à tort:
Et ſage il s'ordonne
De ſe contenter
D'un bien que perſonne
Ne lui puiſſe ôter.
Pour en profiter,
Il s'efforce d'être
Ce qu'il veut paroître;
Il n'étend ſes ſoins
Qu'aux ſeuls vrais beſoins,
Et qu'à ſe connoître;
Il ſe rend heureux,
En bornant ſes vœux;
Et dans ſa retraite,
Loin du bruit des Cours,
Tout ce qu'il ſouhaite,
C'eſt d'avoir toujours
L'eſprit libre & ferme
Juſqu'au dernier terme.

MAIS cent & cent fois
Plus heureux encore
Qui ſoumis aux Loix,
Du Dieu qu'il adore,

Et bien détrompé
De toute autre chose,
Est tout occupé
Des biens que propose
Et que donne aux siens
L'auteur de tous biens.
Sous une foi vive
Il plie, il captive
Sans raisonnement
Son entendement ;
Sur la loi divine
Il regle ses mœurs ;
Et plein des grandeurs
De son origine,
Lorsque sa machine
Est sur le déclin,
Il voit sans chagrin
La fin d'une course
Qui devient la source
D'un bonheur sans fin.



POËSIES DIVERSES.



POËSIES DIVERSES.

LES J'AI VU.

DEPUIS qu'à mourir destiné,
J'ouvris les yeux à la lumiere,
Le Tourbillon où je suis né
A six fois treize fois, pour finir sa carriere,
Dans son cercle annuel sur son axe tourné.
J'ai vû vingt & huit mille & cinq cent vingt journées,
D'une éternelle main également bornées ;
J'ai vû des millions de millions d'instans
Aussi-tôt devorés qu'engendrés par le temps.
Et dans un si long cours d'années
Combien n'ai-je point vu de courses terminées ?
J'ai vû renouveller la terre d'habitans.
J'ai vû d'illustres destinées
Etre comme épics mûrs au printemps moissonnées ;
Et les enfans des Rois passer dès leur berceau
Dans l'obscurité du tombeau.
J'ai vû des têtes couronnées,
Par leurs propres sujets à la mort condamnées ;

Tomber ſous l'acier du bourreau.
Qu'ai-je donc à voir de nouveau?
J'ai vû des vains mortels la triſteſſe & la joie;
J'ai vû qu'à leurs craintes livrés,
Ils ſont des paſſions le jouet & la proie,
Et que d'erreur ſans ceſſe ils vivent ennyvrés.
J'ai vû la vanité s'élever juſqu'aux nues,
Sur des aîles de cire, en un moment fondues.
J'ai vû l'ambition prendre un vol plus heureux
Et monter par le crime au comble de ſes vœux.
Pour l'héritage le plus ample
Dont jamais on ait vû teſter,
J'ai vû (ce qui n'a point d'exemple)
De tous les potentats les forces ſe heurter.
J'ai vû les Rois jouer aux barres,
Par des cataſtrophes biſarres,
Se cacher en plus d'un endroit,
Et le ſort tour à tour décider de leur droit.
J'ai vû dans un court intervalle
Une grande victoire être au vainqueur fatale.
J'ai vû quels tréſors ont les Rois
Dans le cœur d'un peuple fidéle:
Et de quelle reſource au trône qui chancelle
Eſt un ſeul homme quelque fois.
J'ai vû long-temps la France éclatante de gloire
Faire voler le nom François
Sur les aîles de la victoire.
J'ai vû le cours de ſes heureux exploits,
Et le fer & la faim la réduire aux abois.

J'ai vû (j'en rougis quand j'y pense)
J'ai vû l'orgueil & l'insolence
Lui préscrire d'indignes loix.
J'ai vû ceux qu'un heureux orage
Avoit rejettés dans le port,
Croire alors avoir fait naufrage,
Et déplorer sur le rivage
La tranquillité de leur sort.
J'ai vû différentes yvresses
De vin, d'amour, de vanité;
J'en ai vû de toutes espèces:
Mais celle dont la qualité
Cause le plus fâcheux vertige,
Qui d'ordinaire attaque & l'esprit & le cœur,
Et souvent du passé n'y laisse aucun vestige,
C'est l'yvresse de la faveur.
J'ai vû la jeunesse saisie
D'une agréable frénésie
Aller en masque au Carnaval,
Et tous les jours l'hypocrisie
Masquer à la Cour bien du mal.
J'ai méprisé la basse jalousie,
Que la gloire d'écrire a le don d'excuser.
J'ai vû deux partis disputer
De la vérité, sans l'entendre;
Le public, sans y rien comprendre;
Pour l'un ou l'autre s'entêter;
Et par leur dispute autentique,
Qui s'entend moins, plus on l'explique.
J'ai vû qu'après un long débat,

Après replique sur replique,
La haine des partis être le résultat.
J'ai vû d'un peu de vent les hommes se nourrir;
Et ne s'attacher qu'à paroître.
J'ai vû qu'en cherchant à connoître,
Nous n'apprenons qu'à discourir.
J'ai vû l'excessive prudence
Ne servir qu'à nous décevoir;
L'extrême avidité d'avoir
Faire vivre dans l'indigence:
Le seul intérêt tout mouvoir;
Et la profondeur du sçavoir
Différer peu de l'ignorance.
J'ai vû les nations avides du carnage,
En faire un métier glorieux,
Et des tristes effets de leur funeste rage
Aller pompeusement rendre graces aux cieux.
Nous avons hérité de nos premiers ayeux;
Dès l'enfance du monde ils se faisoient la guerre,
Et le meurtre dès lors ensanglanta la terre:
Jusqu'à quand suivrons nous leur exemple odieux?
O paix, fille du ciel, viens te montrer aux hommes,
Viens calmer leurs noires fureurs:
En toi sont tous les biens; & la terre où nous sommes
N'est sans toi qu'un séjour, un spectacle d'horreurs.



VERS

VERS

Sur son délogement de l'Hôtel de Créqui, en 1712.

TRENTE deux ans me virent héberger
Dans un hôtel le long de la rivyre,
Et je croyois n'en devoir déloger
Que pour aller loger au cimetiere,
Où doucement posé dans une biere,
Et sans nul soin des besoins de mon corps,
J'aurois dormi jusqu'à l'heure derniere
Que la trompette éveillera les morts.
Mais on dit bien : Qui compte sans son hôte
Compte deux fois. Des hôtes de jadis
Avec le temps il en est venu faute,
Un nouvel hôte est maître du logis:
Il lui convient de n'y souffrir personne;
Et c'est un droit que son argent lui donne.
Il peut user à son gré de son droit.
Mais moi qui puis avoir fait quelque dette,
Je ne dois pas déloger sans trompette,
Et j'avertis que je change de toît.
Persuadé qu'on avoit eu parole
De m'y laisser, j'y demeurois campé.
Je me trompois. Mais ce qui me console
C'est que quelqu'un comme moi, s'est trompé;
Et que celui qui juge d'ordinaire
Petits & grands, & ne sçait s'occuper

Qu'à cela seul, comme à sa seule affaire ;
N'approuve pas qu'on m'ait fait décamper ;
Et croit au fond qu'on auroit pû mieux faire.
Que le public ait bien ou mal jugé ;
Le jugement dont sa faveur m'honore
M'a pour toujours tellement obligé,
Qu'à ce prix-là je crois devoir encore
Un compliment à qui m'a délogé.

Par le même.

CHAQUE jour est un don que du ciel je reçois :
Je jouis aujourd'hui de celui qu'il me donne.
Il n'appartient pas plus aux jeunes gens qu'à moi,
Et celui de demain n'appartient à personne.

LES DEUX TESTAMENS.

UNE femme aimoit son mari
(Telles femmes ne vivent gueres).
Celle-ci, qui n'avoit enfans, ni sœurs, ni freres,
Sur le point de mourir fait venir un notaire.
Elle veut tout donner à son époux chéri.
Mais le moyen ? La loi, la coutume est contraire.
On songe : il faut quelque ami généreux
Dont on fasse un dépositaire
Sous le titre de légataire.
Moi, dit le mari, j'en ai deux ;
L'un d'une sagesse exemplaire,
Et d'une rare piété ;

L'autre moins dévot, moins févere,
Mais fort homme de probité.
Le choix fait ma difficulté.
Faites mieux, dit quelqu'un. Pour plus de fûreté
(On n'en fçauroit trop prendre en une telle affaire)
Faites deux teftamens en fidei-commis,
Tous deux chargés du nom de vos amis,
L'un fait dans la forme ordinaire,
L'autre fait pour le révoquer,
Au cas qu'on vînt à vous manquer:
Car que fçait-on? Tout fe peut faire.
Ainfi dit, ainfi fait. Le mal rendu plus fort
Réduit en peu de temps la malade à la mort.
On fcelle: des parens ardens à l'héritage
Déja par fouche entre eux en faifoient le partage;
Mais l'un des teftamens bien en forme produit
De ce partage vain leur fait perdre le fruit.
On y voit déclarer pour légataire unique
Un homme de vertu, de fageffe autentique,
Un brave Magiftrat, qui nouvel héritier
Bientôt d'habits de deuil noircit tout le quartier.
Le mari cependant, après quelques journées
A la cérémonie, à fa douleur données,
Va trouver fon ami, pour tâcher à peu près
De fçavoir quel ufage il veut faire du legs.
Dès qu'il en touche un mot, le magiftrat en garde;
Dieu, dit-il, par fa grace en pitié me regarde;
J'étois chargé d'enfans en fa crainte élevés,
Et j'avois peu de bien, comme vous le fçavez;

Mais vous voyez pour moi jusqu'où ses soins atteignent ;
Et comme il les prodigue envers ceux qui le craignent :
Il a par sa bonté prévenu mes besoins,
Et cela du côté que j'espérois le moins :
C'est qu'il veille sur nous avec des yeux de pere,
Et qu'il veut en effet qu'en lui seul on espere ;
Attachons-nous à lui ; c'est l'unique moyen
D'être riche : Avec Dieu l'on ne manque de rien.
Le sermon achevé, le mari, sans mot dire,
Mal content du prêcheur, se leve, & se retire ;
Puis chez lui de retour, il songe à profiter
Des leçons qu'on lui donne, & qu'il vient d'écouter.
Du second testament il voit alors l'usage,
Et combien le conseil en fut prudent & sage.
Sous de fidelles clefs il l'avoit enfermé ;
Il l'en tire, & le donne à l'héritier nommé,
Qui sans avoir besoin d'une plus ample glose
Entend à demi mot, & voit où va la chose,
Et qui muni de pièce, actif & diligent,
En charge à l'heure même un habile sergent.
Dans l'antique réduit d'un cabinet tranquille,
Dont l'accès aux plaideurs est souvent difficile,
Le jetton à la main, le grave magistrat
Des biens de la défunte examinoit l'état.
Il a dessus sa table un ample & long mémoire
Qu'il lit avec plaisir, & qu'il a peine à croire.
Tous les biens différens qu'il y voit contenus
L'étonnent par les fonds, & par les revenus.
Il en fait plusieurs parts en pere de famille,
Il en destine l'une à marier sa fille,

Il achete de l'autre une charge à son fils,
Et déja par avance il se débat du prix.
De cent autres projets il flatoit sa pensée,
Et calculoit la somme à ses besoins laissée,
Lorsque par un papier sur sa table apporté
Les projets, le calcul, tout est déconcerté.
Il y voit, au moyen d'un dernier codicile,
Tout autre testament devenir inutile.
Le mal est sans remède; il céde à sa douleur,
Et le deuil désormais n'est plus que dans son cœur.

PRÉCEPTES DE SANTÉ,

Pour parvenir à une longue & heureuse vieillesse.

VOULEZ-vous long-temps vivre en parfaite santé?
Suivez les sages loix de la sage nature,
En tout ce qui n'est point contre l'autorité
De l'Etre souverain dont elle est créature.
Certain que d'elle-même elle se porte au bien,
Accordez-lui toujours tout ce qu'elle demande:
Mais gardez-vous aussi, le bon sens le commande,
De la solliciter de rien.
Elle est aisée à satisfaire,
Elle est reglée en ses desirs;
Mais on l'accable d'ordinaire
En ménageant mal ses plaisirs.
Goutez-les, le sage l'ordonne;
Mais évitez-en les excès,

Quiconque aux plaifirs s'abandonne
N'en jouit guere avec fuccès.
Défendez-vous fur-tout des excès de la table,
Des plus fortes fantés c'eft l'ordinarie écueil;
Moins de gens dans les eaux ont trouvé leur cercueil,
Et la guerre fi redoutable
A moins rempli la Cour & la ville de deuil.
Que fi, d'humeur facile & convive agréable,
Vous vous êtes par fois permis
Quelque excès prefque inévitable
Dans un libre repas d'amis,
Ayez recours à la recette
D'une fage & noble diette;
Et gardez-vous de furcharger
Par une folle intempérance
Un eftomac que l'abftinence
A feule droit de foulager.
C'eft un confeil très-falutaire
Que de s'attacher à guérir
Chaque chofe par fon contraire,
Et l'on n'y peut trop recourir:
Vous fentez-vous pefant par la longue habitude
D'un trop continuel repos,
L'exercice pris à propos
Vous guérit avec certitude;
Le repos vous guérit de trop de laffitude
Mais l'état où vous vous trouvez
Vient-il de pure inquiétude?
Calmez-vous, fi vous le pouvez.

Que si l'avarice vous ronge ;
Si le bonheur d'autrui dans le chagrin vous plonge ;
Si c'est d'orgueil que vous crevez ;
Si l'ambition vous déchire ;
Si ce qui fait votre martyre
Vous-même vous le cultivez ;
Si vous êtes malade ou d'amour ou de haine ;
Et si les maux que vous avez
Viennent tous d'une ame mal saine ;
Corrigez-vous, si vous pouvez.
Souvent l'ame est malade, ou d'une fiévre lente,
Qui lui rend le jour odieux ;
Ou d'une fiévre violente,
Dont le feu la dévore en tous temps en tous lieux :
Et quelque passion qui la trouble & l'agite,
Tout est toujours contagieux
Pour le foible corps qu'elle habite.
Contre de tels maux la raison
Seroit un excellent remède ;
Mais d'ordinaire on ne s'en aide
Que pour s'en faire du poison.
Laissons-donc là les maux de l'ame,
Dont la raison est le dictame ;
Chacun sur la raison croit son lot des plus forts ;
Et revenons aux maux du corps.

Le monde aime les charlatans,
Qui l'abusent de temps en temps
Par des rémèdes spécifiques,
Par des promesses magnifiques
De lui rendre ses jeunes ans.

Ainsi je pourrois bien avoir peu de pratiques.
Je ne fais nuls extraits, ni de perle, ni d'or ;
Je n'ai point de remède rare ;
Mais seulement avec Pindare
Je chante *Ariston men udor* ;
Je prêche l'eau, je la propose
Pour aposême apéritif,
Pour syrop magistral, pour corroboratif,
Pour panacée à toute chose.
Les arbres, les plantes, les fleurs,
Tiennent, de l'eau qui les arrose,
Leur verdure naissante & leurs vives couleurs.
C'est par l'humidité dont le ciel l'a baignée,
Que de sucs nourriciers tout l'hyver empreignée,
La terre au doux printemps reprend ses verds habits ;
De topases semés, de perles, de rubis.
Enfin tout ce qui marche, ou rampe, ou vole, ou nage,
De la vertu de l'eau tient la vie en partage.
Du Seigneur sur les eaux flotoit l'esprit vivant ;
Dès le commencement du monde ;
La terre alors sortit de l'onde ;
Mais qu'étoit-elle auparavant ?
Ce fut l'esprit de l'eau qui la rendit féconde.
Des Grecs le premier sage & le premier sçavant
Crut qu'elle étoit de tout le principe mouvant :
Et du commun aveu de la docte Chymie,
C'est un merveilleux dissolvant.
L'eau de l'estomac est amie,
Elle en aide la fonction ;
Elle en émousse les acides :

Ce n'eſt que la privation
Des douces qualités humides
Qui cauſe l'nflammation.
L'univers doit périr par les flammes avides !
Les jeunes gens hâtent leur fin
Par le feu de l'eſprit-de-vin,
Par l'ardeur des flammes liquides;
Qui déſéchant en eux l'humide radical,
Rendent leurs entrailles arides,
Et font qu'en peu de temps, d'eux-mêmes homicides,
Ils parviennent flétris à leur terme fatal.
Le venin diſtilé s'eſt-il pris aux viſceres?
S'eſt-il une fois répandu
Dans les veines, dans les arteres?
Tout remède eſt alors vainement attendu:
Le feu les brûle & les dévore;
C'eſt la chemiſe de Centaure,
Dont le poiſon mortel dans la toile caché;
Plus ſubtil que le naphte, & plus que le bitume;
Aux membres du Héros eſt de ſorte attaché
Qu'en tout ſon corps le feu s'allume,
Et qu'Hercule meurt embraſé.
C'eſt ainſi qu'au dedans l'hypothèque conſume
Un corps que la nature avoit bien compoſé,
Mais que le feu qu'il boit ſans reſſource a bleſſé.
L'Europe, l'Afrique & l'Aſie,
Pour un homme une fois tourné
Vers meſſieurs de la Pharmacie,
Ont à peine à ſa fantaiſie
Aſſez de caſſe & de ſené.

L'émotion la plus légere,
La douleur la plus passagere
Fait qu'à toute heure il prend & rend ;
Sans s'appercevoir qu'il se mine,
Et qu'il n'est point de médecine
Qui ne prenne sur qui la prend.
Que la simple nature est sage !
A chaque espèce d'animaux
Elle a préscrit un certain âge,
Tous ceux de chaque espèce à peu près sont égaux :
L'homme auroit eu peut-être un pareil avantage,
(J'entends l'homme à couvert des malheurs généraux
Qui désolent souvent la terre,
Ou par la peste ou par la guerre),
S'il n'eut pas joint à tant de maux,
Par une naturelle envie
De vouloir conserver ses jours,
Un art douteux dont les secours,
Au lieu de prolonger la vie,
En abrégent souvent le cours.
D'un mal de rien dans sa naissance,
L'art, à force de le traiter,
En fait un mal de conséquence
Qu'il ne faut point, dit-on, flater ;
Mais dont on a bonne espérance,
Et qu'on se promet de dompter.
On donne donc sans hésiter
Ordonnance sur ordonnance ;
Et ce qu'on fait pour l'arrèter,
Loin d'en calmer la violence,

Sert au contraire à l'irriter.
Là-dessus on vient à douter ;
On parle avec moins d'assûrance ;
On demande de l'assistance,
Pour n'avoir rien à s'imputer ;
Et tout ce que l'école a de meilleur en France
Est appellé pour consulter.
L'histoire du mal est déduite
Par l'ordinaire médecin ;
Et d'abord l'assemblée, instruite ;
Approuve sa sage conduite :
Puis chacun raisonne sans fin.
L'un dit : C'est une humeur recuite ;
Qui nous menace ici d'une fâcheuse suite,
Si les levains ne sont purgés ;
L'émétique avant tout me paroît nécessaire.
L'autre dit : C'est du sang dont nous avons affaire ;
Tous les vaisseaux sont engorgés,
Une prompte saignée est le remède unique,
Et nous ne ferons rien s'ils ne sont dégagés.
Sur ces divers avis chaque opinant s'explique :
L'un cite d'Hipocrate un passage authentique ;
L'autre sur Galien fonde ses préjugés :
Tour à tour on objecte, on répond, on réplique ;
Et la saignée & l'émétique
Tiennent les avis partagés.

Enfin pour résultat tout se termine à dire,
Qu'il faut remettre au lendemain :
Et sans perdre du temps en vain,

Pour consulter ailleurs chacun d'eux se retire:
Cependant le malade empire,
Le mal presse; & le confesseur
Devient du médecin le triste successeur.
Quand tout est déploré, l'école fait entendre,
Que, si d'abord le mal paroissoit n'être rien,
C'étoit un feu caché qui couvoit sous la cendre;
Et que l'effet le montre bien.
La nature, dit-on, ne s'est que tard rendue:
Mais si c'est contre un mal qui n'étoit rien d'abord,
Ou si c'est contre l'art devenu le plus fort,
Quelle s'est en vain défendue,
C'est surquoi l'on n'est pas d'accord:
Cependant la maison de noir toute tendue
Annonce à tout Paris que le malade est mort.

Vous qui dans l'âge mûr, ou qui dans la jeunesse
Aspirez au bonheur d'une longue vieillesse,
Ces avis sont pour vous; tâchez d'en profiter.
Je respecte la médecine,
Et j'en crois, si l'on veut, la méthode divine:
Mais content de la respecter,
J'ai sçu malgré la goute & malgré la colique,
Malgré divers fâcheux états
Qui m'ont fait voir de près les portes de trépas;
Me dispenser toujours d'en suivre la pratique,
Sans trop ménager ma santé,
Sans en trop abuser en nulle conjoncture,
Je m'en suis toujours rapporté
A la droite & sage nature;

Sûr que, si rien n'étoit gâté
Dans l'estomac, dans la poitrine;
Dans les ressorts de la machine,
La nature sçauroit, sans secours étranger,
En la laissant agir, me tirer de danger:
Mais que si le désordre étoit dans les visceres,
L'art du grand Hipocrate & de tous ses confreres
Ne pourroit jamais me guérir;
Qu'alors tout leur secours deviendroit inutile,
Et qu'il m'empécheroit aussi peu de mourir
Que l'art d'un Jardinier habile
Empêcheroit un fruit entiché de pourrir.
Ainsi né l'an six cens & trente-deux & mille;
Dans le mois où le char de l'astre qui nous luit
Passe du fier Lion à la Vierge docile,
Grand partisan de l'eau, grand destructeur de fruit;
J'ai vécu jusqu'en sept cens huit,
Sinon heureux, du moins tranquille;
Et maintenant je touche à sept-cens-neuf qui suit.
Du jour je n'ai point fait la nuit:
Le soir j'ai peu connu les plaisirs de la table;
Mais à peu de vivres réduit,
J'ai sçu, pour ménager l'estomac qui les cuit,
Et le mettre en état d'en faire un suc louable,
Lui laisser un temps convenable.
Je vois, je marche encore ainsi qu'en mon printemps:
Et menant une vie à mon âge sortable,
Le cœur plein de l'espoir d'un bien toujours durable,
Je ne crains point la mort, mais en paix je l'attends.

SUR LE PEU DE CONFIANCE QUE MERITENT LES ME'DECINS.

CROYEZ-moi, charmante Dorise,
Banniffez tous vos médécins;
Ce ne font que des affaffins,
Que la crédulité du malade autorife.
Ils font fort éloquens, ils ont de bons deffeins:
Mais quoi que leur jargon vous dife,
La fanté qu'ils vous ont promife
Eft d'une trop grande entreprife,
Pour être l'œuvre de leurs mains.

EN vain leur fauffe conjecture,
Par l'infpection du dehors,
Juge de ce qui brûle, ou pourrit les refforts;
Par qui l'auteur de la nature
Fait agir l'ame dans le corps.
Ils raifonnent à l'aventure;
Et ces invinfibles accords
Sont pour eux une tablature,
Où, malgré leurs doctes efforts,
Il ne lifent qu'à l'ouverture
Des cadavres de ceux que leur feule impofture
Vient de faire partir, pour aller chez les morts.
Le fang qui coule dans nos veines,
Ne nous a pas été donné
Pour être, au moindre mal, par nous abandonné

Aux effuſions inhumaines
D'un docteur ignorant, à ſaigner obſtiné.
Tout ce qu'à le répandre un malade a de peines;
Ce froid, cette langueur, & ce teint tout fané,
N'eſt-ce pas des preuves certaines,
Que le cours précieux de ces vives fontaines
Ne veut point être détourné ?
Enfin d'habiles gens, & des têtes bien ſaines,
N'auroient jamais ici fait venir le ſéné,
Que la nature avoit tout exprès condamné
A prendre ſa naiſſance en des terres lointaines,
De peur que notre monde en fût empoiſonné.
Mais ces précautions ſi ſages, furent vaines,
Dès que l'école en eut autrement ordonné.

REFRAIN.

UN jour dans une grotte obſcure,
Où d'un ruiſſeau le cours ſecret
Accompagnoit de ſon murmure
Les plaintes d'un amant diſcret,
Tircis à l'objet qui l'engage
Recommençoit cette chanſon:
C'en eſt trop, ſi c'eſt badinage;
Et trop peu, ſi c'eſt tout de bon.

LORSQUE l'excès de ma ſouffrance
Me rend inquiet & rêveur,

Tu fais voler mon espérance
Sur les aîles de ta faveur:
Puis tu me fais perdre courage;
Par des rigueurs hors de saison.
C'en est trop, si c'est badinage;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Quand sur ma musette plaintive
Je chante quelque air langoureux;
Je vois ton oreille attentive
A mes préceptes amoureux.
Si je veux les mettre en usage,
Tu deviens sourde à ma leçon.
C'en est trop, si c'est badinage;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

De fleurs fraîchement amassées
Quand je te présente un bouquet;
Sur ton sein je les vois placées
D'un air complaisant & & coquet.
Veux je en faire un galant pillage?
A peine j'en obtiens pardon.
C'en est trop, si c'est badinage;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

Pique' de quelque jalousie,
Si je te découvre mes maux,
Tu te ris de ma frénésie
Et plaisantes de mes rivaux;
Avec eux sous l'épais feuillage
Tu danses pourtant sans façon,

C'en eſt trop, ſi c'eſt badinage;
Et trop peu, ſi c'eſt tout de bon.

QUELQUE fois, par un trait de flamme;
Tes yeux aux miens font entrevoir
Qu'Amour, qui captive mon ame,
Te tient auſſi ſous ſon pouvoir:
Si j'en veux un baiſer pour gage,
Je n'en puis obtenir le don.
C'en eſt trop, ſi c'eſt badinage;
Et trop peu, ſi c'eſt tout de bon.

POUR me prouver toute la force
Du trait dont ton cœur eſt bleſſé,
Tu graves ſur la tendre écorce
Ton chiffre au mien entrelaſſé:
Mais ſoudain d'une main volage,
Tu veux l'effacer ſans raiſon.
C'en eſt trop, ſi c'eſt badinage;
Et trop peu, ſi c'eſt tout de bon.

INGRAT, interrompt la bergere,
Avant qu'il fut prêt d'achever,
Eſt ce véritable colere?
Ou la feins tu, pour m'éprouver?
Je t'aime, & tu le ſçais: ſois ſage,
Chaſſe un injurieux ſoupçon:
C'en eſt trop, ſi c'eſt badinage,
Et trop peu, ſi c'eſt tout de bon.

UN Faune, habitant de cet antre,
Qui les regardoit par un trou,

Couché tout à plat sur le ventre,
Commence à rire comme un fou ;
D'une voix mocqueuse & sauvage
Redisant sur le même ton :
C'en est trop, si c'est badinage ;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

CETTE histoire par la contrée
Se repandit en peu de temps,
Et du galant pays d'Astrée
Réjouit fort les habitans.
Tous y chantoient dans le village,
Menant paître chévre & mouton :
C'en est trop, si c'est badinage ;
Et trop peu, si c'est tout de bon.

SANTOLIN CONFESSEUR.

CONTE.

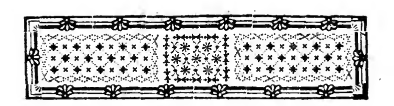
SANTOLIN, Chanoine, non Prêtre,
Grand fol, & qui s'est fait connoître
Par cent tours de Maître Gonin,
Poëte, car il faut tout dire,
Honneur du Parnasse Latin,
Ceci n'est pas une satire :
Santolin donc, clerc non sacré,
En surplis & bonnet quarré,
Dormoit, assis dans sa chapelle.
Arrive une gente donzelle

Qui le pouffe & lui dit tout bas :
Pere, daignez ouïr mon cas.
A ces mots Santolin s'éveille,
Là regarde, & prête l'oreille,
Sans parler. La belle foudain
S'agenouille, & fe met en train.
D'abord bagatelle menue,
Servante grondée & battue
Par promptitude & fans fujet;
Puis après vient le gros paquet,
Certain cas qu'on dit avec peine,
Un aveu qui met à la gêne :
La belle fe ronge les doigts,
Croife fes pieds, & par trois fois
Ouvre en vain fa bouche timide ;
La quatriéme enfin décide.
C'en eft fait, le mot eft lâché.
Pauvre mari, j'en fuis fâché ;
Mais quoi! la chofe eft fans remède:
Au furplus, Dieu vous foit en aide :
Puiffiez-vous ne le fçavoir pas;
Ou le fçachant, n'en faire cas,
Comme aucuns font. Notre donzelle ;
Ayant fini fa Kyrielle,
Acheve fon *Confiteor*.
Santolin garde le filence.
Hé, commment ? dit-elle, je penfe ;
Pere, que vous dormez encor.
Finiffez la cérémonie.
Hé quoi ? vous ne me dites mot ?

Absolvez-moi donc, je vous prie.
Moi vous absoudre ? Quelque sot,
Dit Santolin, suis-je donc prêtre,
A votre avis? Non de parbleu,
Onc ne le fus, ni le veux être.
Hé pourquoi donc dans ce saint lieu,
Dit-elle en fureur, pourquoi, traitre,
M'as tu tout du long entendu ?
Répons moi, scélérat tondu.
Vous l'avez voulu, perronelle,
Dit Santolin: M'êtes vous pas
Venu chercher dans ma chapelle,
Me priant d'ouïr votre cas?
J'ai tout ouï : c'est votre faute.
Donne-moi l'absolution,
Répond elle d'une voix haute,
Ou me rends ma confession.
Voleur, escroc de penitences,
Banqueroutier de consciences,
Tu feras mis au pilori ;
Je vais m'en plaindre à la Sorbonne.
Et moi, dit-il, belle mignonne,
Je vais tout dire à ton mari.



POËSIES CHRÉTIENNES.



POESIES CHRÉTIENNES.

CONTRE LES IMPIES.

ODE.

QUEL miracle en moi s'acheve ?
Quel pouvoir prodigieux
Au-dessus de moi s'éleve,
Et me ravit dans les cieux ?
Déja bien loin de la terre,
J'entens sous moi le tonnerre
Gronder dans le sein des airs ;
Et déja, d'un vol rapide,
Je passe aux lieux où réside
Le maître de l'univers.

DE l'abysme de lumiere
Qui le ceint de toutes parts,
Il permet à ma paupiere
De soutenir ses regards ;

Il m'accorde que j'exprime
D'une maniere ſublime
Sa grandeur & ſon pouvoir.
Où ſont-ils les téméraires
Qui combattent les myſteres
Qu'ils ne peuvent concevoir !

Je vois le Seigneur lui-même
Dans toute ſa majeſté ;
Je vois le pouvoir ſuprême
Dont tout autre eſt emprunté ;
La ſageſſe ſouveraine
Qui de la nature humaine
Fit le rachat précieux ;
Et l'adorable génie,
De qui l'amour infinie
Remplit la terre & les cieux.

C'est lui-même qui m'inſpire,
Et qui ma voix renforçant,
Veut que j'apprenne à ma lyre
A chanter le Tout-puiſſant ;
Que je n'occupe mes veilles
Qu'à publier les merveilles
Qu'opere le Roi des Rois,
Et de quel bras il terraſſe
Ceux dont l'inſolente audace
Oſe mépriſer ſes loix.

De la divine vengeance
Où ne vont point les effets,

Lorſque l'humaine inſolence
L'irrite par ſes forfaits ?
Au pied du trône adorable
Prête à frapper le coupable,
Elle tient le glaive en main;
Et pour tout réduire en cendre,
Elle ne fait rien qu'attendre
L'ordre du Dieu ſouverain.

Au moindre ſigne elle vole;
Et plus prompte qu'un éclair,
De l'un juſqu'à l'autre pôle
Porte la flamme & le fer:
Et des villes qu'elle embraſe,
Et des têtes qu'elle écraſe,
Dreſſe un trophée au Très-haut.
Apprens, impie, à connoître
Que l'Eternel eſt le maître,
Et ſçait punir quand il faut.

Tel qu'un criminel inſigne;
Tandis qu'encore on réſout
Sur la mort dont il eſt digne;
Perſévere à nier tout:
Mais dès qu'il ſçait qu'à la roue
Un juſte arrêt le devoue,
Comme il avoit mérité;
Alors de ſon cœur coupable
Le ſupplice inévitable
Arrache la vérité.

Tels ceux dont l'ingratitude
Contre le ciel s'élevant,
Met aujourd'hui son étude
A nier le Dieu vivant ;
Lorsque l'excès de leur crime
Les plongera dans l'abysme
Où regne le désespoir ;
Alors leurs coupables ames,
Du moins au milieu des flammes ;
Confesseront son pouvoir.

SUR LA NAISSANCE DE JESUS-CHRIST.

ODE.

Nos destins vont changer de face ;
Le Tout-puissant qui nous fait grace
Ne nous regarde plus comme ses ennemis.
Ciel, versez la rosée ; & vous, féconde nue ;
L'heure bien-heureuse est venue ;
Pleuvez enfin le Juste à l'univers promis.

De'ja le démon de la guerre
Est banni de toute la terre ;
Et laisse le champ libre à l'Ange de la paix.
Terre, ouvrez votre sein, & vous hâtez d'éclorre
Celui que la nature adore,
Et qui vient pour sauver les hommes qu'il a faits.

UNE origine criminelle
Infectoit la race mortelle,
Et le péché d'un seul passoit en chacun d'eux :
C'est ainsi que l'on voit un fleuve dans sa course
Trouble du limon de sa source,
Jusques à l'océan, rouler ses flots bourbeux.

QUE ne peut un amour extrême ?
Il peut tout ; il peut, d'un Dieu même,
Faire un homme sujet aux douleurs, à la mort.
Le Verbe se revêt de l'humaine misere,
Lui qui regne égal à son Pere,
Et qui voit sous ses pieds la nature & le sort.

DU haut de la voûte azurée,
Les messagers de l'empirée
L'annoncent aux bergers, & rendent gloire à Dieu.
L'air par tout retentit du concert angélique ;
Tandis que la troupe rustique,
Pour voir le nouveau né, s'approche du saint lieu.

C'EST-LA, qu'enveloppé de langes,
Le Roi des hommes & des Anges,
Sous le corps d'un enfant, commence à voir le jour:
Devant lui prosternée une Vierge féconde,
Sur le Dieu qu'elle a mis au monde
Arrête des regards de respect & d'amour.

TOI, dont l'auteur de la nature
A voulu prendre la figure,

Considere ; mortel, ce qu'il faut aujourd'hui :
Songe que, pour te rendre à lui-même semblable ;
Il prend la forme d'un coupable ;
Et qu'il s'abbaiſſe à toi, pour t'élever à lui.

HONTEUX de tes erreurs paſſées ;
Conçois déſormais des penſées
Dignes de la fortune & du nom de chrétien.
Et vous, rendez hommage au Roi qui vient de naître;
Rois, & venez tous reconnoître
Que devant cet enfant votre pouvoir n'eſt rien.

DE L'USAGE DU TEMPS.

ODE.

L'ASTRE d'où le jour prend ſa ſource
Va finir l'ordinaire courſe
Qu'il fait du matin juſqu'au ſoir :
Il doit rentrer demain dans la même carriere,
Brillant de la même lumiere.
Mais moi, ſuis-je demain aſſuré de le voir ?

L'AVENIR eſt obſcur & ſombre ;
Il eſt enveloppé d'une ombre
Impénétrable à l'œil humain.
Qui ſçait quand doit finir le terme qui lui reſte ?
Qui ſçait ſi le calcul céleſte
Au nombre de nos jours met celui de demain ?

Usons donc de l'heure préfente,
Que l'auteur du temps fe contente
D'ajouter encore à nos jours :
Ufons-en tellement, que nous puiffions, fans honte ;
Devant lui-même en rendre compte ;
Et ne laiffons pas perdre un moment de fon cours.

Ici bas elle eft paffagere,
Elle doit d'une aîle legére
Etre au ciel bientôt de retour ;
Et doit en arrivant y rendre témoignage
Du bon & du mauvais ufage
Qu'ici nous aurons fait du temps de fon féjour.

Le Seigneur lui donne audience.
Au même inftant qu'elle commence ;
Au même inftant elle a tout dit.
Il fait figne à l'efprit, chargé de tout écrire ;
Et tout ce qu'elle vient de dire,
Dans un livre d'airain, au même inftant s'écrit.

La s'écrit de la même forte
Tout ce que chaque heure rapporte
De cent & cent climats divers :
Puis du fceau du fecret leur rapport fe cachette ;
En attendant que la trompette
Appelle en jugement le tremblant univers.

Alors du livre irréprochable
Le caractere ineffaçable

De tous les mortels sera lu ;
Et chacun s'y trouvant convaincu par lui-même,
Recevra du juge suprême
Le salaire éternel à ses mérites du.

TRADUCTION DU PSEAUME XCIX.

ODE.

Tous les peuples que la terre
En son vaste sein enserre,
Réjouissez-vous en Dieu :
Marchez avec confiance
En sa divine présence,
Toujours toute en chaque lieu.

Il est le souverain maître ;
Il est le souverain être ;
Rien n'est que par ses bienfaits.
Que craindre d'un Dieu si sage ?
Nous sommes tous son ouvrage ;
Nous ne nous sommes point faits.

En recevant avec joie
Les divers biens qu'il emploie
A soulager nos besoins,
Célébrons par nos cantiques,
Dans ses présens magnifiques,
La tendresse de ses soins.

Louons sa main bienfaisante,
Qui surpasse notre attente
Par sa libéralité :
Louons sa bonté suprême,
Qui sera toujours la même
Dans toute l'éternité.

SUR LA PRÉDESTINATION.

HYMNE

EN VERS SAPHIQUES.

Quel bonheur pour moi, si je puis avoir lieu
D'espérer qu'un jour je serai mis au rang
Des Elus, des Saints que le Verbe fait chair
Lave de son Sang ?

Entre les neuf chœurs, adorant le Très-haut,
Ils feront, sans fin, sacrifice à son nom :
Dans le Ciel, sans fin, le bonheur de voir Dieu
Comblera leurs vœux.

Ils feront, sans cesse, enyvrés de ses dons.
Mais, hélas! pour ceux de qui Dieu, de tout temps,
N'aura pas fait choix, le malheur de leur sort
N'aura jamais fin.

Soit honneur & gloire à celui qui peut tout ;
Soit honneur & gloire à jamais à son fils :

Et que l'Esprit Saint, le lien de tous deux,
Soit béni sans fin.

TRADUCTION
DE LA PROSE DE L'ASCENSION.

Qu'en cette fête solemnelle,
L'homme doit s'estimer heureux!
Une félicité, qui doit être éternelle,
Est l'objet & le prix qu'on propose à ses vœux.

Le Dieu, réparateur de l'humaine misere,
Triomphant de la mort, vient de monter aux cieux;
Et c'est de-là, qu'assis à la droite du Pere,
Il prépare aux élus un destin glorieux.

Avant qu'il retournât au Royaume céleste;
Il se rendit aux siens visible & manifeste;
Les instruisit en maître; en maître les reprit:
Leur enjoignant d'attendre à prêcher sa parole;
Que l'Esprit Divin, qui console,
Leur donnât un nouvel esprit.

Il remonte au ciel à leur vue.
Puis caché dans le sein d'une brillante nue,
Il s'éleve au-dessus des airs.
Celui qui, pour tirer nos peres d'esclavage,
Venoit de descendre aux enfers,
Retourne au céleste héritage,
Pour regner sur tout l'univers.

Il emmene avec lui leur troupe délivrée,
Pour la faire avec lui regner dans l'empirée,
Durant toute l'éternité:
Il fait part aux vaincus du fruit de sa victoire;
Et dans le séjour de sa gloire,
Il rappelle les morts à l'immortalité.

DANS le ciel cependant à son pere il s'adresse;
En faveur des humains, l'objet de sa tendresse;
Et lui montre quel prix il a payé pour nous.
De son sacré côté la profonde ouverture
Lui parle incessamment pour l'humaine nature,
Et du Pere céleste appaise le couroux.

CHRE'TIEN, qu'attend au ciel un prix inestimable;
Elevez au ciel vos souhaits;
Et tâchez de vous rendre à votre chef semblable,
Afin qu'à ce chef adorable
Vous soyiez uni pour jamais.

ET vous, divin Sauveur, éternelle Sagesse;
Daignez du ciel jetter les yeux
Sur ceux que vous laissez dans ces terrestres lieux;
Et confirmez votre promesse,
Par l'envoi de l'Esprit qui regne dans les cieux.

FAITES qu'incessamment il éclaire nos ames
De votre sainte vérité:
Faites qu'incessamment il nous brûle des flammes
De votre ardente charité.

TRADUCTION

DU GLORIA IN EXCELSIS DEO.

GLOIRE à Dieu dans le ciel, paix aux Justes sur terre.
Grand Dieu, Pere éternel, auguste Roi des cieux,
Dont l'immense pouvoir n'a rien qui le resserre,
Béni soit votre nom, en tout temps, en tous lieux.
Prosternés devant vous, nous nous joignons aux Anges;
Pour vous offrir, Seigneur, un tribut de louanges,
Et rendre à vos bontés, comme nous le devons,
Mille graces des biens que nous en recevons.
Et vous Verbe, Homme-Dieu, Fils unique du Pere;
Agneau Saint, exaucez notre ardente priere;
Seul vous pouvez laver les péchés des humains;
Seul vous tenez leur vie & leur mort dans vos mains;
Et seul avec le Pere & l'Esprit adorable,
Vous jouissez, sans fin, d'une gloire ineffable.

TRADUCTION

DU PATER NOSTER.

SOUVERAIN Pere des humains,
Qui régnes dans les cieux, l'ouvrage de tes mains;
Que tout l'univers te bénisse;
Que de ton régne glorieux

Le pouvoir en nous s'établiſſe ;
Et qu'en la terre, comme aux cieux,
Ton divin pouvoir s'accompliſſe.
C'eſt par toi ſeul que nous vivons :
Prens ſoin de notre ſubſiſtance.
Et comme, par reſpect pour ta ſainte ordonnance ;
Envers nos débiteurs nous uſons d'indulgence,
Uſe envers nous de ta clémence ;
Remets-nous par bonté ce que nous te devons.
Ne nous engage point, au-delà de nos forces,
Dans un combat trop inégal :
Fais nous fuir du péché les mortelles amorces ;
Et délivre-nous de tout mal.

ACTION DE GRACES A DIEU, AU SORTIR D'UNE MALADIE.

Ou que je ſouffre, ou que je meure,
S'écrioit Thérese à toute heure,
Dans les tranſports de ſa ferveur.
Et moi, loin d'imiter ſon zéle
Pour mon adorable Sauveur,
Et d'aimer à ſouffrir comme elle,
J'ai, par un lâche ſentiment,
Souhaité que la mort abrégeât mon tourment.
Je méritois, Seigneur, qu'exauçant ma priere
Vous puniſſiez ma lâcheté :
Mais par un excès de bonté,

Vous m'avez fait la grace entiere
De la vie & de la santé.

Que Dieu appelle les hommes à lui par de différentes voies.

Du Seigneur, auteur de tout bien,
La lumiere est en nous diversement empreinte;
Et pour notre salut il a plus d'un moyen.
Il opere celui de tel & tel chrétien
Par une humble & pieuse crainte;
Par une confiance sainte,
Il m'appelle à faire le mien.

FIN.

